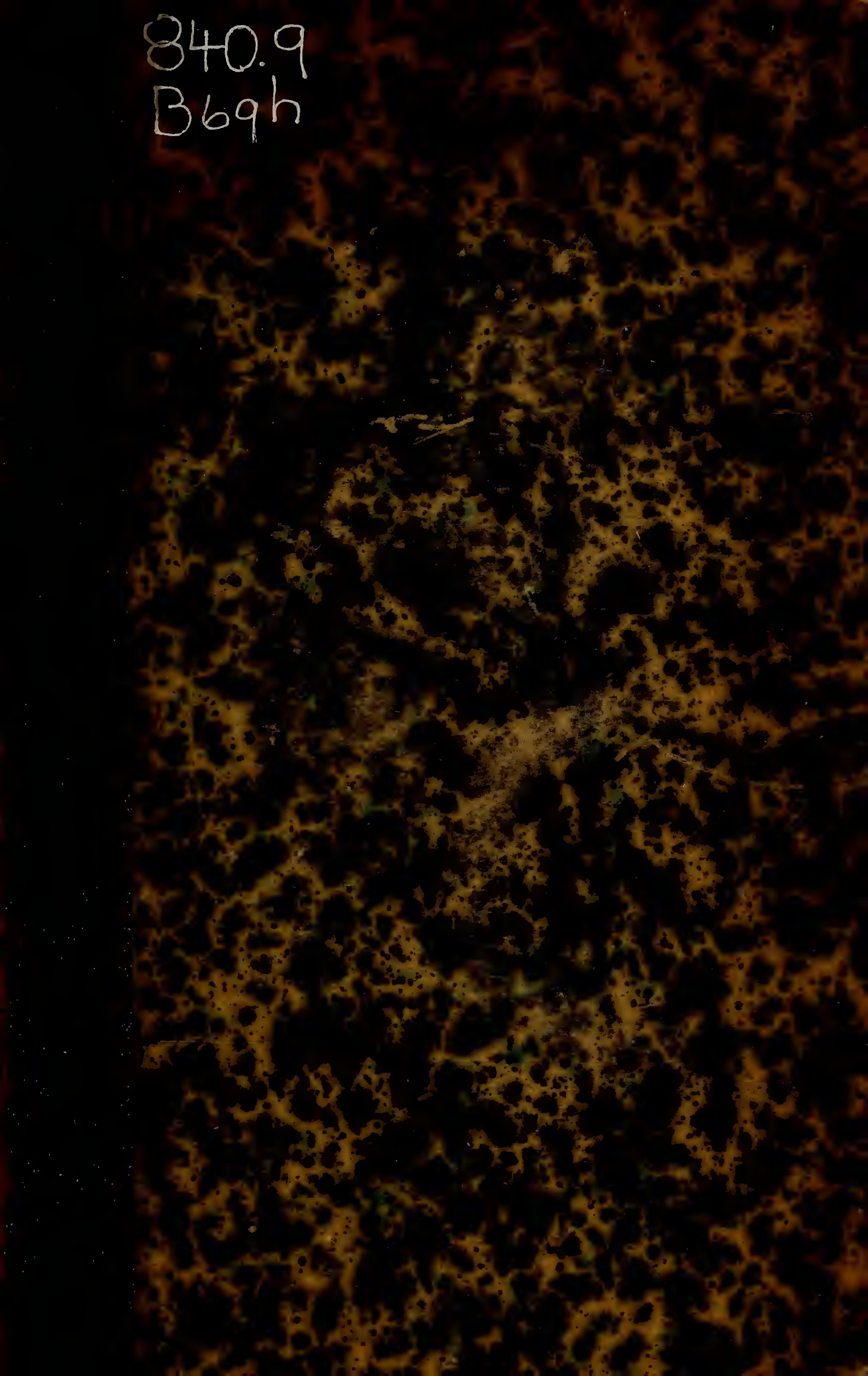
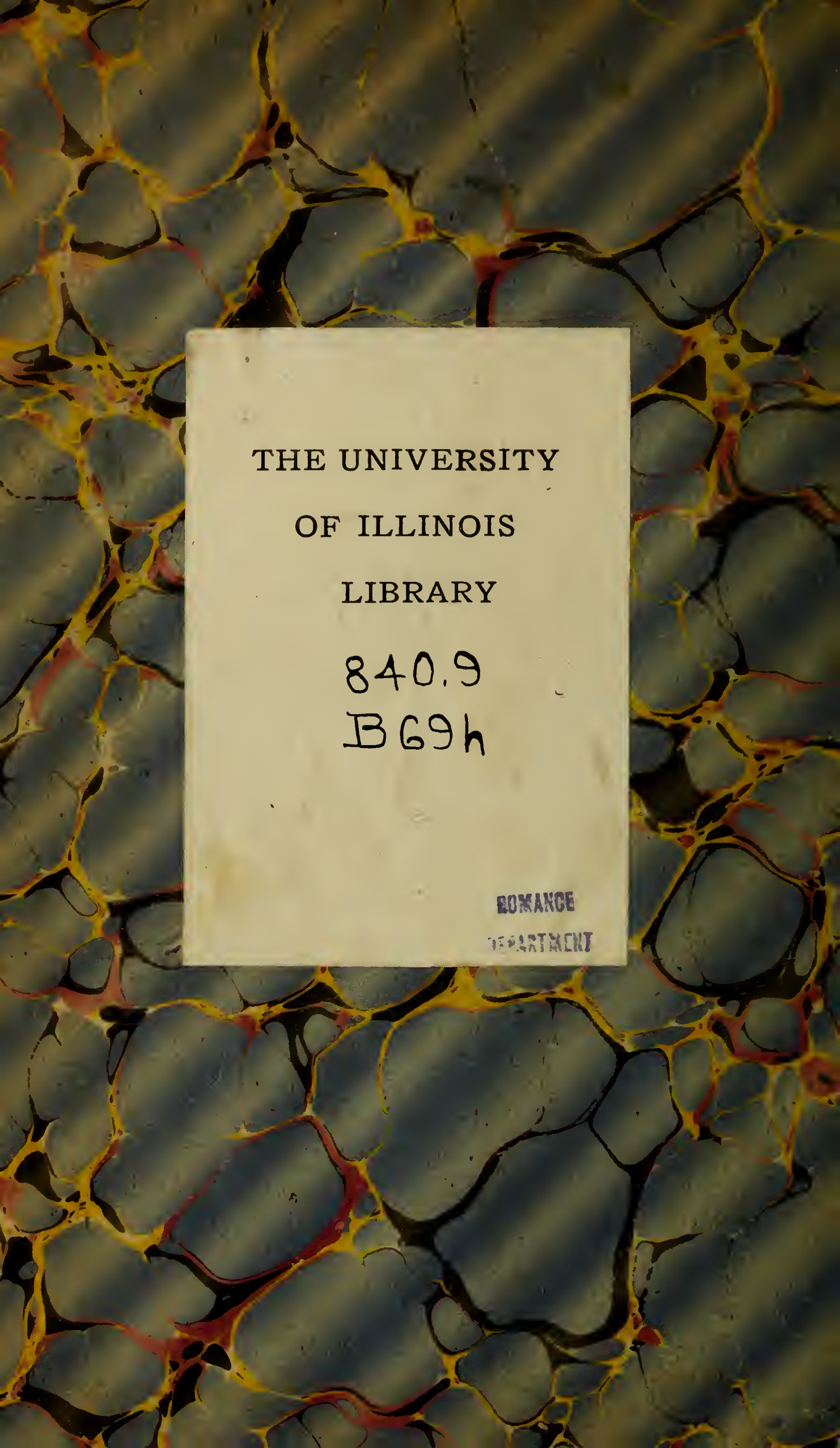
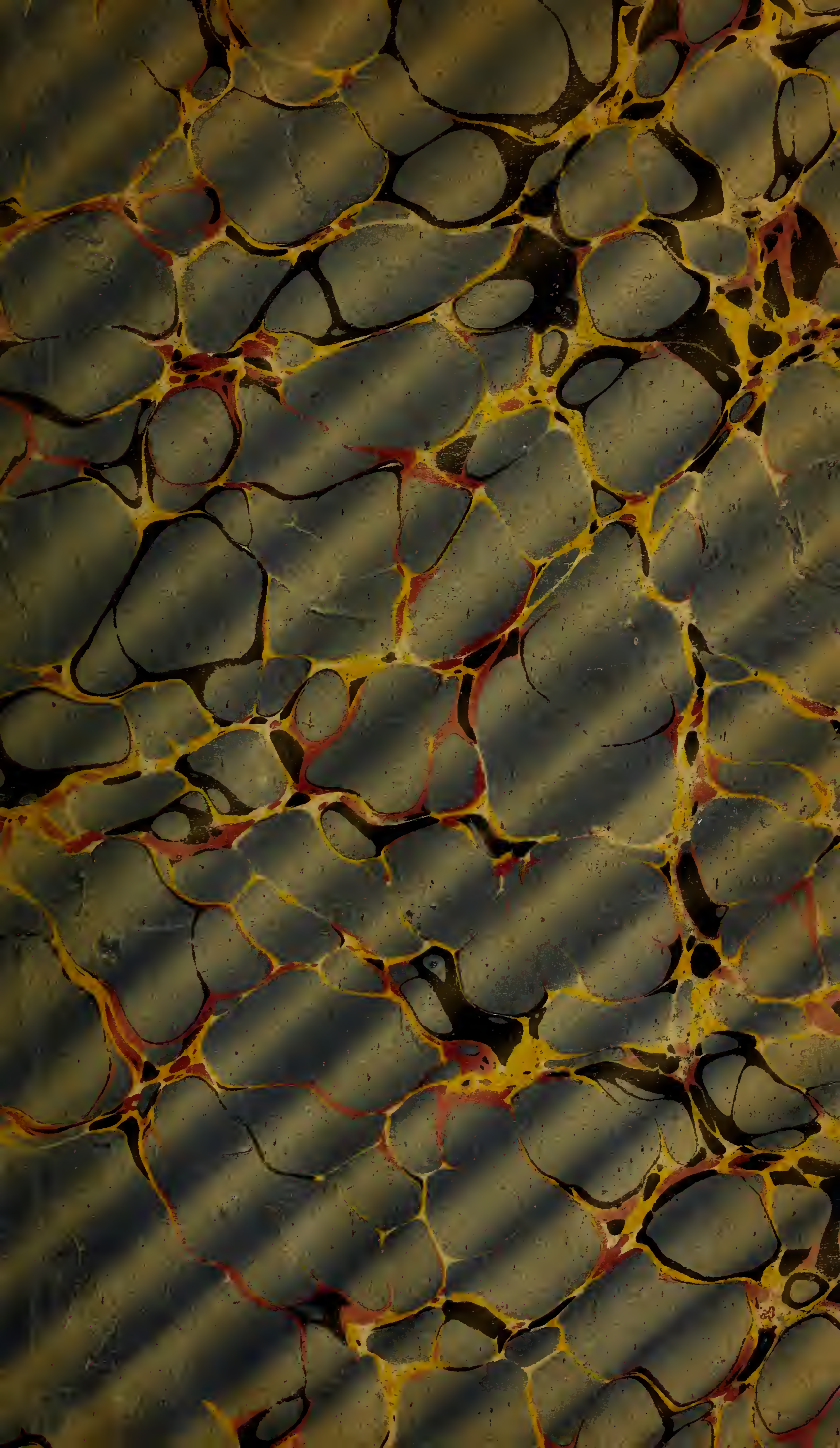




THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
840.9
B69h
ROMANCE
DEPARTMENT



DES HOMMES

TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS :

POÉSIES :

PHILOSOPHIE ET PHILOLOGIE :

Imp. du Progrès.— Ch. Lépice, 7, rue du Bois, Asnières.

BOYER D'AGEN

DES HOMMES

ILLUSTRATIONS DE

M. Abel Seignoret et Mme Boyer-Breton



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, RUE DES PYRAMIDES, 12
1891



A la Décadence

> «... Pour nous, nous sommes déjà les
> « Barbares de l'Idée, précédant de quel-
> « ques jours seulement les Barbares de
> « l'Action. Nous sommes des représen-
> « tants de la société future, fourvoyés
> « dans la vôtre, des contempteurs de
> « votre Darwinisme social, de vos Lois,
> « de votre Morale et de vos Esthétiques
> « fausses... (1) »

I

Quand vous visiterez les Chambres vaticanes dont Raphaël a peint les fresques, si vous vous arrêtez devant cette page d'histoire où le maître a représenté Attila et ses hordes devant Léon le Grand qui les arrête, vous serez frappés par la physionomie intelligente et haute qui caractérise ces visages barbares et romains, et vous vous demanderez qui il faut admirer le plus : ou ce Pape, père des lettres et des civilisations occidentales; ou ce Chef, conducteur de paysans sans rhétorique ni grammaire, que Rome avait dédaigneusement cantonnés, jusqu'à cette heure, derrière les lignes noires et bleues du Pont-Euxin fécond en tempêtes et de l'infranchissable Danube. A ces grands et beaux traits d'intelligence égale, encore que diverse, si vous reconnaissez, d'une part, un docteur des nations par le verbe et l'écrit, à ce je ne sais quoi de blanc et de savant comme la page d'un livre qui se

(1). Vid. passim. *L'École décadente*, par Anatole Baju. Paris, Vanier, éditeur.

reflète sur cet auguste visage de pontife et intimide le barbare; d'une autre part, vous saluerez un pasteur d'hommes par l'action et le glaive, dans la personne invinciblement forte de ce même barbare qui n'inclinera pas, sous la main blanche du Pape et du savant, sa noire et intacte chevelure d'affranchi.

Et, Pape et Chef, Romain et Hun, savant et ignorant, la civilisation pâle et la brunâtre barbarie, se toisent. On sent que, pour un rien, tout ce cortège intimidé de rhéteurs accompagnant Léon céderait, comme la faible toile de leurs mitres montantes, comme leurs chapes d'or gonflées de vent et d'arrogance, devant cette avalanche d'hommes à chairs nues qui font la suite d'Attila.

Mais la croix du pontife se lève, et le cheval du chef se cabre. Ce que la science n'a pu faire, la religion va l'accomplir. Le Barbare, le cédant au Romain, c'est l'homme qui n'ose pas le disputer au dieu. Attila recule devant Léon; mais sa mission est accomplie, puisque le voilà poussant ses hordes jusque devant les murs de Rome, et qu'il emporte dans les arçons de son cheval l'anneau d'Honoria, impériale sœur de Valentinien lui-même. Ainsi, sous ce Fléau de Dieu, la Décadence de trois siècles d'empire vient de rendre à la providentielle et jeune Barbarie sa vieille petite âme de bâtarde.

Décadence?... barbarie?... que valent pour l'histoire des littératures, — comme pour l'histoire des sociétés humaines dont les littératures sont les formules synthétiques, soit parlées, soit écrites, — que valent donc pour celles-ci ces deux termes, dont l'un indique la maladie et l'autre le remède? Quelle perversité des esprits engendre cette maladie des âmes, et quelle réhabilitation des idées

guérit la maladie de ces dernières? Car les lois qui régissent les corps sont, Dieu merci! ordinairement constantes, et, pour un homme dont la santé est ébranlée, on en trouvera, à toutes les époques, dix qui se porteront bien. Les principes de Décadence, inventés par Montesquieu, pour expliquer l'affaiblissement des âmes par l'atavisme des corps, et la fin des races par celle de leur sang, se trouvent heureusement en contradiction, de nos jours même où il serait peut-être curieux, facile à coup sûr, d'opposer la figure contemporaine et mâle de M. de Bismarck à la silhouette efflanquée de quelque soi-disant Décadent de notre littérature moderne.

Non, les sociétés, qui se renouvellent accidentellement sans changer de substance à chaque génération d'hommes, ne s'en vont pas par une loi fatale de vieillesse qui semblerait atteindre les nations comme les individus. Les sociétés se perdent, voilà tout : ainsi les fleuves, qui s'engloutissent dans la mer avec toutes leurs eaux. Elles se perdent, en se mêlant les unes aux autres; elles se perdent, en s'impersonnalisant par les religions qui, de cent peuples, en font un seul dans une même communion d'idéal où la terre n'a plus sa part; elles se perdent, en se confondant dans une unité d'intérêts, par le commerce qui annihile les frontières avec son libre-échange; elles se perdent, grâce aux richesses acquises, par lesquelles un seul homme peut payer la vertu de cent femmes et dissoudre les lois intègres de la reproduction fidèle dans le chaste foyer. Et ce sont ces conclusions rigoureuses, qui donneraient raison à la théorie antisociale de Rousseau, contre l'éthologie débilitante de Montesquieu, si, pour être homme des villes, on n'avait plus qu'à devenir homme des bois. Etre homme, et homme

seulement, et homme tout à fait, dans toute l'amplitude des vertus et des vices contenus dans le vers célèbre du poète latin, vaudrait peut-être mieux ; comme d'une balance juste, où une estimable matière contrepèserait un vil déchet. Mais cette loi de l'équilibre parfait n'est, dit-on, bien observée que dans les airs, par ceux qui marchent sur des cordes ; et ceux qui vont sur terre forment encore le plus grand nombre des humains. La cité de Plutarque cherche toujours ses fondations au-delà des nuages, et celle des oiseaux n'a fourni à Aristophane qu'une railleuse comédie.

Portons donc nos regards vers les villes, qui reposent décidément sur terre meuble ; et puisque, à croire les innocentes voix de notre jeunesse française contemporaine, la décadence y règne en reine, rendons-nous compte de notre état actuel. Mais que ce soit sans trop nous alarmer : quelques barbares d'Attila sont revenus chez nous, qui y font actuellement école de médecine.

Pour moi, je prendrai personnellement d'autant plus de goût à cette exposition franche de notre état littéraire et moral, que, sans qu'elle serve de formule à une école réactionnaire que je n'ai pas la prétention de fonder, elle n'apportera pas moins opportunément ma réponse aux attaques outrées dont m'assaillait, naguère, une jeunesse d'écrivains à laquelle je n'ai l'honneur d'appartenir que par l'âge. Dans un journal, en effet (1), j'ai osé essayer une discussion des idées naturalistes, qui me répugnent, en prenant audacieusement par ses cornes le bœuf ou le meneur de cette école même, M. Emile Zola. Le maître, qui a le droit de me méconnaître, est resté coi. Mais ses disciples

(1). L'*Événement* du 10 décembre 1890. *Lettre à Zola.*

se sont émus, se sont levés; et, s'il est des injures anonymes que l'on puisse adresser à un jeune homme que l'on ne connaît même pas, je peux être satisfait de celles que j'ai reçues et oubliées en même temps. Mais, il en est une qui, je ne sais pourquoi, m'a agacé plus que les autres:

— Décadent, va!

m'a apostrophé *Chut*, dans son journal *Le Jour;* et c'est à cette allégation que je vais essayer de répondre, comme un malade fait à son médecin, comme fera toujours toute conscience plus inquiète de la lumière dont elle veut jouir, que de l'obscurité où elle ne saurait vivre.

II

C'est un fait, que nous sommes malades. Mais ne l'a-t-on pas été avant nous, et ne le sera-t-on pas après? En un mot; sommes-nous malades « un sur dix », comme c'est la proportion ordinaire de notre faible nature; ou sommes-nous malades « dix sur dix », et ce serait une dérogation exceptionnelle à la loi, qui donnerait raison à toutes les écoles de médecine, — l'école, dite décadente, y compris? — Là est la question, comme on ajoute en Angleterre, sans y répondre au reste mieux qu'en France. Mais, en dépit de l'orgueil des nations, un Français sincère n'avouera pas moins qu'actuellement on est malade en France. Un, sur dix? Dix, sur dix? *That is the question!* Mais nous sommes malades, c'est un fait.

Alors, où est le mal?

L'auteur de l'*École décadente*, qui a eu le bon esprit de ne pas perdre le sien dans un in-folio, et

de ne pas nous prouver notre état moderne comparativement à celui des Anciens, nous dit, en quelques pages qui seraient peut-être sans reproche, si elles n'étaient que la formule de l'esprit honnête qui les a écrites, avec autant de philosophie que de sobriété : « Ce siècle, sur son déclin, avait vu naître la plus immorale des littératures. Sorte d'encyclopédie impersonnelle, dont l'esprit de minutieuse analyse est l'unique mérite, le Naturalisme, vrai miroir de cette société démocratique, n'a jamais eu aucune élévation dans les idées. Il n'en pouvait avoir. Comment des écrivains, qui ne pensent pas, pourraient-ils distraire un instant leur esprit de la matière? Pour eux, le monde n'est qu'une immense machine automatique; et les hommes qui l'habitent, des mannequins stupides obéissant à des influences physiologiques inéluctablement fatales. C'était bien la littérature de cette triste époque de nivellement intellectuel à outrance, où tout ce qui porte l'empreinte de la pensée est considéré comme une insulte pour ces plèbes, qui ne pardonnent pas, et qui souffrent moins de leur propre abjection que de la hauteur de ceux qui les surpassent.

« Condamné à la monographie des choses, le Naturalisme a fait les délices de ceux qui sont incapables de voir ou de sentir, autrement que par leurs sens. Un instant, quelques fanatiques de ce genre ont pu croire l'idée irrémédiablement anéantie sous l'invasion de la matière; et les foules ont trépigné de joie à la lecture de quelques répugnantes descriptions, preuve manifeste que tout leur idéal gît uniquement dans la matérialité des choses. Cette littérature ne pouvait être qu'éphémère : elle ne représentait pas la civilisation. Ses excès et ses tendances pornographiques avaient

rendu inévitable la réaction, qui s'opère aujourd'hui. C'est à l'Ecole décadente qu'était réservé l'honneur de broyer le Naturalisme, et de créer un goût meilleur qui ne fût plus en contradiction directe avec le progrès moderne... »

N'attendiez-vous pas que vous parlât ainsi un barbare, dans cette période de décadence voulue? Et, quand M. Baju n'aurait fait qu'imiter Attila, n'est-ce pas avec ces termes farouches que ce pur descendant du chef hun devait aborder, fouet en main, la Décadence même dont on l'accuse à tort, semble-t-il, d'être l'instigateur, lui, qui se proclame au contraire son persécuteur acharné ? Et, sans remonter bien haut dans les générations littéraires, ce redoutable barbare, à qui il faut absolument sa guerre à faire et ses Décadents à fouailler, ne trouve rien plus simple que de découvrir à quelques pas, devant son nez, l'École naturaliste et de faire sortir de celle-ci l'hydre apocalyptique, le monstre de la corruption, le Décadisme pour tout dire. Du Naturalisme, le Décadisme pouvait bien dériver, à peu près comme on a fait venir *cheval* d'*equus*? Le point de départ de cette bataille, qui promet de devenir célèbre, n'est pas très net; mais il fallait un adversaire de taille à ce hardi lutteur, et le taureau est cette fois bien pris aux cornes.

Qu'en va-t-il advenir ?

Ne perdez pas espoir de voir se redresser la bête, si bien prise.

Toute cette indignation serait parfaite, si le chef décadent ne semblait pas confondre son esthétique sur un point capital, et croire qu'une *période* littéraire qui fait son heure soit un *état* littéraire qui dure. La période naturaliste était bien arrivée à son heure ; j'oserais même dire qu'elle devait fatalement venir à la fin de ce siècle dont, au début, les tra-

vaux analytiques furent si glorieusement préparés par la science des Buffon, des Lavoisier, des Cavendish, de l'Encyclopédie entière. Les sciences précèdent toujours de quelques pas les lettres; comme les idées devancent les mots, et ceux-ci ne surviennent même que pour revêtir celles-là et les rendre en quelque sorte visibles sous la parole qui les couvre. Ainsi, après la philosophie expérimentale et les sciences empiriques des premières années de ce siècle, le Naturalisme analytique est arrivé à son heure et tient dûment sa place dans la littérature contemporaine. M. Baju n'a pas tout à fait raison de la lui disputer. Mais, où ses coups se perdent dans le vide, c'est quand il fouaille le Naturalisme corrompu et corrupteur, parce qu'il est un état de la nation française, et non une transition de notre esprit moderne. Corrompu?... Corrupteur?... D'abord: «*Corruptio unius*, dit l'adage, *fit generatio alterius*»; et je ne traduis pas ce latin d'école pour ceux qui regardent mélancoliquement pousser des fleurs sur un fumier. Mais où l'argument s'aggrave, c'est quand le plus décadent des décadents, et partant le plus malade de notre époque, n'est autre que Zola, au dire des décadents eux-mêmes. Eh bien! non, M. Baju! Zola n'est, ni un décadent, ni un malade. Zola est simplement un analysateur robuste de l'époque où il vit; comme vous êtes, vous, un prophète souffrant de l'âge maladif qui va, dit-on, être le nôtre. Que dis-je, robuste?... et, plût à Dieu, qu'il le fût moins et évitât ces brutalités d'un caractère paysan que le monde des délicats ne lui pardonne pas. Est-il même un analysateur complet de son époque, étant celui de l'Hôpital de la Maternité bien mieux que du Jardin-des-Plantes? Sa maîtrise d'accoucheur aura beau faire; elle ne sertira jamais de la poudre de diamant, sur de la

filigrane d'or. Mais nous ne sommes pas M. Josse et M. Diafoirus, à la fois. Vous voyez bien que l'esprit d'analyse n'a pas fait toute son œuvre, et que nous avons le droit d'attendre encore sur ce point notre encyclopédiste.

Que vous raisonnez mieux, quaud vous n'appliquez pas aux faits, qui vous échappent, vos idées, qui sont ordinairement justes dans leur remarquable abstraction, et contradictoires sinon fausses dès que vousles lancez enflèches de barbare sur votre bête noire, cette Décadence, la pauvre! que vous êtes seul à voir, parmi nous: «La vie, dites-vous, est la grande génératrice de toutes les littératures. C'est elle, qui détermine les mouvements de la pensée. Voyez les autres évolutions littéraires, toutes sout la conséquence d'un changement de mœurs ou d'une transformation sociale. Comme rien ne stagne perpétuellement et que le progrès imprime à la vie une direction continue d'en avant, à chaque étape de la société correspond une nouvelle forme littéraire. Les hommes seraient impuissants à éterniser une littérature quelconque: quand même ils parviendraient à comprimer l'idée nouvelle, le dégoût du passé, l'anxieuse attente de l'inconnu, suffiraient à provoquer ces changements de forme. C'est que la littérature est bien l'âme de la société. Elle en reflète toutes les idées; elle en est plus que la chair, plus que le sang : elle en est le souffle, qui lui donne l'expression de la vie. Les monuments ne portent pas toujours une empreinte si fidèle et si forte de la caractéristique des temps. La pensée écrite embrasse toute une époque, en résume toutes les tendances et est la source unique de cette vie vécue, vivante, pantelante, que nous aimons et qui nous secoue jusqu'au fond de l'être par d'électriques et violentes commotions.

Le Naturalisme a été l'image exacte de cette société bâtarde, faussement appelée républicaine ; il la représente, telle qu'elle est. Ceux qui le trouvent outré, ne doivent s'en prendre qu'à notre époque dont il ne fait que réfléchir les vices sans exagération. Il est bien la vraie littérature de ces temps de curée où, sans frein, sans gouvernement, les hommes de toutes les classes, torturés par le ventre, s'abandonnent à leurs instincts de brutes, pêle-mêle, comme les empereurs romains avec leurs esclaves, sur la fin de quelque monstrueuse et abominable orgie. Mais aujourd'hui, on se reconnaît ; on sait que les appétits de quelques-uns seraient domptés plus facilement par la faim, que par les victuailles ; chacun reprend son rang, et le monde son antique équilibre. Une épaisse somnolence d'impuissance et de dégoût se répand sur la terre ; l'honnête homme, exaspéré par le triomphe du mal et vaincu par l'omnipotence d'une destinée hostile, s'affale de lassitude, de torpeur et d'ennui. Une littérature nouvelle, correspondant avec l'état mental de la société, devait être la conséquence de cette situation d'esprit et de la séparation des classes. » Et c'est vrai. Et ce large compas de la littérature s'ouvrant sur les sociétés, pour les mesurer à leur hauteur et à leur bassesse, devrait pourtant servir à marquer comparativement le degré de Décadence qui a fait tomber dans le néant quelques littératures antérieures et qui pourrait menacer, sinon atteindre encore, la nôtre ; et, de la comparaison même de notre époque moderne avec ces époques passées, nous tirerions des conclusions sans pessimisme ni jactance, qui nous satisferaient peut-être, loin de nous faire honte.

Pour crier si désolamment que la Décadence est à Paris, vous êtes-vous jamais demandé à quelle

élévation de stupre et d'abêtissement était montée la Décadence à Memphis, la Décadence à Athènes, la Décadence à Carthage, la Décadence à Rome, la Décadence à Bysance ; elle, qui précipita ces civilisations gigantesques de leurs sommets supérieurs? Avec un peu de philosophisme politique, vous vous seriez rendu compte de quelques principes premiers, inhérents à la nature humaine, et sans lesquels cette nature ne vit pas ou vit peu. Telle, l'indépendance individuelle, que les Pharaons asservirent ou n'utilisèrent que pour se bâtir de pyramidales sépultures sous lesquelles, par un retour banal de ces grandeurs humaines que la mort rapetisse à la taille commune, ce furent bientôt les Pharaons eux-mêmes qui furent enfermés pour régner désormais sur un peuple atterré de momies, et sur le silence du désert ensevelissant à son tour dans le sable les bruissantes villes de l'Égypte. Telle, la confiscation des droits civiques que fit, sur la Grèce artistique, un proconsul romain ; comme si un sculpteur ou un rhapsode n'avaient besoin que de leurs rêves, sur une terre dont ils ne seraient plus les citoyens : et voici qu'avec le manteau des murailles, dont s'abrita un temps la Grèce, la lyre et le ciseau tombèrent à la fois des mains des Grecs sans âtre. Tel, le mercantilisme vagabond de la commerçante et navigatrice Carthage, quand elle eut tant promené sur toutes les mers connues son riche pavillon, que ce fut ce pavillon même dont Rome n'eut qu'à suivre les ardentes couleurs pour venir arborer à son tour ses enseignes, non plus en trafiquante mais en guerrière, sur ces quais fameux qui n'ont pas revu, depuis les jours d'Annibal, la gloire de leur port s'ouvrant, comme un comptoir plein d'or et de soleil, sur la côte africaine. Tel aussi, le militarisme de

Rome, quand les Césars de celle-ci n'eurent plus, pour tenir sous le joug le monde entier conquis, que la faible cohorte prétorienne montant la garde sous le palais où Vitellius boit, mange et dort. Telle encore, la corruption de Bysance, où les hommes tissent des draperies et lisent des romans, comme de simples femmes, pour costumer et pour distraire le caravansérail de celles-ci qui sont les courtisanes de ceux-là : et elles le sont en si grand nombre que, de leur cinq cent mille tapissiers de boudoirs et lecteurs de romans, Mahomet II en trouvera cinq mille à peine en armes, sous les remparts, quand son cheval vainqueur n'aura plus qu'à pousser en avant pour arriver jusqu'à Sainte-Sophie la Superbe, y manger sur le maître-autel même l'avoine d'or des empereurs abâtardis par le plaisir des femmes, l'avoine d'or promise à ces fils sobres du désert. Et ce sont là ces grands principes de liberté individuelle pour l'homme, d'autonomie nationale pour le citoyen, de propriété foncière pour le territoire dont un commercialisme à outrance menacera de supprimer les frontières, d'économie pour le budget dont un militarisme sans proportion absorbera les dernières ressources, enfin et surtout d'intégrité morale pour le foyer, où une femme suffit à peupler la famille que plusieurs femmes au contraire annihilent; ce sont là ces principes premiers de politique, dont la disparition partielle ou totale a entraîné la chute des plus puissants empires dans la plus débile Décadence. Car l'homme ne vit plus dans les bois, depuis qu'il s'est construit à lui-même des villes; et, pour qu'il conserve ses cités, il n'a logiquement qu'à vivre en citoyen.

Mais, depuis ces disparitions d'anciens empires, — et nous arrivons par là à comparer notre pré-

tendue Décadence moderne avec la Décadence antique, — la politique, l'européenne du moins, a bien changé ses bases. Qu'elle soit même plus corrompue que ses aînées, qu'importe? si, à ces éléments de désagrégation, dénoncés plus haut, elle a suppléé par un élément essentiellement constitutif qui rend la désagrégation presqu'impossible. J'entends parler de l'équilibre européen, et je ne le cite qu'en passant, pour prouver la difficulté surhumaine de faire déchoir aujourd'hui nationalement un peuple de l'échiquier politique, où chaque pion est sur son carré blanc ou noir, et n'en bouge que pour s'y replacer, dans cette fameuse partie d'échecs que les Richelieu d'hier ont commencée et que ne finiront pas les Bismarck d'aujourd'hui. Mais c'est l'âme des peuples, qui peut choir sur un territoire affermi; et M. Baju, s'inquiétant peu de la matérialité des politiques, nous ramène à la littérature immatérielle.

Or, là aussi, où la prétendue Décadence moderne conduit ses propres funérailles, M. Baju, sonnant le glas, en sera pour ses cloches. Encore une fois, il confond l'*état* qui est d'être, avec la *période* qui est de transformer. L'essence même de l'esprit français et de l'esprit moderne, puisque l'esprit français est l'esprit du monde contemporain, est constituée par un double élément d'activité et de clarté; et j'oserais par là donner à cet esprit français cette formule, que l'expérience confirme : — *Le mouvement, dans la lumière*. Or, partout où je rencontrerai ce mouvement et cette lumière, dans les diverses périodes littéraires que l'esprit français traversera, j'affirmerai le progrès de celui-ci, quoiqu'y contredise la pseudo-décadence. Celle-ci même, avec sa faiblesse d'élan et son obscurité de langage, me fera découvrir plus rayonnante et

plus active l'ascensionnelle transition de l'école spiritualiste des philosophes synthétisants qui ouvrirent ce siècle, que l'école des romanciers analystes qui fermera celui-ci. Et la résultante de ces deux forces combinées sera un ensemble harmonieux, de la synthèse déjà connue et de l'analyse que l'heure présente nous révèle. Je ne devine pas le nom de cette école prochaine, mêlée de douce Philosophie et de brutal Naturalisme ; mais j'en pressens déjà les éléments merveilleux, qui concourront à un progrès de la pensée humaine : ce progrès, que nos faux Décadents vouent par avance à l'avachissement des mœurs dans une corruption épouvantable ; ce progrès, au contraire, où j'aime à regarder s'élever dans la lumière et dans le mouvement notre littérature nationale.

Encore si ces barbares à contre-temps se présentaient, non pas seulement avec le pic des pionniers qui détruisent, mais avec la truelle des civilisateurs qui reconstruisent ; s'ils ajoutaient une idée aux arguments humanitaires de l'Encyclopédie, une observation aux analyses laborieuses du Naturalisme ; si leur vocabulaire nouveau, — et nouveau sans raison, — apportait quelques lucioles brillantes, dans les haies nationales et vertes où la langue des maîtres français a lui parmi les fleurs. Mais non : ils n'ont pas de nouvelles idées. Ils n'ont pas une langue nouvelle, que les idées nouvelles font admettre ; à moins qu'en raison de la pauvreté même de leurs idées, ils prennent pour une langue cette lexicologie, précieuse, prétentieuse, pseudo-greco-romaine, renouvelée de l'ancienne fausse Bysance, et montée dans le vide comme un théâtre en plein vent, où ces barbares de mélodrame ont le plaisir d'être à la fois les acteurs et les spectateurs de leur pièce, et d'y dire

avec une élégance de manières que la Décadence seule, paraît-il, a pratiquée quintessentiellement :

Je suis un barbare blanc de la Décadence !

Ainsi disent-ils, parmi eux, pour le plaisir de débiter rhythmiquement un vers boiteux, devant la perruque vieillie de Racine qui, lui, l'ignorant, ne comprenait des vers que l'harmonie et faisait dire, lui, le bélître, « madame ! » aux femmes des barbares, antiques pères de ces messieurs :

Ah ! Madame, les Grecs, si j'en crois vos alarmes...

Mais une langue s'apprend, en allant à l'école. Des idées s'acquièrent en vivant dans la vie. La chose qui se refait plus difficilement, quand elle est défaite ou quand elle est mal faite, c'est le cœur. Une immense pitié vous saisit aux entrailles, à contempler l'état souffrant de notre jeunesse contemporaine. On dirait, à l'entendre se plaindre, qu'elle a été frappée à mort par la génération précédente, à laquelle ses pères appartinrent ; comme si, en naissant d'elle, ces malheureux jeunes hommes en avaient emporté quelque venin, semblable à celui qui infecte la vie de certains derniers-nés d'animaux, au dire des physiologues. Et cependant les pères de cette jeunesse souffrante n'en sont pas moins cette foule d'ingénieurs laborieux, qui inventèrent tant de merveilles mécaniques pour le bien-être et la fortune de leurs fils. Et ce sont, au contraire, des cris de rage et des malédictions désespérées contre cette monstrueuse prospérité moderne, que ces pères ont faite à ces fils. La machine, qui travaillait depuis un demi-siècle, a senti le besoin du repos ; et c'est sur ces cœurs de jeunes

hommes, trop amollis par les loisirs pour soutenir aucun fardeau, que le monstre noir est tombé. Ecoutez-les se plaindre, entre deux battements de leur poitrine haletante, non plus avec cette désespérance poétiquement mélancolique de Raphaël et de Werther, mais avec cet irrémédiable sombre spleen de Baudelaire et d'Edgard Poë :

« Notre époque n'est point malade ; elle est fatiguée, elle est écœurée surtout. Les plus nobles tentatives de philanthropie ont échoué, par la faute de ceux mêmes dont elle aurait amélioré le sort. Que d'hommes, poussant l'abnégation jusqu'au mépris de la promiscuité, ont travaillé au bonheur de l'humanité et n'en ont retiré que des conspuations! Tout ce qu'on a fait, pour élever le niveau moral et intellectuel des masses, est demeuré sans résultat. Etrange, la société de l'avenir! L'aristocratie ne fera que s'affiner, de jour en jour, au progrès de la civilisation; tandis que les classes inférieures, s'avilissant davantage, découvriront toute sorte d'infamies possibles et de turpitudes inconnues. En face de ces lamentables succès, l'homme intellectuel sent un dégoût profond ; et le spleen incurable, inévitable, l'assaille, le broie, comme la voûte d'une église qui lui tomberait sur les épaules. Oh! ce spleen n'est point celui des empereurs, blasés de pouvoir, de femmes et d'orgies ; il est plus noir, plus intense, plus irrémédiable, puisqu'il porte à maudire l'existence, à appeler la mort et à souhaiter le néant.

« Il ne faudrait point inférer de ce qui précède que l'homme moderne est triste, pessimiste dans l'acception du mot. Au contraire, il est gai ; ou, s'il ne l'est pas réellement, il sait abdiquer ses souveraines tristesses en face de ce monde par trop superficiel. Vaincu par la fatalité, il sait que sa blessure est

mortelle ; mais, plus fort dans sa défaite que le vainqueur qui l'a brisé, il refoule son mal au fond de l'âme et le cache sous des apparences de gaieté : défi sublime qu'il jette à la destinée, pour montrer qu'elle peut l'anéantir, mais qu'elle est impuissante à faire déchoir son indomptable et téméraire orgueil ! C'est dans l'isolement et même dans les foules, lorsque le penseur, faisant abstraction des êtres matériels qui se meuvent autour de lui, s'abîme dans la solitude de son esprit en une contemplation synthétique du monde, que ce spleen immense, terrible, l'envahit et le force à manifester des aspirations vers le néant, humiliantes pour lui, déshonorantes pour la divinité. Oh ! alors il souffre intensement de cette maladie atroce, dont les effets sont d'autant plus terribles que les causes en sont complètement inconnues, ou peut-être même n'existent pas. Devant cette preuve de son impuissance, voyant son intelligence fatalement broyée sous l'engrenage d'une destinée stupide, il prend la vie en dégoût; et l'écœurement qu'il ressent, d'exister à l'état d'automate mû par une puissance aveugle, se traduit dans ses écrits et donne à la littérature décadente cette forme grave ou gaie, selon qu'il exhale l'amertume de ses plaintes ou l'ironie amère de son intolérable désespoir ».

Les voyez-vous, prendre l'homme en dégoût, la divinité en horreur, la vie en écœurement, parce qu'ils souffrent « intensément de cette maladie atroce, dont les effets sont d'autant plus terribles que les causes en sont complètement inconnues, ou peut-être même n'existent pas? » Hélas ! pour rester inconnue à ces chétives intelligences, la cause de leur maladie n'en existe pas moins, ainsi que le remède qui les en guérirait. C'est le ciel, voyez-vous ! dont la fumante machine vient de

voiler l'azur, aux yeux des âmes croyantes que notre siècle de fer ne berce plus sur le duvet profond des impalpables dogmes, ou seulement aux yeux de ces rêveuses natures de poètes qui voient présentement tout noir, à l'entour d'elles. Et c'est l'école, voyez-vous! où il faudrait conduire ces croyants qui ont perdu leur dieu, et ces poètes qui ne contemplent plus leur idéal; l'école, où ils apprendraient, dans les livres que leurs pères ont lu avec profit, un peu de ces sciences positives par lesquelles ces fils de nobles ouvriers deviendraient des ouvriers dignes d'appartenir à de tels pères. Le mal du siècle et son remède sont là. Mais le mal est fait, et le remède vient trop tard : ce n'est pas à vingt ans, qu'on retourne aux écoles. Il nous reste donc à prendre à leur situation d'êtres souffrants, cette pitié réelle qui nous ferme la bouche et qui laisse nos yeux ouverts d'étonnement, devant cette jeunesse qui s'ennuie par plaisir et dont la vie sans but ne produit rien. On dirait, à voir ces beaux fils de famille, dont les mains blanches n'ont encore servi qu'à compléter l'élégance de leur irréprochable tenue, on dirait d'autant de Dauphins du royaume fourvoyés chez des mécaniciens et désolés d'avoir à regarder tourner ces roues et ces volants, qu'ils n'inventèrent pas et qui ne chantent pour eux aucun poème de génie : ce poème du siècle présent, noir de houille, qui, pour le père manœuvre, sort des turbines et des soupapes en cris de fer, en chants de guerre, — de victoire aussi! Lui, le fils, inconscient possesseur de ce sol qu'il n'aura pas gagné et de cette usine qu'il n'aura pas construite, il s'ennuie dans ce bruit de ferraille qui ne rappelle rien à son âme inapprise. Si, Prométhée d'une autre taille que l'ancien, ce père vole au charbon la vapeur et lance le monde dans un ver-

tige de vitesse, sur deux lignes de fer, sur la route où le cheval de fer va dans un tourbillon et où nous applaudissons des deux mains, son fils baille ! Si, sur un fil de soie, ce père, aussi délicat qu'il fut robuste, laisse glisser, d'un bout de la terre à l'autre bout, les paroles d'une conversation comme les perles d'un collier, nous, l'acclamant, son fils baille ! Si, montant jusqu'à Dieu et lui volant l'air même qui semblait n'appartenir qu'à lui, ce père emmagasine cette force nouvelle et presse dans l'espace ce moteur étonnant dont, ni la vapeur, ni l'électricité, ne pourront égaler la traction et la course, nous, célébrant ce père, son fils baille toujours. Epuisez la série merveilleuse des inventions analytiques et mécaniques, qui immortaliseront peut-être notre époque ; et ce travail géant du père n'aura fait de ce fils qu'un crétin, — ou peut-être un poète ! Car, dans cet élément de jeunesse humaine, la nature n'a pas abandonné ses droits d'élection et jette encore sur lui son dévolu capricieux. Ces faibles élus, dédaigneux de l'analyse et de l'outil comme des Décadents véritables, — trop rares, il est vrai, pour former et conduire une école, — ces nouveaux arrivants débutent dans les lettres précises d'aujourd'hui par un « poème symbolique », comme ils disent ; le symbole étant, en littérature, la langue qui suppose tout connu, même les choses que ces hommes nouveaux ne se donnent pas la peine d'apprendre, se faisant forts de savoir les ignorer.

Et c'est cette arrogance qui arrêterait presque votre pitié, à cette heure où il n'y a de place, dans le monde haletant, que pour la main qui fait l'action, et où il faut écouter raisonner dans l'abstraction la plus illimitée et la moins concluante ces inutiles Bysantins du temps où l'on tissait des lampas pour

les femmes, et où l'on collationnait des textes de Digestes pour les sophistes sans portée. Écoutez encore les Décrétales de ceux-ci :

« La littérature décadente synthétise l'esprit de notre époque, c'est-à-dire celui de l'élite intellectuelle de la société moderne. On ne saurait faire entrer en ligne de compte, quand il s'agit d'art, la multitude, qui ne pense pas et qui ne peut être comptée que numériquement. Le haut public intellectuel, le seul qui compte et dont les suffrages sont une consécration, celui-là en a bien assez de toutes ces émotions factices, de ces excitations grossières, de ces conventions banales d'un monde imaginaire que les dernières littératures mettaient en œuvre pour la stimulation du sang.

« Il est las de tout le fatras romantique et naturaliste, qui fascine quelquefois l'imagination, mais qui est impuissant à faire cesser l'engourdissement du cœur. Ce qu'il veut, c'est la vie; il est assoiffé de cette vie intense, telle que le progrès l'a faite; il a besoin de s'en saoûler. Il voudrait condenser en une seule, la sienne, nombre d'existences d'hommes, en extraire le suc, en faire vibrer en lui tous les frémissements. Par une contradiction bizarre, mais qu'explique pourtant l'effet du désespoir, le besoin de vivre est la caractéristique de cette époque où on semble avoir acquis la sombre et épouvantable certitude du néant.

« La littérature décadente se propose de refléter l'image de ce monde spleenétique. Elle ne prend que ce qui intéresse directement la vie. Pas de descriptions : *on suppose tout connu*. Rien qu'une synthèse rapide, donnant l'impression des objets. Ne pas dépeindre, faire sentir; donner au cœur la sensation des choses, soit par des constructions neuves, soit par des symboles évoquant l'idée avec

plus d'intensité que par la comparaison. Synthétiser la matière, mais analyser le cœur.

« Tel est ce programme, si simple et si bien en harmonie avec la vie moderne. Aujourd'hui, que l'homme a tout vu, qu'il sait tout, qu'il a éprouvé toutes les émotions, il a un besoin effréné de sensations nouvelles. Maintenant qu'il a examiné les parties, il lui faut considérer les ensembles. Avec la marche vertigineuse des choses, il a besoin de jouir beaucoup en peu de temps. Il ne peut plus lire les longs romans d'aventure, avec des descriptions qui ne finissent pas. Que lui importent les héros invraisemblables? il est un homme. Que lui font les descriptions? il a dans la poitrine un cœur inerte, qui a besoin de vibrer. Ce qu'il veut, c'est ce frissonnement de la vie dont le contact électrise la sienne. Les écrivains pénétrés de l'esprit de cette fin de siècle doivent être brefs et narrer les luttes intimes du cœur, la seule chose qui intéresse l'homme, qu'il ne connaisse pas, qu'il ne connaîtra jamais, parce que le cœur humain est aussi vaste que l'infini. C'est triste à dire, mais l'humanité ne saurait être ramenée à quelques types généraux, mus par les mêmes règles, obéissant aux mêmes influences. De même que tous les hommes se ressemblent par la forme et diffèrent par les traits, de même pour dépeindre tous les cœurs il faudrait autant de monographies qu'il y a d'individus. L'éternité, le cœur et l'infini, sont trois choses qu'il ne sera jamais donné à l'homme d'approfondir complètement, trois mystères qui défieront éternellement la science et qui seront la preuve irréfragable de l'impuissance humaine. »

Assurément, par les conclusions que nous avions déjà prévues et vérifiées à leur place, l'École décadente ne prétend pas imposer sa théorie pares-

seuse et ennébulée à la littérature française, si travailleuse et si lucide. Ils supposent tout connu, ces hommes nuls pour la trouvaille humaine, et qui n'ont besoin que de jouir beaucoup en peu de temps ! Et d'abord la vie de tous les êtres de ce monde, depuis le grain de sable qui féconde la plante, jusqu'à l'animal qui opère dans son cercle d'actions, la vie est un labeur, non une jouissance. C'est dur, Messieurs! pour nous, comme pour vous; mais c'est la loi, et vous n'êtes que des violateurs, vous, qui vous en affranchissez parce que tout, dites-vous, vous est connu. Vraiment tout? Même ces secrets de gigantesque mécanique, que les déserts ont ensevelis depuis quatre mille ans, avec les monolithes prodigieux d'Assyrie que nos voyageurs découvrent aujourd'hui sans trouver le levier étonnant qui les dressa à de telles hauteurs? Et même la formule que, pour emmagasiner l'air et révolutionner par le son seulement les lois acquises de force et de vitesse, cherchent actuellement des travailleurs qui ne vous lisent pas? Où sont d'ailleurs vos livres, pour qu'on les lise? Vous avez tant à faire, de «jouir beaucoup en peu de temps», qu'un simple logicien pourrait vous mettre dans l'impossibilité d'avoir le temps d'écrire un livre; et tant mieux, car votre livre serait la désolante image de votre vie désespérée. En vérité, vous accordez au cœur son droit d'opération et de recherches, parce que vous ne seriez que des cadavres si votre cœur ne se mouvait plus, et que vous trouvez, dans cette chaudière humaine et bienfaisante, ce reste de charbon qui vous permet encore de jouir. Mais voici que votre cœur affainéanti a peur, à son tour, du travail, — ce travail de l'humaine souffrance que chaque homme subit, dans le cercle sans bout de la vie qui répète ses actes; —

et votre cœur, lassé sans avoir rien senti, perd sa dernière force en s'élançant dans l'infini du vide, où il essaye en vain d'échapper au cycle éternellement symbolique du serpent grec qui mord sa queue.

III

En résumé, l'Ecole décadente n'est pas une école sérieuse. Nous en avons pour garant son chef même, dont l'idée est féconde et le style limpide ; si limpide, qu'on lirait à travers l'idée première et constituante de cette Décadence de carton, si l'on osait accuser un esprit sérieux de monter pour lui seul son théâtre, — fût-ce dans une école. Donc l'Ecole décadente au XIXe siècle n'existe pas, parce que l'esprit décadent n'existe pas plus qu'elle. Pour cent fils de famille, qui couchent chez des filles et et qui y font des vers, cent mille ouvriers se sont levés, à l'aube, qui ont réempoigné cet énorme instrument qui martelle le monde, et par lequel ce siècle de fer ne s'appellera pas « le siècle des Décadences » mais « le siècle des Forces. » Avant d'appeler Attila sur la terre de France, il faudrait voir d'abord si, dans nos plantureuses campagnes, il y aurait place pour son cheval dont le sabot fait sécher l'herbe, partout où il se pose. Car, si la Barbarie est une providence pour les nations qui vont mourir et qui attendent impatiemment le dernier coup qui les achèvera, n'est-elle pas une catastrophe imméritée pour celles qui n'ont qu'à vivre encore, et vivre bien ?

A quel propos, pour quelle utilité, nous rappeler si tristement qu'au delà des frontières françaises

vit un homme, que le Progrès ne connaît pas, que la Barbarie acclamerait comme son chef suprême, qui parle encore la langue Gothe, et qui conserve l'allure provoquante devant le monde pacifique, comme Attila devant Léon dans le tableau de Raphaël;—un homme, qui nous apprendrait autrement que dans une brochure tapageuse comment la Décadence, dont on ne se guérit pas, se traite d'un seul coup de plume par la radiation d'une nation sur la carte du monde.

Qu'à ces brochures, trop savantes pour les simples, on préfère aisément ces bons et fermes livres, écrits comme ils furent pensés dans cet esprit de lucidité et de santé, grâce auquel la France, Dieu merci ! n'est pas encore décadente. Qu'au lieu de ces petits prophètes de malheur, on aimerait mieux voir se lever parmi nous un de ces hommes d'un autre âge, qui chantaient au contraire à leur nation malade l'espérance du nouveau dieu qui allait naître d'elle, comme une tige verte sur l'arbre mort.

Isaïe et Virgile auront fait plus, pour leur époque, que M. Baju pour la nôtre. Quant à moi, simple paysan de la terre de France, où je n'ai appris à lire la claire et bonne langue que dans les livres du clair et bon Perrault, je me suis beaucoup ému de ce nouveau conte de l'Ogre et du Petit Poucet, nouvellement raconté par ces messieurs de la Décadence moderne. J'ai voulu savoir qui était l'Ogre ; et qui, le Petit Poucet. Pour mesurer à leur vraie taille nos jeunes maîtres contemporains, j'ai voulu connaître la stature de ceux de leur génération précédente. Hommes de lettres, hommes de chaire, hommes d'État, j'ai visité les principaux d'entr'eux. Dans ces cahiers hebdomadaires, j'ai entrepris de consigner, sans prétention ni partialité,

— comme un élève fait sur son banc, — l'enseignement que ces maîtres me donnèrent. Et je continuerai patiemment cette tâche, si elle ne devient pas trop lourde à mes faibles mains, et si Dieu permet encore à l'humble scribe d'opposer, comme de beaux exemples, les œuvres de ces grands hommes de la veille, aux œuvres de ces petits maîtres du jour auxquels la canne sied mieux que l'outil, et les exploits du Boulevard que les conquêtes de l'Histoire.

. . . .

— Or çà! petits feuillets, à la vivacité des petits soldats rouges qui vont se battre, avec la capote troussée lestement sur la hanche, la cartouchière à la ceinture et le fusil en bandoulière,... que voulez-vous de moi ?

— Ami! nous voulons faire la campagne !..

De ces feuillets, petits comme des mains d'enfant, nous voulons que tu fasses ta grande cible, jeune homme ! De ces cartouches, endormies sur tes reins paresseux, nous voulons que tu allumes autant d'étoiles. De ce fusil, qui pend inutile à ton bras, nous voulons à chaque coup faire feu, et trou à chaque balle.

Il y a les laids, disant que Dieu et le Beau n'existent pas.

Ami, feu sur les laids !

Il y a les menteurs, disant que rien n'est Vérité, pas même la Conscience.

Ami, feu ! feu !

Il y a les méchants, disant que la Bonté n'est que la vertu de la Bête.

Ami, feu ! feu ! feu !

Et ton fusil leur répondra :

La suprême Beauté s'est révélée à mon âme im-

mortelle ; et je défends, du contact de toute main salie, l'Image pure que j'adore.

La Vérité réelle est ma part d'héritage terrestre ; et, si je la protège violemment contre quiconque l'attaquera avec violence, tant pis! C'est mon droit.

La Bonté est humaine. J'aime le faible, que je protégerai; le pauvre, que je secourrai; le malheureux, que je consolerai : et, gare au lâche heureux, qui voudra amoindrir ce petit bien des misérables!

. . . .

— Petits feuillets! à la tendresse des petites Sœurs bleues qui vont fermer les plaies ouvertes, la trousse d'hôpital suspendue à leur robe de bure, les paroles de paix sortant de leur bouche pieuse, au milieu des canons vomissant la mitraille et la mort,.. que voulez-vous de moi ?

— Ami ! nous voulons l'amitié.

Sitôt ton ennemi frappé, nous voulons que ton fusil s'abaisse et que ta main se lève, toute grande, pour atteindre, au plus lointain des camps et des opinions contraires, cet adversaire dont l'autre main n'est semblable à la tienne que pour se joindre ensemble, comme deux mains de frères divisés par les hommes et réconciliés par Dieu. Nous voulons que vos haines ne soient pas plus durables que vos jours, et que ceux-ci soient surtout pleins d'amour, ici-bas.

Car c'est l'amour, jeune homme! que te réserve, avec son cœur plein comme un coffre de bijoux, ta fiancée, attendant que la guerre se passe.

Car c'est l'amour, homme viril! que les bras de ta femme, unis aux bras de ton enfant, jetteront,

comme un paquet de roses de la vie, dans tes mains, noires de poudre, mais désarmées enfin.

Car c'est l'amour, noble vieillard! l'amour des songes éternels et de la vie qui va recommencer et ne finira plus, c'est l'amour sans martyre que te garde, à l'ombre de sa croix, ton Seigneur et ton Dieu, protecteur éternel de la paix éternelle.

. . . .

Petits feuillets! petits feuillets! vous allez donc partir en guerre?

Mais, par une saison si triste de batailles livrées et de victoires perdues, trouverez-vous votre petite place dans quelque régiment, où triompher en convaincus pour le bon ordre, sinon où mourir en braves dans la mêlée des combattants, mais où du moins, soldat obscur et courageux! ta poitrine, honorée de blessures, s'éclairera au feu des balles?

Ainsi, petits feuillets! petits soldats! que les bons vous estiment; que les méchants vous détestent; et que le Dieu qui mène les batailles vous conduise, à petits pas ou à grands pas, sur le chemin qu'il vous destine.

La Veille de Noël 1890.





ERNEST RENAN.



ERNEST RENAN

Vous venez donc, Monsieur, d'écrire votre dernier livre ; quelques-uns disent, votre dernière malhonnêteté (1). La vérité est que vous êtes un homme considérable par votre personnelle valeur et par votre science acquise, et que ce n'est pas par un gros mot qu'on jugera votre grande œuvre.

La vérité est que, si grande qu'elle soit, votre œuvre, faite d'un million de sophismes parfaitement écrits et parfaitement faux, ne vaut pas, pour l'analyse finale de vos systèmes présents et pour le repos de vos cendres prochaines, cet argument bien simple de l'humble charbonnier qui, plus savant que vous, aura dit, front découvert, sous sa forêt de chênes : « Dieu, mon créateur, est l'infini ; homme, sa créature, je suis le fini ; je ne le comprends donc pas, et je lui dis merci pour la vie qu'il m'accorde. »

La vérité est qu'au terme de votre tâche ingrate, vous, comme ces philosophes nuls de l'histoire qui remplirent un temps le monde de leurs disputes et de leur arrogance envers la divinité immuable qu'ils voulaient ébranler, vous passerez, sans que l'humanité que vous aurez agitée une heure par votre éloquence qui charme et par votre enseignement qui nuit, retienne, de vos œuvres et de vous, le nom même.

Vous le pressentez bien, puisque vous l'écrivez vous-même dans ce dernier volume où vous dissimulez mal le trouble qui vous agite, à faire, chaque jour, un pas de plus, un pas plus grand, vers le Dieu infini que vous

(1) L'*Avenir de la Science*. Paris, Calmann-Lévy, 1890.

voudriez limiter au mur positiviste où l'homme, dont la science est bornée, vous pardonne ; mais lui, l'Autre, qui vous attend là-bas où votre vie extrême touche presque, savez-vous s'il vous pardonnera ? De toute votre œuvre sèche de rhéteur distingué et de plaisantin philosophe, sortira-t-il seulement un cri de désespoir qui fait prendre le doute en commisération par Dieu même ? Coulera-t-il seulement une larme, dont l'infinie Pitié sera émue ? Non. Rien.

Vous n'aurez pas douté, comme le triste Jouffroy ; vous n'aurez pas pleuré, comme l'inconsolable Musset. Vous aurez ri, comme Voltaire, et vous aurez dansé comme ce clown sur le pont effrayamment jeté vers l'inconnu où aucun homme, même hardi, ne passe sans pâlir. C'est un de vos fréquents propos de table, que Rabelais est bien, en France, le type de notre caractère national. Si vous ajoutez à la gaieté de ce viveur l'impiété qui la caractérise, ne pensez-vous pas que Rabelais ne soit mieux le portrait de vous-même ?

Quelque rieur que vous soyez des choses sérieuses, Monsieur, le jour arrive pour vous des règlements définitifs. Dieu, qui est grand, le sera assez pour vous pardonner vos gratuites insultes. Mais les hommes sont plus petits que Dieu ; et il en est de deux sortes, que vous attaquez de deux façons et qui vous demandent réparations égales. Il y a les simples du monde que vous félicitez de leur ignorance religieuse, laquelle, d'après vous, fait toute leur félicité ; et il y a les savants des écoles, à qui vous faites honte de tirer leur bonheur de cette même religion qu'ils ne peuvent étudier *positivement* sans en découvrir le néant *absolu*. Etrange argumentation d'un philosophe, qui oppose sans cesse deux mondes d'idées complètement divers, et dont l'un n'entrera pas mieux dans l'autre que la mer dans un trou !

Vous saviez bien, en étageant vos élégants sophismes sur des baguettes d'or, que vous flattiez les savants de ce monde en ce qu'ils ont de plus délicat dans la vue et dans

la conception ; et la maison dorée que vous alliez bâtir à ces Athéniens de France risquerait fort de demeurer aussi longtemps debout que l'orgueil de ses précieux habitants.

Mais, malheureusement pour votre entreprise, vous avez dû compter autant avec le peuple qu'avec la gentry ; et, comme, pour élever votre maison philosophique, vous avez dû abattre le château du Dieu qui occupait l'emplacement, c'est ce peuple même qui, pour relever son bien, s'est mis à démolir le vôtre. Il est « dégouttant », dites-vous ; et vous avez raison, tant de dégoût lui est venu de vous-même. Mais il est féroce dans ses vengeances, et vous prévoyez raisonnablement que la statue par vous abattue sera par lui relevée, et que de votre maison d'or il ne restera pas de quoi vous payer, dans les âges futurs, le plus petit hommage.

*
* *

Ceci m'amène à vous remettre pieusement une lettre, écrite pour vous depuis vingt-cinq ans, et dont j'ai eu à garder jusqu'à ce jour le précieux dépôt.

Les ignorants du monde, qui en savent souvent bien plus que nous, ont quelquefois parmi eux un poète pour traduire par des paroles nobles et exactes leurs pensées élevées et confuses. Au commencement de ce siècle, un poète des pauvres gens naissait donc, qui allait mourir à l'époque où vous veniez de jeter, comme une honte à la face de la France chrétienne, une « Vie de Jésus » où aucun adorateur de Dieu ne put le reconnaître dans cet Homme. Alors, ce bon poète de tout un peuple de fidèles, insultés par votre science impie, vous écrivit cette lettre. Elle aura mis vingt ans à vous parvenir, et peut-être aura-t-elle gagné depuis cette époque l'honneur de faire lire, par un grand homme, le dernier écrit d'un tout autre grand homme.

Voici comment Jacques Jasmin exprimait, en 1864, la pensée d'un poète qui mourait et d'un chrétien qui espérait se survivre :

A M. Renan (1).

Quand l'Homme-Dieu vint briser le bœuf d'or — sur la terre sainte et fleurie, — le méchant, qui touchait à l'arche sainte, aussitôt tombait raide mort. — Il faut bien que, depuis, notre terre si bouquetée — et si meuble soit damnée, — pour qu'un homme qu'on fit baptiser au berceau, aujourd'hui, en paix, puisse essayer — d'obscurcir, de sa plume hardie qui blasphème, — l'Eglise et le Saint-Sacrement, quand tout un monde y prie, — sans qu'un éclair enflammé soit venu brûler — la langue dans sa bouche et l'écrit dans sa main.

Cet homme, c'est toi, Renan, le philosophe! — Grand semeur du mal, tu engraines ton épi — du poison le plus vif, sous fine enveloppe... — Jésus lança sur toi la flamme de son soleil, — il alluma ton esprit, et tu le tournes contre lui ? — Tu voudrais, n'espérant plus, nous ôter l'espérance ? — Eh ! que te fait notre croyance ? — Plus nous croyons, meilleurs nous sommes : pourquoi te fait-elle ombrage ? — Tu ne veux donc que des méchants et des perdus, ici ? — A discuter Jésus, nulle part, personne ne pense; — le cœur, pour le sentir, n'a pas besoin d'écrit: — Jésus nous fait récolter son miel dans la souffrance... — Jésus est plus qu'un homme : il est Dieu ! il est Dieu ! il est Dieu !

Il n'y a qu'un Dieu qui pouvait, avec son sang, péchère ! — arracher l'homme au vice où il s'était enraciné ; — de sa croix, nous apprendre à nous faire pardonneur — du mal qu'on nous a fait, sans pitié ; — à tendre l'autre joue à qui nous a frappé ; — à n'envier personne; et, la saison venue, — à jeter notre manteau à la pauvreté nue. — Il n'y a qu'un Dieu qui pouvait, d'un seul mot, alors, — abaisser les grands, élever les petits ; — donner, comme noblesse, à son Eglise née, — les infirmes et les pauvres ; — et, à sa sainte table, sans blesser les convenances, — mettre la mendiante à côté de la reine.

Il est Dieu ! Nous sommes dans le vrai, dans toute sa clarté. — Ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, terre, ciel, tout le crie... — Savant, ton livre a blasphémé! — Ta plume à

(1) *Epître à Renan*. Voir les *Œuvres complètes de Jacques Jasmin*, tome IV. Paris, Victor Havard, éditeur, 1890.

jamais s'est flétrie ! — Le bien même te dit, l'œil sur ton œil braqué : — « Fils de Dieu, par le démon mordu, — « si ce n'était qu'un mensonge — grandement sanctifié et « béni, — il vaudrait mieux, cent fois mieux, que ta triste « vérité ! » — Sans Jésus, ferme l'œil : devant toi, tout est noir. — Avec Jésus, œil fermé, nous y voyons; tout rayonne. — Chez toi, dans la fosse, tout finit. — Chez nous, du tombeau nous passons au paradis. — Voilà pourquoi, pour le ciel, il faut être toujours prêt. — Mais enfin, si tu étais fort, et que d'un tour de bras, — tu pusses détrôner Jésus-Christ et son prêtre, — dis-moi, quel Dieu inventerais-tu — pour ces nuées de malheureux qui, au sein des peines, — gagnent, en servant Dieu, l'assurance forte — d'être payés là-haut des tourments d'ici-bas?

Malheur ! quand la gloriole et le savoir s'enrobent ; — sous l'hermine alors, l'esprit se fait poison, — le mal est en tribune !... A terre, pêcheur ! — Si toi, pour te sauver, tu n'as pas assez de force, — laisse au moins faire ceux qui se sauvent. — Qui ne fait de Jésus qu'un homme simple et bon, du beau, du grand, du saint, celui-la veut éteindre l'amour.

Si tu n'avais pas le cœur rongé par un cancer, — si tu voulais franchement le peuple sain, — si tu étais bon, quand il se signe et tombe à genoux, — toi, qui ne crois plus, tu serais heureux qu'il croie. — La croyance est le baume à toutes les douleurs. — Ferme les églises, malheureux ! — et le premier toi-même, avant quatre mois, — effrayé de ne voir, au milieu des peines, — que désespoir, colère et grincement de dents, — tu les demanderas à grands battants rouvertes ; — et, si tu as du cœur alors, emmartelant ta main, — tu feras ton grand *mea-culpa*. — Sur la terre si rude, il est si doux de croire !...

. . . .

Eh bien ! réponds, méchant : qui nous rend bons et braves ? — Quel mal fait ce Dieu, que tu veux anéantir ? — Tu le comprenais mieux, quand, jeune, tu l'encensais — sur ses autels qu'aujourd'hui tu cherches à démolir. — On dirait seulement que tu veux prouver que tu sais. — Tu fais l'expert affectueux; et, pour mieux te couvrir, — tu sondes murs, fondements, sans jamais t'animer... — Va ! va ! notre œil perçant ne se prend pas à ton air ; — tu caches pioche et marteau, sous ton équerre ; — pour ne pas trop nous effrayer, — tu frappes gracieusement en

maçon rapiéceur. — Masque à terre, orgueilleux ! Ton œil retient l'éclair ; — tu veux singer Jésus ; tu frappes pour rebâtir.

Mais, née du Ciel pour toujours s'étendre, — reine par ses bienfaits, riche de son mystère, — assise sur son roc, l'Eglise ne craint rien. — Ton livre mal né, que je lus, l'an dernier, — a beau lancer contre elle un poison vif, épais ; — ses vingt siècles d'amour l'écrasent, de leur poids. — Le monde, où il a fait bruit, maintenant est son cimetière ; — et le peuple, en masse, répudiant tes leçons, — jette partout sur lui des ronces, au lieu de fleurs.

C'est justice, grand trompeur ! — Tu inventes, tu ne prouves rien ; toujours tu dis : « Peut-être ! » — Pour couvrir ton feu, tu es plus froid que la neige. — Ton livre n'est qu'un babillard, où pointillent l'esprit et l'arme d'un bourreau. Ton livre prouve à tout penseur — que jamais tu n'as aimé personne. — Mais si, par le cœur, par le sang, enfin tu aimes quelqu'un, — eh bien ! malheureux blasphémateur, — je t'attends pour te voir, en te signant, prier — sur le bord de sa fosse, lorsqu'il y descendra.

Tu peux, en attendant, verrouiller ton école. — Ta tribune, où tu prêches le mal, — aux sifflets du peuple chancelle — et bientôt va s'effondrer. — Tes bancs restent déserts, autant que ta maison : — et s'il est vrai que, dans ta gloriole, — tu aies rêvé le piédestal, — crois-moi, ne songe plus ainsi : — tes leçons sont trop vénéneuses, — pour que ton nom puisse l'avoir... — Les pierres sous toi se pulvérisaient, assombries. — Le pédestal est saint... il n'élève que le bien !

Agen, le 24 Août 1864.

Telle fut, Monsieur, la lettre d'un honnête homme et d'un noble croyant qui, révolté de voir à terre la statue de son Dieu que vous veniez de renverser, vous envoyait écrite sa confession de chrétien plutôt que son épître de poète. La mort survint. L'épître ne partit pas. Elle est restée entre les mains du mort, en fosse, comme un dernier hommage de la foi de Jasmin.

Si un cri peut partir de la tombe et vous toucher encore, entendez donc celui que ce poète pousse. Et, avant d'aller rejoindre sous les cyprès vos vieux vaillants confrères, qui

y dorment dans la paix de leur bonne conscience, écoutez-les et préparez-vous un sommeil aussi tranquille que le leur, à l'ombre de Celui que vous avez insulté et qui n'est votre Père que pour vous pardonner plus libéralement.

*
* *

Mais revenons, si vous le préférez, à la philosophie et reprenons l'argument de raison pure au point où nous l'avait fait quitter l'argument de sentimentalité par lequel un ignorant, qui ne raisonne pas, vous demandait comment votre science bornée ou mauvaise expliquerait mieux que sa foi illimitée et bonne le Dieu de l'infini et les choses de Sa création.

D'après votre méthode, il ne faut donc admettre dans l'ordre surnaturel que les choses que la science discerne, juge et classe ; et, comme la science n'entend rien de supra-sensible, il n'en faut non plus rien accepter. « Je ne conçois, dites-vous, la haute science, la science comprenant son but et sa fin, qu'en dehors de toute croyance surnaturelle. » La science ? Quelle science, enfin ? Peut-être cette mesquine science d'analyse par laquelle vous disséqueriez, comme un cadavre, ce Dieu sans forme et sans image, dont nous pouvons à peine comparer la grandeur aux mondes de la terre et des cieux qu'il a jetés sur son passage, comme une preuve lumineuse de son existence et de sa bonté. Pauvre argumentateur de laboratoire, qui n'éteindrez aucune étoile de là-haut, qui ébranlerez tout au plus la lumière que chaque homme porte au fond de son cœur, qui vous perdrez seulement dans votre nuit systématique et dans votre désespérante philosophie dont vous formulez ainsi la triste conclusion : « Oui, je verrais toutes les vérités qui constituent ce qu'on appelle la religion naturelle, Dieu personnel, providence, prière, anthropomorphisme, immortalité personnelle, etc., je verrais toutes ces vérités sans lequelles il n'y a pas de vie heureuse, s'abîmer sous le légitime effort de l'examen critique, que je battrais des mains sur leur ruine... Quand le temple s'écroule, au lieu de pleurer sur ses ruines, songeons aux temples qui,

plus vastes et plus magnifiques, s'élèveront dans l'avenir jusqu'au jour où, l'idée enfonçant à tout jamais ces étroites murailles, n'aura plus qu'un seul temple dont le toit sera le ciel! » Je ne sais pourquoi, en lisant cette page, je pense à ce fou philosophe du règne de Philippe, qui, pour laisser le nom d'Erostrate à l'histoire, incendia le plus beau temple de l'Asie grecque, mais périt dans le feu qu'il avait allumé !

Vraiment, Monsieur, vous dont l'intelligence spéculative est si belle, vous détruiriez ce temple, vous abattriez cette religion, vous nieriez cette divinité qu'une révélation humanitaire a eu le tort — l'heureux tort — de rendre sensibles à la société des hommes, dont les sens sont les guides ? Et toutes ces ruines-là, pour le plaisir d'avoir prouvé que notre histoire religieuse a vieilli, en prenant âge ? Mais cette vieille histoire enlève-t-elle une parcelle de vérité à la haute origine où elle nous fait naître ; et vous-même, dans votre famille civile, vous estimeriez-vous amoindri par une génération très reculée d'ancêtres dont quelques légendes naïves ne serviraient que de cadre plus agréable à la douce figure du Père qui rayonne dans la nuit du passé et qui vous y pardonne, allez ! de rire un peu de ses cheveux trop blancs. Ce Père, rendu sensible à notre souvenir par l'histoire des hommes, lui, qui n'aurait besoin que de son soleil pour redorer chaque jour sa magnifique et éternelle mémoire, ce Père, qui inventa la tradition naïve pour ceux de ses enfants dont l'intelligence serait plus simple, votre intelligence plus haute le comprend et les nobles élans de votre grande âme vous le révèlent. Tournons votre page, Monsieur, et lisons bien : « L'homme, en effet, n'est pas pour moi un composé de deux substances : c'est une unité, une individualité résultante, un grand phénomène persistant, une pensée prolongée. D'un autre côté, niez l'immortalité d'une façon absolue, et aussitôt le monde devient pâle et triste. Or, il est indubitable que le monde est beau, au delà de toute expression. Il faut donc admettre que tout ce qui aura été

sacrifié pour le progrès se retrouvera au bout de l'infini, par une façon d'immortalité que la science morale découvrira un jour, et qui sera à l'immortalité fantastique du passé, ce que le palais de Versailles est au château de cartes d'un enfant ». Soyez encore plus précis, et raillez vous-même cette science d'analyse que vous appeliez tout à l'heure au secours de votre foi : « Au fond, telle est la véritable forme des vérités morales : c'est les fausser que de leur appliquer ces moules inflexibles des sciences mathématiques, qui ne conviennent qu'à des vérités d'un autre ordre, acquises par d'autres procédés. Platon n'a pas de symbole, pas de propositions arrêtées, pas de principes fixes... Et pourtant Platon représente un « esprit ». Un « esprit », voilà le mot essentiel. L'esprit est tout, le dogme positif est peu de chose. Un esprit ne s'exprime pas par une théorie analytique, où chaque point de la science est successivement élucidé. Ce n'est ni par *oui*, ni par *non*, qu'il résout les problèmes délicats qu'il se pose. Un esprit s'exprime tout entier à la fois ; il est dans vingt pages, comme dans tout un livre ; dans un livre, comme dans une collection d'œuvres complètes. Il n'y a pas un dialogue de Platon qui ne soit une philosophie, une variation sur un thème toujours identique. Qui dit *voltérien*, exprime une nuance aussi tranchée et aussi facile à saisir que *cartésien* ; et pourtant Descartes a un système, et Voltaire n'en a pas. Descartes peut se réduire en proposition Voltaire ne le peut pas. Mais Voltaire a un *esprit*, une façon de prendre les choses, qui résulte de tout un ensemble d'habitudes intellectuelles. Parcourez son œuvre et dites si cet homme n'a pas pris siège d'une manière bien fixe et bien arrêtée, pour dessiner à sa guise le grand paysage, s'il n'avait pas un système de vie, une façon à lui de voir les choses. Quand donc cesserons-nous d'être de lourds scolastiques et d'exiger sur Dieu, sur l'âme, sur la morale, de petits bouts de phrase à la façon de la géométrie ? Je suppose ces phrases aussi exactes que possible : elles seraient fausses, radicalement fausses, par

leur absurde tentative de définir, de limiter l'infini. »

Voilà donc, Monsieur, où en arrive votre science d'analyse quand elle veut être sincère : elle désavoue devant Dieu le système rationaliste qu'elle prônait devant les hommes. Vos livres, sur la religion, sont pleins de ces contradictions-là ; et l'on pourrait vous mettre au défi de passer pour un honnête homme si, dans vos actes humains, vous repreniez votre parole aussi souvent que vous le faites dans vos actes écrits. Mais le paradoxe est une arme si brillante, dans les joutes de la philosophie ! Prenez garde pourtant qu'à la longue cette arme ne perce celui qui en joua avec tant de maîtrise ; et que, prenant plaisir à ressembler aujourd'hui à Voltaire, vous n'ayez demain le regret d'être aussi méprisé que lui.

C'est que, Monsieur, un homme de lettres est au fond un homme d'affaires, comme un autre, et quelquefois — mieux qu'un autre — l'homme de ses affaires. Il faut croire que vous aurez mené les vôtres avec prospérité ; que, sachant l'hébreu moins savamment que votre modeste professeur de Saint-Sulpice, vous nous l'aurez plus élégamment enseigné au Collège de France ; que, sortant d'une école de théologie pour entrer dans une école de littérature, vous n'y aurez pas pu mieux réussir qu'en y parlant d'Averrhoës et de Job — comme de la dernière nouveauté — au public plus agréablement amateur d'une demi-science qui le laisse rêver que d'un enseignement absolu qui lui enlève toute illusion ; et qu'ainsi, professeur sans sujet défini, mais écrivain de vaines choses délicieusement littéraires, vous serez parvenu au plus haut degré de l'admiration que vous accorde un siècle sans étude, auquel les beaux discours servent de beaux décors. Mais quand, décors et phrases, tout tombera devant un autre siècle plus clairvoyant et de plus saine conscience, quand à l'homme de lettres les règlements définitifs demanderont le chiffre additionnel par lequel se résument toutes les affaires de ce monde, quelle parcelle de vérité, dites-moi, restera de tout cet échafaudage de mensonges ? Quelle idée, quelle ligne ? par lesquelles se

résume, s'ennoblit, s'immortalise la vie de tout penseur distingué et honnête ?

Les ignorants de cette vie, qui ont surtout pour trésor les espérances d'une vie supérieure, vous maudiront d'avoir touché, comme vous l'a écrit Jasmin, à l'arche sainte où leur pieuse foi renferma ses promesses. Quant aux savants, ils ouvriront, dans l'histoire de la philosophie, une petite parenthèse à côté de l'anodin « que sais-je ? » de Montaigne, pour y enregistrer indolemment votre « éternel devenir », qui ne vous aura pas ému plus qu'eux, d'ailleurs. Et de tous vos discours fameux sur Dieu et sur les hommes, il restera peut-être deux phrases courtes et méprisées, telles que celles-ci, qui vous résument en vous contredisant, et qui persiflent le philosophe comme deux aigres flûtes discordantes dans la palinodie antique :

« Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, est l'aboutissant d'un travail séculaire. Pour moi, je ne suis jamais plus ferme en ma foi libérale que quand je songe aux miracles de foi antique, ni plus ardent au travail de l'avenir que quand je suis resté des heures à écouter sonner les cloches de la ville d'Is. »

« Les dieux passent, comme les hommes ; et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi, qu'on a eue, ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle, quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

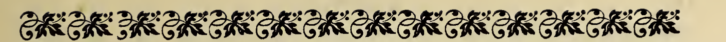
*
* *

Les dieux ne meurent pas, Monsieur ! et, s'ils dorment, c'est tout au plus dans des consciences semblables à la vôtre. J'en prends à témoignage ce jour même où j'écris, d'une plume indignée encore que respectueuse, ces lignes, après le magnifique spectacle que viennent de contempler mes yeux.

J'avais lu l'*Avenir de la Science*, et, me révoltant contre ma faible foi que vous veniez d'ébranler tout en-

tière, j'avais quitté votre livre pour une promenade. Une heure après, j'entrais dans une église et je reconnaissais celle-là même où vous passâtes les plus belles années de votre studieuse jeunesse. J'étais dans Saint-Sulpice, ce dimanche-là, au moment où les séminaristes, en surplis, prenaient au chœur ces places que vous eûtes l'honneur de fréquenter jadis. Le chant des psaumes allait tranquillement son pas, ce pas d'andante qui vous berce, et de mer bleu qui vous transporte de la terre finie dans les cieux infinis, sous la lumière radieuse des vitraux abritant votre rêve et sous les yeux de pierre des Saints sculptés qui vous regardent complaisamment dormir. Dans cette haute quiétude de la nef, où l'art chrétien déployait, riche et généreux, les trésors de sa vie séculaire, je m'étais assoupi ; et les strophes berceuses du roi-prophète, qui n'est pour vous qu'un barbare des Lettres hébraïques et qu'un voleur des trésors de Sion, ces strophes grandes, aux larges voix, poursuivaient leur caressante cadence sous ces voûtes, comme les vents harmonieux sous la forêt. Mais tout à coup les voix avaient grandi. Le chœur, comme debout et touchant au faîte de la nef, chantait maintenant en cris d'*Alleluia* un hymne de triomphe. « Il est ressuscité ! » chantaient les voix humaines. Et les orgues du fond répondaient : « Il est ressuscité ! » Et les statues de marbre, et les piliers de pierre, mon cœur plus froid que cette pierre et que ce marbre, toute l'église frémissant sous le vent triomphal de cet hymne qui l'emportait là-bas, là-haut vers le triomphateur, tout être et toute chose répétait avec reconnaissance : « Il est ressuscité ! »

Monsieur ! quand votre livre ne sera que poussière, combien de Pâques feront encore revivre la foi que vous avez crue morte dans l'âme des peuples de l'avenir ? Eux, du moins, chanteront mieux que nous le nom immortel de ce Jésus, éternellement Dieu, que notre science n'aura pas tout à fait anéanti.



PIERRE LAWROFF [1]

328, rue Saint-Jacques.

C'est là-haut, tout là-haut, au-dessus de Paris, comme une espèce de Calvaire au-dessus d'une autre Jérusalem. Du calme, entourant les maisons; et du recueillement, entourant les hommes. Ceux-ci, pâles d'aspect, sont des savants, qui étudient. Celles-là, simples et pauvres quelquefois de façade, annoncent surtout les maisons où travaille l'idée.

Dans l'air tranquille, on sent ici des hommes qui pensent et qui souffrent.

* * *

— Monsieur Lawroff! demandé-je, à un deuxième étage de pavillon sur basse-cour, dans un appartement à deux cents francs les quatre termes, devant un grand vieillard qui ouvre lui-même et dit d'une voix claire:

— C'est moi. Entrez, Monsieur!

Je ne vois plus que ce viellard, m'offrant son unique fauteuil et s'asseyant sur une chaise-longue adossée à la bibliothèque, où il me semble voir des draps blancs sous une couverture rouge: peut-être le seul lit de céans.

Avant qu'il ait parlé, j'ai inspecté l'homme et sa chambre. La chambre est toute courte, avec pas ça de place pour ma canne qui roule à terre, et pour mon chapeau que je case à un pied du fauteuil mal calé. Ici, des livres; là, des

(1) Pierre Lawroff est, à Paris, le chef et le conseil de cette colonie russe d'exilés ou de réfugiés, dont quelques-uns ont été arrêtés par le gouvernement français, le 27 mai 1890, sous l'accusation de nihilistes. A ce titre d'actualité, Lawroff trouve ici son intérêt.

livres; et là, encore. Ce sont des in-8° d'histoires politiques et de philosophies. Peu de journaux. Beaucoup de revues scientifiques et morales.

Mais l'homme parle; et tout cet intérieur modeste et propre disparaît, ou ne sert que de cadre de simple bois à la radieuse figure qui saille en relief. A sa taille de géant et à sa carrure de colosse, vous avez peine à reconnaître le septuagénaire qu'accuse une barbe de neige. Sous cette barbe sans une ombre, vous devinez une carnation rose, à laquelle une sagesse d'homme pur aura dû conserver sa première et virginalé jeunesse. C'est cette jeunesse encore saine et vive qui entretient la touffe des cheveux et la touffe de la barbe, l'une aussi blanche que l'autre, et toutes deux auréolant un grand et fort visage où ce sont les yeux surtout qui vous attirent. Des yeux d'un bleu de vitrail de rosace, qui brillent derrière des lunettes comme, à travers deux glaces, deux rayons de soleil ; des yeux inoubliables, qui parlent avant la voix, et qui vous disent :

— Je suis bon !

Voilà l'homme.

*
* *

Sa vie ?

Je la dirai ici, pour la curiosité que cette confession inspirera peut-être, et en laissant au narrateur la responsabilité de ses extraordinaires paroles.

C'est la vie d'un souffrant qui ne sait pas se plaindre et qui ose dire, tout aussi simplement que saint Paul, quand l'apôtre de Tharse énumérait devant les néophytes de la nouvelle Église du Christ, ses blessures, ses prisons, ses exils :

« Je m'appelle Pierre Lawroff. Je suis né à Pskow, en 1823. J'ai donc 67 ans de vie. Je pourrais dire que j'ai presqu'autant de lutte. Car, dès ma première intelligence, j'ai donné ma pensée à la Russie souffrante.

« A la Russie autocrate j'ai aussi donné, dès la vingtième

année, la fleur de ma jeunesse et le fruit de mes consciencieuses études. Colonel d'artillerie, j'entrai professeur des hautes études à l'Académie militaire.

« Plus tard, destitué pour cause politique, je fus mis en forteresse, et, après 9 mois de détention, je fus envoyé en exil dans la province de Wologda. Je m'évadai enfin, et je vins à Paris que je croyais et que j'estime être la terre de cette liberté intelligente et douce qui, à la longue, affranchira le monde.

« En 1873, pour donner suite à un projet d'études sociales, je me réfugiai à Zurich, où je fondai la revue « *En Avant* ». Mais, de Zurich, je dus me transporter à Londres où je vécus, avec mon journal d'attaque autant que de philosophie, jusqu'en 1877. Là, je connus Marx, et j'étudiai avec lui son système, que je fis en grande partie mien. Enfin, plein de fatigues, je rentrai à Paris, sinon pour le repos continu, du moins pour un labeur moins actif. Et me voilà, Monsieur, au terme de ma biographie (et de ma vie, je peux dire), ayant encore à soutenir de la voix et de l'œil ces jeunes hommes d'aujourd'hui, qui raisonneront mieux demain les idées de bonheur social que j'aurai fait germer dans leurs intelligences ; ces hommes nouveaux et ces intelligences agrandies qui achèveront, Dieu m'entende ! l'affranchissement de ma sainte patrie, par beaucoup plus d'idées puissamment généreuses que de dynamites impuissantes et lâches.

— Et depuis si longtemps que vous voilà exilé, ne souhaiteriez-vous pas de votre Czar un décret, qui vous rappellerait de l'exil ?

— Non, Monsieur. L'exil sur la terre française où la liberté des pensées vit et opère, n'est pas un exil. Maintenant que j'ai vécu en France, la Russie ne serait plus assez grande pour moi.

« Mais voici la politique, qui vient sur nos lèvres ; et moi, Monsieur, je n'en dis pas un mot. Ou bien, ce mot, je le répéterai ici encore. La Russie veut et acceptera un changement dans son gouvernement de traditions auto-

cratiques. Mais que ceux qui l'aiment soient certains que la dynamite la plus forte sera l'idée, et l'idée des violents moins que l'idée des doux.

« Adieu, Monsieur! J'ai aujourd'hui beaucoup d'enfants malades, à soigner. Excusez-moi, je vous en prie! »

*
* *

Cet homme avait beaucoup d'enfants?

Pendant qu'il me parlait, je considérais en effet, assise à son côté, une jeune femme qui, sans précipitation dans son impatience, attendait que le patriarche eût fini de parler pour l'amener, au dépôt de police, servir de témoignage en faveur de son mari qu'on avait arrêté, cette nuit.

Et comme, pour redescendre vers Paris où j'emporte malgré tout, la vision d'un homme à part, je repasse par cette même rue Saint-Jacques, dans la cour intérieure de l'Asile des Sourds-Muets, je regarde un platane géant lever sa vieille tête encore verte au-dessus de ses malheureux hôtes qu'il abrite et qui rêvent peut-être, à cette heure, les rêves de bonheur, à l'ombre du grand arbre que veuille Dieu leur conserver longtemps!





OTHON DE BISMARCK.



OTHON DE BISMARCK

Au théâtre, quand le rideau vient de tomber sur quelque brusque scène d'un gros drame, les spectateurs, partisans de ce drame, mais respectueux des goûts contraires qui ne sauraient l'apprécier, ignorant d'ailleurs encore la fin de celui-ci, profitent de l'entr'acte pour ramener par la réflexion la conclusion probable à son commencement certain.

En France, depuis dix-neuf ans que le jeu de M. de Bismarck tient la scène et la haine instinctive de tout Français, il était difficile de remonter la lave populaire et d'aborder cet homme, à froid. Aujourd'hui, l'homme est tombé; le flot s'arrête. Le serviteur, qui cultiva si vigoureusement au profit de son souverain maître la plante humaine dans les champs de Sadowa et de Sedan, est ce même vieillard qui vient de demander à la maison qu'il sert depuis quarante-cinq ans la permission de retourner planter ses choux dans les champs où moururent ses frères, et où il voudrait mourir comme eux. La mer, portant toute sa rage contre un simple navet, serait tout au moins ridicule ; et puisque M. de Bismarck a désormais coiffé le chapeau de Guillot, — une trouvaille de génie, ce chapeau qui remplace le casque, — abordons-le, sans imposture pour les cendres de nos cent mille frères d'armes que ce seul homme a refroidies. Et même, pleins de respect pour la puissance monstrueuse que le Dieu de la Mort abrita sous le front de ce tragédien néfaste, entrons chez le paysan hospitalier de Friedrichsruh, et causons avec lui du chancelier féroce de Berlin.

Tous deux se connaissent, et l'un maudit peut-être l'autre : tant, à la dernière heure, celui qui ne revient que pour mourir dans les champs paternels qu'il eut jadis l'ingratitude de déserter, laisse à lui-même de tristesses, devant cette tête d'exécuteur sinistre qui en fit tomber tant et qui tombera à son tour, exécrée par les uns, acclamée par les autres; cette tête de mort, qui n'aura pas au-delà du tombeau le bon repos de ces bonnes mémoires dont la reconnaissante humanité aura béni le bienfaisant passage.

— La seule chose qui reste des morts, dit Tacite, c'est leur mémoire. *Unum solum restat, judicium de mortuo quocumque.*

A Bismarck, savez-vous celle qui restera ?

Résumez sa vie et voyez son œuvre.

*
* *

Sa vie ?

Sa laborieuse longue vie, sa vie infatigable de conseiller qui exécute et d'exécuteur qui ne commande pas, elle tient toute dans ce mot de *ministres*, par lequel les gouvernements modernes désignent officiellement ces hommes politiques que l'Empire latin appelait autrefois ses *esclaves*. Et pouvait-on faire autre chose qu'un ministre — et un ministre à perpétuité, — de ce colosse de six pieds, né pour les lourdes charges ?

Regardez un instant cette encolure de portefaix, et doutez qu'elle ne fût charpentée pour quelque gigantesque manœuvre. En ce corps lourd de mastodonte, la force musculaire a absorbé toutes les facultés psychiques; non que cette âme aux âpres goûts soit dépourvue des qualités pensantes, — elle les possède supérieurement, au contraire; mais elle les a logées en un si vaste corps, qu'elles s'y sont évanouies dans la subtilité même ou, pour tout dire en un seul mot, qu'elles s'y sont corporisées réellement.

En Bismarck, on ne sent pas la pensée, on la touche. Sa volonté, ce sont ses nerfs; et si sa main est en avant, en même temps que sa parole, c'est que de l'ordre à l'acte il ne

faut qu'un instant, pour ce brusque paysan de Schœnhausen que trente années de jeunesse et de vie campagnarde habituèrent moins à dire qu'à agir.

Sans doute, à cette énergie de pensées et à cette brutalité de manières, les cours d'Europe ne trouveront pas toutes leur compte. Qu'importe, si celle des Hohenzollern comprend, dès 1847, quel providentiel barbare le Brandebourg envoie à sa Diète, en la personne de ce *junker* énorme, dont le buste et les jambes amusent tant la reine, mais dans la fermeté duquel le roi devine son conseiller d'aujourd'hui même et sa main d'œuvre de demain.

Sans doute ce paysan, sorti de Varzin sans diplômes — par la faute des Universités allemandes qui ne couronnent pas que les étudiants buveurs, — arrive aux Chambres, après vingt-trois duels dont un seul lui laissa cicatrice, après mille ribauderies où les femmes peuvent perdre leur vertu, mais où il est entendu que les hommes conserveront leur honneur, après une tentative d'assassinat en pleine brasserie sur la personne d'un buveur partenaire qui parlait mal du roi, et dont Bismarck cassa le crâne d'un coup de sa chope vidée. Mais est-ce, dites-nous, avec des diplômes, de la vertu ou des délicatesses, qu'on maçonne un Etat?

Et quel Etat à construire, cette Prusse manchote, sans jambes vers l'Autriche, sans tête vers le Danemark, et dont le ventre obèse aurait certes assez d'appétit pour absorber la Belgique à sa droite, et à sa gauche la Pologne! Guillaume a deviné son homme, en ce ministre sans manières qui laisse aux diplomates leurs façons et qui, de ses deux fortes mains d'ouvrier, prend le marteau et la truelle, et s'attaque au vieil empire d'Allemagne qu'en quarante ans il va falloir radouber, de toutes ses pièces meubles et disjointes, en un ensemble unifié et stable. Avant d'inviter votre cour dans vos salons dorés où l'habile diplomatie fera plus tard miracles, faut-il du moins que votre palais soit debout? C'est à quoi va travailler ce rude homme d'action, à qui manquera toujours l'insaisis-

sable finesse des ministres, ses voisins et ses rivaux, les Arnim, les de Beust, les d'Appoiny, les Gortschakoff, tous ces gens bien rasés, bien légers, bien fuyants, que lui, Bismarck, ne cherchera pas même à saisir au passage avec d'aussi diplomatiques manières ou même par simple bienséance, mais qu'il réunira en Congrès, une fois, deux fois, trois fois, à sa guise d'entrepreneur qui combine le gros ensemble, et de sa forte main d'ouvrier qui amasse par tas les hommes et les matériaux qu'il faut à son chantier.

— « La force prime le droit ! » dira-t-il, quand, aucun fait brutalement injuste n'étant encore sorti de son principe ignoble, ce Poméranien sans sentiments dans l'âme n'admettra pas qu'il en doive rougir. Il sait trop bien que, si sa politique de nerf-de-bœuf réussit, elle trouvera son excuse dans son succès ; et il confirme ce principe des brutes conquérantes par cette conclusion de tyrans couronnés :

— « La fin justifie les moyens ! »

Tel est l'homme.

Avec sa force et ses principes d'animal, il est à parier qu'il mangera son adversaire ou qu'il sera mangé par lui : semblable à l'un de ces chiens russes dont il se fait toujours accompagner, et qui mériteraient de figurer dans le blason du Chancelier brutal, comme le portrait le plus fidèle de leur maître.

Et maintenant l'œuvre entreprise, que dit-elle ?

*
* *

L'œuvre entreprise dit qu'elle est maintenant achevée. Elle dit qu'en trois étages, l'un toujours plus haut que l'autre, elle a touché au faîte qu'elle voulait atteindre et d'où, à l'heure présente, elle domine l'Europe.

Elle dit d'abord que, lorsque Bismarck, obscur député de Varzin, apporta ses services à Guillaume, modeste roitelet de la Prusse, aucun Etat du Sud ne voulait reconnaître la suzeraineté de ces Hohenzollern. Les Hapsbourg surtout se prévalaient de l'Autriche, et, si l'ancienne Confédération

avait à élire de nouveaux maîtres, il était bien à croire qu'elle irait les chercher à Vienne. Que pouvait, contre la fastueuse cité où le Danube bleu est grand et beau comme une mer, ce Berlin gros comme deux bourgades réunies et où la Sprée boueuse ne passe que pour ajouter sa fange à la crotte des rues. Mais laissons, à leur rivalité de lieux communs, ces villes et ces fleuves. Des hommes aux casques ciselés de dissemblables aigles, sont debout : suivez-les. Ils passent fleuves et montagnes. Le terrain que perd l'un, l'autre le gagne ; jusqu'à ce que, les ennemis se renfermant dans Sadowa, l'on sache lequel des deux gagnera définitivement le territoire de l'autre. Celui qui a gagné, c'est le Prussien. Celui qui a perdu, c'est l'Autrichien. Cette fois, pour de bon, le porteur de la couronne d'Allemagne, c'est Guillaume des Hohenzollern ; mais c'est Bismarck qui la lui a donnée et que son roi fait comte, par une reconnaissance bien juste. Seulement comte ? Le ministre, nouvellement blasonné, a bien le temps d'attendre le principat réservé à ses royaux services ; au surplus n'a-t-il rendu encore de ceux-ci que le plus petit tiers.

Et maintenant que quatorze ans sont passés sur cette affaire, en ruseries diplomatiques et en grâces de l'ours faisant sa cour aux autres cours, quelle est, autour d'un trône vide qui cherche un remplaçant, cette bataille de cartes de visite, tournant en vingt-quatre heures en bataille d'hommes rangés et d'Allemands contre Français ? Les tambours battent, les clairons sonnent, les chansons chantent : — « A Berlin ! » Une France immense se lève toute, indignée d'être insultée par une si petite Prusse ; et elle va, d'un pied dansant, apporter sa leçon, elle-même, à Berlin. Mais qu'est-ce encore ? Le Rhin passé si vite, elle le repasse aussitôt pour rentrer chez elle et pour y précéder la funèbre visite que la grave Allemagne veut rendre à la Franee légère !... Ne parlons plus de cette histoire, que nous savons trop bien ; et fermons nos oreilles à ces chocs de hanaps et à ces hourrahs de victoire dont les Etats du Sud, unis enfin aux Etats du Nord, saluent défini-

tivement l'empereur d'Allemagne en la personne de Guillaume Ier, dans la salle des Glaces du palais de Versailles. Le vrai vainqueur de cette guerre et le véritable empereur de cette Allemagne nouvelle, c'est ce même homme qui, n'étant que ministre, a revêtu le casque et conduit les armées, ici donnant des ordres pour fusiller ou pour brûler, là dictant aux presses étrangères cent articles de journaux qui termineront avec philosophie une guerre de sauvages et prépareront avec religion une paix de voleurs, repus et pardonnés. Reste la couronne d'empereur, à placer sur la tête de son vieux maître ; et celle de prince, à ajouter à son armorial de comte. C'est fait. La France est vaincue. La Prusse est la nation première. L'Allemagne elle-même ne vient qu'après. Le rêve de Bismarck est aux deux tiers de sa réalisation ; et les Hohenzollern, premiers souverains d'Europe par les droits de la guerre, n'ont plus qu'à conserver cette place par les biens de la paix.

*
* *

Cette paix, voilà dix-huit années qu'elle dure ; et le rêve de Bismarck est réalisé, dans tout son plein.

Tous les rouages ont été mis en jeu ; tous les miracles, faits : le maçon lourd de l'Empire allemand en est devenu l'insaisissable diplomate. Il a uni et désuni, marié et démarié même, mené les grands et les petits à son idée et à son but personnels. Il a assemblé des Congrès prévoyants, consolidé des Alliances instables, armé l'Europe jusqu'aux dents et, préparant tout le monde à se battre, maintenu chez tout le monde la plus insupportable paix, en appréhension de la plus effrayante des guerres.

Cependant le vieil empereur régnait et ne gouvernait pas, succombait d'âge et n'occasionnait qu'un congé de vingt-quatre heures aux affaires.

Son fils lui succédait et en mourait de chagrin, un an plus tard.

Alors, avec le petit-fils, la jeunesse est montée au pou-

voir, apportant dans ses rêves ou dans ses utopies la politique idéale de demain, que le farouche raisonneur de la politique matérielle et pratique d'aujourd'hui ne peut comprendre.

Et Bismarck se retire, logique avec lui-même puisque, ayant gouverné quarante-sept ans l'Allemagne, le souverain survenant ne veut pas se contenter de régner et ne commander pas, quand son ministre continuerait tranquillement sa politique atroce de moyen âge et de brutalité.

. . . .

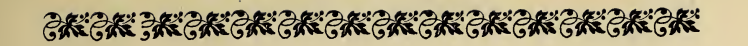
A cette heure, le grain de sable a fait tomber à terre le colosse. Le bruit circule qu'on va redresser ce colosse, en statue.

Ceci, on peut en défier l'Allemagne.

Il y a les statues possibles, et il y a les statues impossibles.

Aucune place publique de France n'a la statue de Richelieu. Si quelque place de la Germanie voit jamais s'élever celle de Bismarck, elle ne la conservera pas le temps d'une révolution politique ou d'une génération renouvelée. Comme l'Homme-Rouge de France, le Chancelier-de-Fer de l'Allemagne aura fait pleurer trop de visages, pour que trop de poings ne se dressent logiquement un jour contre son effrayante mémoire.





FRANCESCO CRISPI

On raconte que, par un beau soir du mois de mai 1860, deux hommes étaient assis sur les hauteurs de Gibilrossa, en vue du golfe de Palerme, et que l'un d'eux, ayant vu poindre au ciel la première étoile, dit au farouche rêveur qui regardait aussi cette étoile naissante :

— La vôtre, Général !

Si Garibaldi, pressé d'enlever en dix jours la Sicile aux Bourbons, avait attendu là quelques instants encore, il eût pu voir s'élever sur l'horizon plus bas une autre étoile, et dire à l'avocat insurgé de Palerme qui venait d'appeler le chef des Mille à la conquête de cette île :

— Et la vôtre, Signor ?

La sienne ?

Depuis, elle est montée dans le ciel italien, après l'étoile de Cavour, après l'étoile de Ratazzi, après l'étoile de Cairoli, après l'étoile de Depretis ; et l'on appelle cette étoile nouvelle de l'Italie unifiée : l'étoile de Crispi.

Mais comme, la nuit venant, les étoiles grandes et petites apparaissent ensemble, il arrive aussi qu'à la première aube d'un jour nouveau elles s'évanouissent en même temps, au faible regard des hommes et dans l'infini insondable de Dieu. Est-ce un jour nouveau, qui va luire au ciel de notre politique ? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'étoile de Bismarck s'éclipse, et que celle de Crispi vacille ; soit que l'astre italien n'ait été qu'une réfraction simple de l'astre germanique, soit que, ayant rayonné par lui-même, il épuise lui-même la lumière de son foyer par quelque phénomène secret.

Secret vraiment, ce phénomène?

Essuyons nos lunettes, et observons attentivement cette étoile qui tombe.

*
* *

Aux yeux de ses ennemis même, Crispi, qui a mis quarante ans pour atteindre au zénith de sa course, et qui n'en mettra pas peut-être un seul pour en descendre, n'aura suivi durant tout son chemin que l'inflexible ligne droite. Avec la rectitude d'un caractère à toute épreuve, il aura touché hardiment au but qu'il s'était nettement proposé, dès le départ. Avec la conscience d'un honnête homme, il aura appliqué les roides conclusions qu'avaient annoncées ses radicales prémices. Et, son œuvre finie, ce caractère ne paraîtra que détestable, et que malhonnête peut-être cet honnête homme-là.

Voyez-le naître, vers 1817, dans cette Sicile qui ne peut s'appeler sa patrie, puisqu'elle est bourbonnienne et qu'il est, lui, dès sa pensée première, républicain. Dans cette Italie, morcelée en autant de royaumes qu'il en faut faire à une foule de roitelets à pourvoir, le brillant avocat de Palerme et le fougueux journaliste du *Precursore* s'est déjà fait l'élève assidu de Mazzini et, pour mieux étudier l'affranchissement sicilien, le voici, à Londres et à Paris, auprès du philosophe doctrinaire qui conjure l'Italie de n'avoir qu'un seul Roi, comme elle n'a qu'un seul Dieu.

Chose étrange, que la petite monarchie de Savoie ait besoin d'un révolutionnaire et d'un républicain, d'un Garibaldi et d'un Crispi, pour placer sur sa tête la couronne royale où chaque ville italienne cisèlera sa tour. Et quels ministres jacobins, prépare à ses successeurs le *Re Galantuomo !* Mais qu'y faire ? Battu à Custozza et à Novare, quand il n'a mis à son service que sa vaillance, Victor-Emmanuel est triomphant à Palerme, à Naples, à Castelfidardo, quand il laisse vaincre pour son compte les Camisoles Rouges. La conquête en impose au conquérant lui-

même. L'Italie donc sera royale au palais Carignano, et républicaine à la Consulta.

Cette Constitution bâtarde, où un roi signe ce que des républicains dictent, où ce n'est pas un soldat comme Cairoli qui délibère, où ce n'est pas même un ministre comme Depretis qui conseille : cette Constitution unique dans les gouvernements européens est l'œuvre d'un homme, d'un seul, de celui qui a bâti de toutes pièces ce pantin d'Unité italienne aux multiples couleurs, et qui en fait mouvoir les ficelles du banc de l'opposition où il siège : Crispi.

Il est enfin nommé, et il va apparaître. Car le gouvernement, qui lui doit sa vie, a besoin de cet habile agitateur des longues ficelles du pantin, pour que celui-ci parade encore après la mort du petit vieux de Stradella. Crispi devine le danger : avec son entrée à la Présidence du Conseil, vont cesser les beaux jours de l'opposition systématique à laquelle ce jacobin à tout crin doit son brillant passé. Le contraste le plus violent ne sera pas celui de Crispi régnant en compagnie d'Humbert (la monarchie italienne s'était exposée à cette anomalie, en acceptant le *Statuto* de 1849) ; mais ce sera celui de Crispi gouvernant contre Crispi lui-même. La finale sera semblable à celle de tous ces génies mécontents, qui trouvent l'esprit du diable sur les bancs de la gauche, et qui n'ont plus rien à dire sur les bancs du ministère, où ils ne sont situés ni à gauche, ni à droite, mais à un milieu de salle glaciale où tous les courants d'air et d'opinion passent, fatiguent et vous tuent.

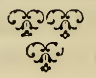
On occupe ces places, en attendant qu'on ne les occupe plus.

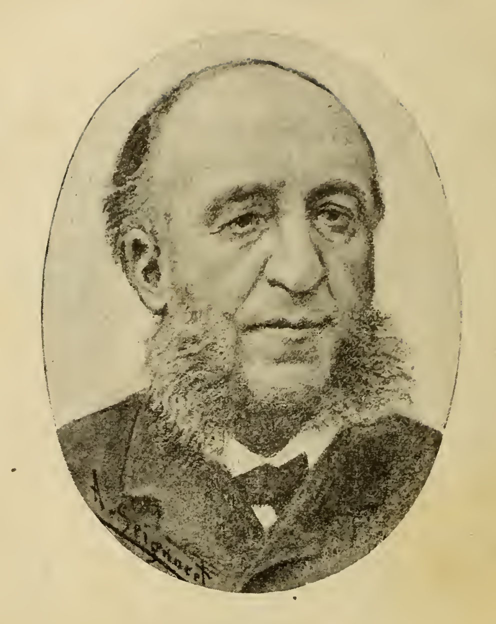
*
* *

Telle est, depuis trois ans que Bismarck l'aura faussement complotée, la situation insupportable de Crispi, plus insupportable encore pour lui que pour tout autre ; car il doit y faire respecter des lois, faites par lui, qui sont le moins du monde respectables : entre autres, celles des biens

de l'Église romaine, volés d'un vol réel que lui reprochera toute honnête conscience. Cette élévation de Crispi au pouvoir italien par le ministre de tous les ministères postiches, Bismarck, semble être l'œuvre la plus cruelle, parmi tant de cruelles œuvres qu'opéra pour son compte le tyrannique Chancelier-de-Fer. Mais celle-ci, du moins, était un hommage rendu à la valeur réelle de Crispi, par un homme qui ne prodigue pas ses grâces et qui, prévoyant bien sa chute et voulant faire tomber en même temps que lui les hommes les plus forts, avait choisi, parmi les astres de moyenne grandeur que sa disparition éclipserait sur l'horizon de la politique moderne, le farouche révolutionnaire de Palerme et le royaliste gauche-extrême de Rome : Francesco Crispi.

L'étoile de Varzin peut s'éteindre ; car on prévoit, à sa déclinaison, que celle de Castelvetrano ne brillera tantôt plus.





JULES FERRY

JULES FERRY

JULES ?... Voyez terrasse !...

Le mot est de Willette.

Dans un de ses dessins politiques, souvent heureux, l'artiste représente le diplomate que nous connaissons tous, sous les traits légendaires et fort ressemblants du garçon de café : les favoris tombant longs, à droite et à gauche d'un nez obèse d'égoïsme ; la cafetière, d'une main ; la serviette, de l'autre. Serviette et cafetière sont de trop, Jules Ferry n'ayant jamais eu le goût de servir d'autre personne que lui seul. Mais, là où le personnage du dessin s'accorde avec la vérité du sujet, c'est sur cette terrasse.

Terrasse double, où s'entassèrent sur double fond les morts de la Commune et du Tonkin, que cet homme y coucha :

La première, s'étageant sanglante, depuis la date du 31 octobre 1870 où ce maire de Paris et ce secrétaire de la Défense Nationale entrait à l'Hôtel-de-Ville, jusqu'à la date du 18 mars 1871 où il sortait d'ici pour courir à Versailles, après avoir affamé nos pères et nos mères devant des greniers pleins, et fait tuer à la place du fuyard les Clément Thomas et les Lecomte, qui restaient pour mourir dans la rue avec des misérables qui, n'ayant rien au ventre, étaient bien excusés de n'avoir rien au cœur.

La deuxième, commençant au petit sillon d'arroyos tonkinois, où Rivière était tombé malheureusement mais honorablement, somme toute ; et finissant à cet immense cimetière de la Cochinchine tout entière où, pour venger un homme apparemment, et d'aucuns disent pour exploiter

cyniquement au profit d'autres hommes les rizières du Fleuve Rouge, tant de petits soldats de France allaient donner leurs cadavres, comme engrais à ces terres.

Là, sur cette double terrasse, où la foule des pauvres morts appelle le sinistre garçon pour régler, d'eux à lui, la note qu'ils se doivent ; devant l'apparition macabre de ces têtes de morts, qui furent nos pères et nos frères, le garçon de café épouvanté recule...

Mais, en dehors de ces imageries d'artiste qui font sourire peut-être un diplomate sans imagination, Ferry, responsable de ses actes, reste devant l'histoire, qui le juge et qui déjà prononce son verdict.

* * *

S'il vous arrive de pénétrer dans une de ces familles parisiennes où, le soir, sous la lampe de la salle-à-manger, on regarde encore en silence les places de la table restées vides, depuis les tristes évènements de 1870, vous ne prononcerez pas le nom de certains hommes sans qu'une malédiction ne sorte aussitôt de la bouche de tous ces braves gens, qui ne peuvent encore assez oublier les victimes pour n'avoir pas à exécrer encore leurs bourreaux.

— Et Jules Ferry ?... direz-vous.

— Laissez cet homme-là !... vous répondra-t-on avec dégoût, les yeux rouges encore de cette fièvre que la faim alluma, devant les greniers regorgeants de Paris, pendant cinq mois de famine que le secrétaire de la Défense tint les clefs de ces greniers dans sa poche. Acte de politique, qui eût voulu épargner à Paris les tristes jours de la Commune ; c'est possible. Mais acte d'affameur, qu'aucun raisonnement humain ne pardonne. Quand l'homme a faim, il mange, il ne politiquaille pas; ou si, à côté de cet homme affamé que la rage va pousser à de sanguinaires attaques, il peut exister un autre homme repu qui, de sang-froid, calcule sur le râle et la mort même de son frère pour augmenter, par un succès de fossoyeur, sa survivante fortune, — en vérité, cet homme est pour la honte de cet homme.

Tel fut pourtant Jules Ferry, avec le républicanisme humanitaire qui caractérisa le groupe d'Ernest Picard, de Charles Floquet, de Clamageran, d'Hérold, de Gambetta, d'Hérisson, de Philis, d'Emile Ollivier même, auxquels se mêla, avec l'éclat de ses premières armes, l'énergique rédacteur du *Manuel électoral* dont les ving feuilles libérales avaient si violemment frappé, renversé même, le tyrannique Empire.

Est-ce à dire que Jules Ferry, affamant, pour le tuer dans l'œuf, un commencement de Commune, méritait tant de haines; ou que, pour gouverner des bêtes que la politique enrageait, il eût dû faire appel aux sentiments ? Non certes. Ferry a eu tort de n'avoir pas raison : c'est *l'ultima ratio* de la politique, qui réussit ou qui échoue, mais qui ne cherche pas à développer les sentiments, s'il est vrai que la politique ne soit que la science des intérêts. Donc l'homme impolitique de la Défense nationale, qui sera l'homme impolitique du Tonkin, il faut chercher la raison de ses insuccès, plutôt dans son caractère que dans ses actes, et autant dans la fatalité des évènements qu'il lui sera donné de diriger, que dans l'ardeur et dans l'opiniâtreté qu'il emploiera à les pousser jusqu'à leur conclusion extrême.

La vérité est que Ferry fût devenu un politique supérieur, si la fortune l'avait favorisé autant que la nature ; et qu'il aurait laissé son nom sur la liste des grands meneurs du peuple, tels que Machiavel, Richelieu ou Bismarck, s'il avait pu agir sur les mêmes éléments et dans les mêmes conditions que ces illustres maîtres. La vérité est qu'il naquit à la vie publique vers une époque où, las de deux règnes d'empire et de servitude, le pays cherchait autour de lui ses émancipateurs. La plus pénible besogne, celle qui ne demanda rien moins que le radicalisme des Barbès, des Baudin, des Louis Blanc, de toute la phalange socialiste de 1848, et qui non plus ne reçut rien moins que les indignations inconscientes de la France et ses déportations, cette besogne-là était aux trois quarts

faite quand, l'esprit des partis désarmant, et l'Opportunisme de 1871 succédant au Radicalisme de 1848, Ferry entra pour son compte dans le gouvernement de la République. Mais ce fut dès les premiers pas dans la carrière, où se présentait le solide écrivain des *Comptes fantastiques d'Haussmann* et le brillant orateur de maintes conférences, que l'on put constater les contrariétés que ferait subir une fortune adverse à cette nature remarquable, et où l'on put prévoir aussitôt que les vigueurs de celle-ci seraient déjouées par les surprises de celle-là.

Car, de trois hommes, mis en présence par les événements de 1870 pour monter au pouvoir et succéder à la faveur, l'un, le plus habile, Clémenceau, dont l'heure n'est pas encore arrivée et n'arrivera jamais peut-être, garda pour lui la scène, à côté du rideau, où apparaître et d'où sortir, en acteur accompli. L'autre, le plus heureux, le plus souple aussi, Gambetta, évolua sur cette même scène, où il entra au premier acte en artiste incomparable, et d'où il sortit au dernier en dieu peut-être immortel. L'autre enfin, le plus lourd des trois, mais le plus fort aussi, celui qui combina la pièce et qui souffla leur rôle aux précédents, ce fut Ferry.

Fort d'idées, puissant de voix, large de gestes, cet homme, qui passait ses nuits à l'étude comme d'autres passent les leurs à la débauche, et qui sortait de là aussi dispos qu'un montagnard qui eût veillé, de là, pour gagner la tribune où, des heures durant, d'une argumentation précise et d'une parole sûre, il expliquait des théories que les philosophes de celles-ci n'avaient peut-être pas entièrement comprises, et des statistiques débordantes de chiffres dont quelques-uns eussent pu s'égarer sous la plume des praticiens eux-mêmes : cet homme, à l'encolure de bûcheur, était spécialement né pour la triste besogne que devaient lui céder les deux autres acteurs, ses illustres confrères.

Il fut donc naturel que, Gambetta dénonçant le cléricalisme comme l'ennemi, il incombât à Ferry d'exécuter les

hautes œuvres du précédent, et d'appliquer sur les serrures des couvents, et sur les portes des écoles religieuses et libres, cet odieux article 7, qui fut un instant son grand triomphe, et qui devint plus tard sa plus irréparable défaite.

Toute la vie politique de Jules Ferry est pleine de ces malechances-là. Sans les énumérer, ne prenons que la dernière, celle qui l'a tué sans espérance de relevailles : le Tonkin.

En somme, n'est-ce pas au vainqueur des Kroumirs, que la débâcle tonkinoise est imputable ; puisque la campagne de Tunisie inaugura dans notre politique moderne le système des expéditions coloniales, et que la guerre du Tonkin n'est que la stricte application de ce système ?

Qu'eut Gambetta, de plus que sa redingote d'avocat et que son arrogante audace, dans cette affaire où Monsieur le Ministre mena par le bout du nez, jusqu'à la victoire même, l'amirauté et le maréchalat de France ?

Qu'eut de moins Jules Ferry, que son veston de cabinet et sa maturité d'homme d'étude, pour conduire à son tour notre armée jusqu'à la démission successive de trois bons généraux, à l'agonie d'un amiral désespéré, à la mort de vingt mille soldats sans courage ?

Durant son long et laborieux gouvernement il est possible, comme on dit, que Ferry ait commis quelque faute. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à tort ou à raison il a commis la faute du Tonkin. Les partis, ennemis du sien, pourront l'accuser d'une exploitation de la terre française, pour laquelle Ferry, relativement pauvre, n'aura pas les premiers capitaux suffisants; mais pour laquelle aussi son frère, plus heureux, aura pu lui prêter sa fortune et son habileté. Si les terrains cochinchinois sont réellement francs de concussion sur tant d'innombrables hectares, et si les tribunaux civils renvoient l'accusé indemne de ce crime, pourtant les tribunaux de la famille où cet homme est jugé chaque jour, depuis des années qu'un jeune mort y fait

défaut, ne l'absoudront jamais. Les rapports même des hectares cochinchinois pourront produire assez d'argent, pour permettre aussitôt d'acheter une presse tout entière, et de distribuer pour rien à domicile les journaux soudoyés de celle-ci. La vérité est que ces journaux-ci puent le cadavre, où a poussé leur redevance ; et que cet homme-là, tombé entre des milliers de petits soldats de France, dont des milliers de familles françaises pleurent la jeune mort sur une terre si lointaine, — ne se relèvera jamais.



Et maintenant, que le garçon de salle, dessiné par Willette, ramasse ses souvenirs de remarquable homme d'état, ses calculs de généreux patriote peut-être, et peut-être aussi ses comptes nets, par lesquels Jules Ferry peut encore être appelé un honnête homme (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que, devant ces morts de la Commune et du Tonkin dont, à tort ou à raison, il devient responsable, cet homme-là est aussi mort que ces innombrables victimes.

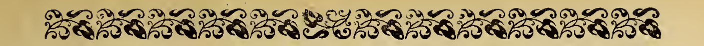
— Jules ?... Voyez terrasse !

(1) *Le Tonkin et la Mère-Patrie,* par Jules Ferry. Paris, Victor Havard, éditeur, 1890.



GÉNÉRAL BOULANGER





GÉNÉRAL BOULANGER

Vous vouliez son portrait?

Vous n'aurez que sa caricature!

Cette caricature, il n'aura mis qu'un an à la tirer de ce portrait, qu'en moins de trois années seulement il avait suspendu, plein de jeunesse et d'espérance, presqu'à la place de celui de Bonaparte même, jusque dans les chaumières les plus lointaines de la France et jusque dans les cœurs les plus abaissés des Français. Il y fut beau, comme un sauveur; vaillant, comme un héros; brillant, comme un soldat doit être. Il y est laid, comme un lâcheur; avachi, comme un pître; dégénéré, comme un soldat ne l'est jamais. Il fut vivant : il n'est que mort.

Jetons sur cette caisse, qui se ferme, quelques paroles de justice; et tirons un enseignement de ces paroles méprisées qui serviront à un soldat, jeune encore et apte encore à la bataille, de déshonorante oraison funèbre.

*
* *

Depuis ces jours dont nous parle l'histoire, où César et Bonaparte, inconnus de la veille, arrivaient tout à coup de la Gaule ou de l'Italie, à Rome ou à Paris, et, dans la poussière du Forum ou des Champs-Elysées que soulevaient les légionnaires de l'un et les grenadiers de l'autre et que dorait de la même aube joyeuse un jour enfin serein, qui se levait peut-être sur deux puissantes républiques aussi puissamment abaissées par les querelles des partis, vous souvenez-vous une autre entrée plus lumineuse que celle de cet homme nouveau, dans la période nouvelle de notre histoire nationale?

On nous disait que ce soldat sans politique et ce général sans parti — ou n'ayant que le parti de l'honneur — venait du peuple, comme presque nous tous; et que, sorti de la caserne, il était allé ramasser ses grades, un par un, sur les champs de bataille : d'abord, en Kabylie (1857), au combat de Robecchetto, où il avait eu sa blessure et sa croix; ensuite, sous les murs de Paris (1870), où il avait eu son autre croix et son autre blessure. Et cet alerte général de division, retour de Tunisie en 1884, entrant en 1886 au ministère de la guerre, nous faisait respirer enfin d'aise, à voir un uniforme de soldat briller dans ces Chambres françaises qu'avait tant assombries la redingote d'avocat. Nous pouvions enfin rêver, à côté de l'épée sans souillure du général Boulanger, cette politique si française d'honneur et de chevalerie dont nous avait privés, quinze ans, le groupe de Ferry, avec leur diplomatie de roturiers peut-être habiles et humanitaires peut-être, mais à coup sûr de républicains sans prestige.

— Un Monsieur est entré!

fûmes-nous nombreux à dire, alors : nous-mêmes qui, moins de cinq ans plus tard, devions ajouter, non sans quelque honte :

— Un cabotin est sorti!

*
* *

Quelle vertu a donc manqué à cet homme de gouvernement, qui semblait les posséder toutes? Surtout la principale, celle que notre République abaissée par l'arrivée au pouvoir de tous les épiciers de France demandait de sa créature nouvelle et brillante, il l'avait : il savait se tenir à cheval et faire crier par deux cent mille voix, unanimes d'enthousiasme, à Longchamp, quand le beau général passait, en pur-sang noir, la revue de notre armée française :

— Vive Boulanger!

Depuis Paulus jusqu'à Clémenceau, et depuis le faubourg Saint-Denis jusqu'au faubourg Saint-Germain, tout

le monde, un jour de rêve, avait appelé des cris de la victoire son général favori.

Etait-il menteur envers un prince du sang royal, dont il niait les lettres qu'il lui aurait envoyées pour le remercier de sa générosité, à l'avoir fait nommer général par la République elle-même? Nous mettions bonnement cette faute au compte de la mauvaise mémoire, et nous gardions intact le caractère qui avait oublié seulement des écrits négligeables.

Etait-il coureur, jusqu'à compromission des plus beaux noms de France, et jusqu'à perdre sous un coussin moelleux et noblement chiffré les papiers les plus secrets de Monsieur le Ministre de la Guerre? Nous répondions que notre Général était un soldat, après tout; qu'en définitive, cette question de divorce ne regardait que Madame Boulanger, et que Monsieur Grévy était bien assez grand pour régler, sans nous, avec son ministre distrait, cet écart d'attention.

Faisait-il faire permuter brusquement deux brigades qui s'occupaient de politique, et casser un général Schmitz désapprouvant la décision de son chef supérieur? Il n'avait qu'à nous dire, à la tribune française : « L'armée, tant que je serai son chef, n'aura pas à être juge; elle n'aura qu'à obéir. » Et nous lui battions des deux mains.

Aux sénateurs aristocrates qui l'ennuyaient, comme à de Lareinty, il répondait en faubourien gouailleur et en crâne duelliste. Aux généraux de l'âge et de la valeur de Saussier, que ce jeune ministre trouvait le courage hardi de blâmer, il tendait, après la fâcherie, une main tout ouverte que l'autoritaire mécontent ne savait pas refuser.

Ce séduisant ministre, en bottes molles et à l'étoile d'or, qui charmait le faubourg et la ville, qui dirigeait les conseils de l'avenue Gabriel et qui présidait les dîners de la rue de Varenne, ce beau républicain que Monsieur Clémenceau appréciait et que ne mésestimait pas Monsieur Dugué de la Fauconnerie, n'avait pas un défaut.

Deux ministères durant et pendant deux années, il fut notre homme.

* * *

Deux ans de règne ! Et puis, trois ans durant, la dégringolade que vous savez.

Un général de quatrième classe, promu par rang d'ancienneté, Ferron, suffit à renverser du pouvoir et à y remplacer la créature presque royale que s'était crânement faite la France, lasse de tant de politique bourgeoise : ce favori, qui monte aujourd'hui sur une machine de chemin-de-fer, comme un jockey sur un cheval de course.

La question n'est plus que de pari.

Les mécontents jouent pour, et Rochefort rallie en parfait bookmaker les cotes du radicalisme et de la monarchie orléaniste ou napoléonienne.

Les satisfaits tiennent contre, et jamais la République opportuniste ne s'est si fortement raffermie, par tant de sectes dissidentes qu'une insupportable paix de dix-huit ans menaçait d'avoir séparées pour toujours de leur religion-mère ; mais le Parti National qui se forme contre elle lui a suffi, pour unir et célébrer un mariage à tout jamais indissoluble sous l'œil en plâtre de la Marianne ravie.

Peut-être Boulanger, dont les paroles du moins seront à la hauteur des plus beaux actes, va-t-il sauver la situation, en écrivant à ses soldats d'Auvergne cet ordre du jour, resté célèbre : — « Je serai le premier à vous donner l'exemple de la double discipline, militaire et républicaine ! » Mais le premier délinquant sera lui, préférant le titre de chef du Parti National à celui de général du XIIIe Corps d'Armée ; et, à ce choix, en six mois, par délibération de la Cour Martiale, il perdra ce qu'un soldat ne perd jamais, qu'avec la vie, — son épée. Désormais, sans étoile au képi, ou son étoile étant une cocarde insolente que tout manant de France peut acheter dans la rue, pour un sou ; sur ce même képi, où un plumet vainqueur toquait la foule admiratrice,

une carotte aujourd'hui s'y piquant insultante, là-haut d'où pleuvent les mensonges sur cette même foule qui s'indigne ; le chef d'un parti spécial n'a plus qu'à devenir le chef de cette classe, particulière à laquelle tous les honnêtes gens n'ont plus le droit d'appartenir. Ainsi, de recul en recul, l'étoile n'a plus qu'à choir vers l'océan où l'attend, pour lui servir de tombe, une île, illustrée par le passage d'un autre astre de tout autre grandeur, mais dont l'éclat, durant encore, illustrera heureusement peut-être celle qui n'a plus d'elle-même un seul rayon.

Là, du moins, perdu entre deux vagues, comme une déjection sans nom et sans histoire qui n'a plus qu'à flotter, en attendant une marée plus haute qui la fera tout à fait disparaître, ce triste ambitieux, qui n'aura pas gardé l'honneur insigne de commander l'armée française (et la Patrie française, un jour, peut-être), sera resté quelque temps, — pas longtemps ! — à la tête de trente députés, qui lui doivent leur inavouable fortune, et qui ne se le pardonneront jamais. Et quand ces hommes mêmes auront abandonné à l'océan cette outre vide, le pire des chefs de parti, qui ne fut pas, non plus, le meilleur des chefs de famille, réparera enfin une de ces deux fautes en devenant, qui sait ! un père incomparable d'amour et de fidélité, auprès de cette mystérieuse Egérie-mère qui, n'ayant su faire de son Numa un porte-épée pour la défense du sol natal, en aura du moins tiré un paravent pour la banale et suspecte sauvegarde d'un ridicule berceau.

*
* *

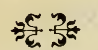
— Que voulez-vous !... disait de lui une autre femme qui avait bien le droit de le juger, c'est un menteur

Menteur, c'est possible. Mais ce que ce général désormais sans épée ni parti n'aura pas su rester, l'ayant été pourtant, — c'est soldat. A ce titre, et à ce seul titre, il aurait pu gouverner une France amoureuse de l'uniforme et de la botte, et amoureuse inguérissable depuis vingt ans

qu'elle tourne ses yeux, du Palais-Bourbon où elle bâille maintenant, au Louvre où autrefois elle dansait. Un autre homme, qu'un général français, pouvait prendre goût à la succession politique de l'avocat Jules Ferry. Celui dont la France ne voulait qu'un beau soldat, pour en faire son brillant chef d'Etat, ne peut pas être pardonné d'avoir préféré la redingote à la tunique, et la chicane filandreuse de la tribune à la clarté impérative de l'épée.

Allons, menuisier ! prépare-nous deux caisses. Dans l'une, nous mettrons le sceptre et la couronne de France, qui doivent y dormir encore, (qui sait combien de temps ?) et, dans l'autre, ce général bavard qui, pour être un député comme les camarades, n'a pas voulu devenir empereur.

Vous vouliez son portrait ?
Vous n'avez que sa caricature !





LE P. MONSABRÉ.



LE P. MONSABRÉ

Connaissez-vous plus mélancolique tableau que celui d'un vieux chêne, aux branches encore vigoureuses, que la hache du bûcheron a désigné pour la coupe prochaine, à cette époque du printemps où la forêt des petits chênes, que sa glandaisonnée a semés, croissent et bourgeonnent autour de lui. Au-dessus de la grandissante chênaie, lui, le front couronné de ses dernières feuilles, penche sa haute tête sur les rameaux qu'il a plantés, et que, de ses longs bras, nerveux encore, il caresse une dernière fois, à l'heure où la hache s'aiguise sur quelque coin de la forêt, et va le renverser, en pleine vie qui ne veut pas mourir, en plein soleil qui ne veut pas s'éteindre. Tel nous apparaissait, cette année, un vieux moine, qui remontait pour la dix-huitième et la dernière fois dans la chaire de Notre-Dame de Paris. Sur la dernière marche de la plus haute tribune de France, où sa vieillesse nous est apparue, aussi vivace qu'aux plus beaux jours de sa virilité, il jetait un dernier long regard sur cette assemblée de penseurs qu'il a groupés ; et il disait avec cette tristesse douce des patriarches, quand ils meurent :

— *Amen !* Ainsi soit-il !

Il y a dix-huit ans, à cette même chaire, Monsabré débutait dans l'explication du dogme catholique par ces mots : « Je m'abandonne à Dieu. Si, pendant que nous parcourons l'immensité de l'édifice que ses mains ont construit, il ouvre une tombe et m'invite à m'y coucher, j'obéirai sans murmure et lui demanderai avec amour un autre guide qui vous conduise jusqu'aux plus haut sommets,

d'où vous pousserez ce dernier cri de la foi triomphante et de l'amour satisfait : *Amen !* Ainsi soit-il ! »

L'arbre est monté où il voulait atteindre, en élevant vers les hauteurs supérieures la chênaie qu'il sema et qui n'a plus qu'à croître librement, dans l'espace élargi par le père et qui va rester vide. Le bûcheron, que celle-ci appréhendait à la première heure des sèves, a laissé se développer l'arbre jusqu'à sa dernière ramure ; et le géant ne sera tombé, cette année, que pour un repos bien gagné.

Approchons-nous, et contemplons d'un dernier regard cette illustration de la chaire, qui désormais s'éteindra dans le silence du cloître, non dans l'oubli de la chrétienté.

*
* *

Au physique, Monsabré serait un paysan de pesante mâchoire qui sait dire, ou un soldat de lourde cavalerie qui sait combattre. Le corps est plein, la voix sèche, le geste court. Ni la grâce courtisane de Frayssinous, ni la douceur ascétique de Ravignan, ni la mystique génialité de Lacordaire, ni la coquetterie artistique d'Hyacinthe, n'avaient pu faire espérer à Notre-Dame un orateur qui mènerait ses conférences, comme un riche pasteur ses grands troupeaux, comme un chef d'escadron ses hommes en bon ordre.

Pour résumer en un seul mot tout ce physique, c'est un type.

C'est ce type qui, dès le séminaire, réfractaire à bien des cérémonialités de convention, et souvent puni pour ces causes, était appelé un jour pour une réprimande dans le cabinet de l'abbé Doré, son supérieur. Comme il était introduit, et qu'une autre affaire survenant obligeait le supérieur à sursoir à l'admonestation, le jeune Monsabré de répartir aussitôt, froidement :

— Faites !... Je reviendrai !

Le rapporteur ajoute que l'abbé Doré, déconcerté par une présence d'esprit si naturelle et si ingénieuse, ne put arrêter son rire, — s'il arrêta là son admonestation.

C'est ce même type, toujours à l'aise dans son allure franche et rude, qui, recevant à la sacristie de Notre-Dame la visite d'un vieux camarade d'école — alors humble curé de campagne à Beaugency, — répondit au désir qu'avait exprimé le simple prêtre d'entendre enfin, de quelque endroit, l'illustre conférencier qui allait prendre la parole :

— De quelque endroit, mon vieux Quantin ? Mais du banc-d'œuvre même... Tiens!... l'archevêque part. Suis-le donc !

Ce jour-là, pour Monsabré, il n'y eut, dans la nef magnifique de Notre-Dame, que deux paysans du pays de Blaizois : un pauvre curé de campagne, dans les stalles ; et le premier conférencier de France, en chaire : ce maître-ci, ne parlant que pour cet humble-là, qui l'écoutait. Ce fut le jour où Monsabré, avec des larmes dans la voix, eut l'honneur d'avouer devant les grands et les savants de ce monde qu'il était fils du peuple — et du plus pauvre, — et que ses premiers maîtres avaient été les Frères de l'Ecole-Chrétienne.

Qu'il y a loin, de cet aveu d'un moine pauvre et fier, qui ne veut prendre son orgueil que dans sa pauvreté même, à cette fastueuse et vaine descendance des prétendus Monsabré chez lesquels un chroniqueur du *Figaro*, non encore *ignoré*, s'était donné la peine d'aller fourvoyer les ancêtres de ce paysan obscur et de ce maître célèbre.

Tel est, au physique, ce type.

*
* *

Au moral, Monsabré serait plus complexe, sinon plus difficile à expliquer.

Mettant à part et hors de cause l'homme de sa doctrine, qui nous obligerait à l'exposer et à le critiquer peut-être sous les apparences infiniment subtiles de l'insaisissable Scolastique, sa mère et son institutrice, ne regardons en Monsabré que l'homme-de-lettres.

Car homme-de-lettres, il l'est, et des meilleurs. « Je fais mon livre, disait-il récemment, comme Zola fait le sien :

un, chaque année; et avec des monceaux de documents, pour base. » Et c'est la chose qui vous charme, en cet homme, cette nature littéraire et artistique même qui combina, il y a dix-huit ans, un gigantesque plan du *Dogme catholique*. Là, chaque argument, chaque page, chaque livre, de ces dix-huit années d'un travail prodigieux, a servi de pierres, de chambres et d'étages, dans le complet et harmonieux ensemble du monument chrétien que cet ouvrier de la plume, autant que de la parole, a couronné et livré, cette année, à l'Eglise, sa mère glorifiée et ravie. Cette reconstitution du *Dogme catholique* vaut bien celle de la famille des *Rougon-Macquart*, — je ne dis pas pour la portée morale de ces deux œuvres si diverses, qu'il serait irrespectueux de les comparer entre elles, — mais pour la somme de travail que toutes deux auront coûtée aux deux ouvriers prodigieux qui les auront entreprises, vers les deux extrémités opposées du chantier humain.

Si, sans injure pour son caractère sacré, on pouvait comparer Monsabré à quelque contemporain célèbre, ce type moral de l'homme-de-lettres, capable du plus gigantesque travail, s'opposerait en effet avec bien des points de contact à Zola, — un autre moine d'un autre ordre, qui, dans un atelier bien différent, fait ses preuves semblables d'artisan gigantesque.

C'est que, dans cette classe d'hommes-de-lettres qui furent autrefois des bénédictins ou, pour tout dire, des bourreaux de travail, et qui ne sont plus aujourd'hui que des cervelles vides et des bras nuls, il serait bien difficile de trouver, à cette heure, dans leurs rangs (si fournis cependant) deux assimilateurs plus puissants, et deux producteurs de la plume si constamment opiniâtres.

Estimons donc en Monsabré, comme caractéristique morale de ce type, surtout l'homme-de-lettres, dont le travail suivi peut servir de leçon et d'exemple à quiconque aura choisi, comme rude instrument d'action, la plume.

Ainsi, au moral, Monsabré, comme il l'a fièrement proclamé lui-même, est un homme-de-lettres.

*
* *

Homme-de-lettres, Monsabré l'est indiscutablement.

Mais, de quelles lettres ?

C'est sur ce point qu'il importe de bien préciser la langue littéraire que l'Eglise a adoptée et conservera, à toutes les époques de son histoire, comme expression exacte de son sobre enseignement. Car à cet enseignement sobre, — disons-le sévère, — ne peut raisonnablement convenir qu'une expression exacte, — disons-la rigoureuse. — Les idées en sont absolues et infinies ; les paroles en seront donc abstraites, jusqu'à l'insaisissable du temps et de l'espace. Que devient l'individualité, devant une impersonnalité de dogme, qui ne considère le contingent que par rapport à l'indéfini, et le sujet perdu dans la création que proportionnellement à son ensemble ? Alors, plus d'analyse ; mais une synthèse magistrale, qui rattache toute individualité à sa race et toute portion à son tout, par une chaîne d'or dont Dieu, d'où toute chose part et où toute chose revient, va réunir les extrêmes anneaux. Alors aussi, pour l'expression littéraire de cet enchaînement du dogme, plus de ces paroles imagées qui, par leur seul charme, feraient de chaque objet charmant un sujet délicieusement séparable, feraient de toutes ces images en paroles autant de fleurs, autant de diamants, autant d'êtres, distincts par l'analyse et vivants par eux-mêmes, sur la page qui les exposerait.

Plus de poésie, donc ?

Ce fut le cas de la langue latine quand Cicéron, Virgile, Horace, Juvénal, l'eurent écrite, avec tant de variété dans la multiforme expression de leurs sujets classiques, qu'ils incarnèrent ceux-ci en paroles vivantes ; cette même langue, qu'Augustin, Tertullien, Symmaque, ne parlèrent plus que *recto tono*, pourrait-on dire, et dans cette uniformité de synthèse où l'enseignement exact trouverait partout

la même expression, mais où cette expression serait celle d'une parole où la couleur de ce monde s'éteint, à l'avantage de l'atonalité immatérielle de l'autre monde que fait resplendir autrement le Soleil incréé de toute beauté et de toute gloire.

La différence fut surtout sensible, lorsque l'enseignement dogmatique de l'Eglise chercha en France une autre école et une autre langue. Cette langue, qu'Amyot, que Rabelais, que Montaigne, que François de Sales, que Ronsard, que Mathurin Régnier, avaient faite de petits sujets très clairs, très élégants, très personnels, très français pour tout dire, allait devenir plus lumineuse que colorée, plus solennelle qu'élégante, plus catholique que parisienne, en un mot plus subjective et partant moins française, avec Bossuet, Bourdaloue, Massillon, et même avec Corneille, Racine et Molière, qui subiraient, malgré eux, dans leurs compositions très concrètes, cette langue absolue qui, du haut de la chaire sacrée, commençait à régenter le livre, le théâtre et la cour.

Heureusement pour notre langue française, qui doit être imagée et charmeuse comme l'esprit français dont elle est l'expression, le XVIIIe siècle tourna au versant et rendit au XIXe ce sens des précisions et ce goût des finesses que l'Encyclopédie détailleuse et musquée venait de retrouver dans le fonds même national. Et c'est après tout un grand siècle d'analyses, que Monsabré arrive, avec la langue abstraite d'une dialectique serrée, comme une armée formidable. La voix de l'orateur a tonné sur nos têtes, comme un canon qu'il a fallu entendre. Avec ses arguments épais et lourds, il a livré la bataille à une nation légère qui tire toute sa force de sa sveltesse même.

A-t-il gagné ?

Assurément la voix qui tombe et l'ardeur qui s'éteint n'aura pas tout perdu, puisqu'avec son éloquence mâle et son impitoyable logique, elle aura rappelé les plus beaux jours de Bossuet et le grand siècle des classiques, aux jours non moins intéressants de Zola où, après les romantiques

fous, des analysateurs plus rares peuvent encore prendre la parole. Cependant le chêne, encore vivace, laisse tomber ses branches ; la bonne hache siffle, dans le bon bois. Ses glands, du moins, auront planté bien d'autres chênes ; et Monsabré peut aller demander au silence du cloître et à la paix de son Dieu, un repos bien mérité.

Cet homme peut disparaître ; son œuvre restera.

*
* *

Et pourquoi disparaître, lui, à cette heure où la France littéraire cherche, parmi ses vétérans illustres, le plus illustre de ceux-ci, qui entrerait prendre une place laissée vide, dans cette haute école des beaux exemples, — l'Institut ? Des treize compétiteurs, mis aujourd'hui sur les rangs, un seul, Zola, s'impose par la puissance de son talent et par le nombre de ses œuvres ; et son élection méritée n'en paraîtrait pas moins un scandale que, Dieu merci ! la France distinguée et chrétienne de Richelieu et de Montyon saura ne pas commettre. Ainsi, ce géant de travail à part, un seul autre géant de travail peut dignement occuper cette place : c'est Monsabré.

Il se peut qu'une cellule et une bible soient désormais le rêve de l'athlète aux cheveux blancs, à qui rien ne fera pour son bonheur final, mieux que la retraite du cloître. Mais cet homme est pour nous, un autre homme qu'un moine. Monsabré est un penseur catholique, et un écrivain national, que nous aimerions voir assis au 40e fauteuil, appuyé sur ses énormes volumes et présentant l'exemple d'un prodigieux travailleur au repos, — dans notre Académie Française.



ALBERT DE MUN

Et maintenant, à une autre tribune, voulez-vous regarder un autre homme?

La tribune d'abord.

L'homme ensuite.

*
* *

Dans un livre récent (1), que personne n'a voulu lire, l'auteur obscur de ces ébauches d'hommes écrivait, sous le portique du Palais-Bourbon :

C'est la parfaite devanture d'un théâtre à la mode, et le public y est semblable. A l'attente patiente des gens qui font la queue, on sent que la pièce n'est pas encore commencée ; mais on est aux trois quarts sûr de la place demandée, comme dans ces matinées populaires gratuites où le citoyen spectateur laisse bien voir, à son veston gros d'arrogance, qu'il a payé l'acteur, avec sa paye de contribuable. Dans cette foule d'impétrants, qui signent d'abord eux-mêmes leur billet de faveur et n'ont plus qu'à en attendre l'estampille de leur électorale créature, dans cette salle d'attente et de patience, il y a les électeurs du candidat, il y a des parents des électeurs du candidat, il y a aussi les parents des parents et les amis des amis des électeurs du candidat.

La salle de spectacle est grande : ils y entreront tous. Mais la foule grossit, monte, déborde ; et les grands bustes de ces hommes qui ne résisteraient bien à la foule que du

(1) *Pascal Bordelas.* Paris, Victor-Havard, éditeur, 1890.

sommet d'un piédestal, sont refoulés impitoyablement par le flot, vers la porte.

C'est l'heure où messieurs les acteurs de la pièce annoncée entrent dans le Palais : qui, en veston ; qui, en chapeau melon ; qui, en blouse ; comme si ces politiciens de la rue avaient conscience de leur banalité, depuis dix-neuf ans qu'ils s'introduisent en cabotins populaciers dans ce premier salon de France. Ceux de l'ancien régime ont encore gardé l'ancienne redingote noire et les gants : il semble que, dans cette assemblée de démagogues mal vêtus qui ne payent pas mieux leur tailleur qu'autre monde, ces gentilshommes, bien en règle avec leur public et eux-mêmes, en retard tout au plus avec l'aiguille de leur montre qui n'y marque plus notre heure, ils voudraient porter ici le deuil de quelque chose française et grande, qui est morte.

On passe. On ne se reconnaît même plus, tant la direction de ce théâtre national change souvent de troupe et remplace vulgairement ces rares belles têtes, si diplomatiquement silencieuses et éloquentes de l'ancien Parlement, par ces jeunesses arrogantes et tapageuses de journalistes et d'avocats qui n'ont que l'œil de l'impudeur et que la langue de l'insulte, dans ce parloir nouveau où il ne vous reste plus que l'idée d'une salle de rédaction commune, d'une commune chambre où la basoche tient école. On entre, d'un pied leste, habitué aux sauts de l'estrade. On se dit « bonjour ! » de copain à copain, la veste à l'air, la fleur du boulevard en boutonnière. Et toute cette passade de garçons jeunes, d'entretenus à vingt-cinq francs, vous laisse dans les yeux et jusqu'au fond du cœur l'image et l'impression honteuse d'un champ de course, où les bookmakers de la tribune et du journal font la cote, où aucun rayon de la terre française ne dore et ne glorifie plus ce steeple-chase sans représentation ni tenue, où Nana et Trublot apparaissent, où c'est l'un qui fait jeu et l'autre qui fait course.

Les trois coups sont sonnés ; et le président a dit, du haut de son fauteuil : « Messieurs ! la séance est ouverte ! »

C'est un huis-clos de hall, avec lumière tombant d'en haut par une baie qui forme lustre, avec gradins et galeries s'inclinant vers la scène et s'y ouvrant en hémicycle, tout comme en un théâtre. La seule différence de celui-ci tient aux gradins du parterre, où le public des galeries n'est pas admis. Une seule chose paraît gênante, dans ce local de théâtre facile ; c'est la scène même : une toute petite tribune, exhaussée sur trois petits gradins qui s'ouvrent, de droite et de gauche, aux assaillants ; un tout petit rétable, ne laissant de place que pour le seul guignol qui y paradera et gesticulera, dans un tapage ahurissant de Bourse ou de Halles-Centrales, sous le fauteuil du président qui domine ce bruit et ne l'apaise pas, devant cette tapisserie des Gobelins qui forme fond, et représente, par brutale ironie, aux yeux de ces énergumènes de la retentissante Agora, les calmes entretiens de l'Ecole d'Athènes dans les Jardins d'Académus.

Au total, ces hémicycles, où cinq cents corps s'agitent, et où cinq cents causeries hautes font vacarme, représente une assemblée de jeunes et de vieux garçons, qui sont des camarades, malgré les bancs de droite et de gauche qui les séparent quand ils restent assis; — mais ils se lèvent tant de fois, et si souvent ils se serrent la main, avant que leur rôle politique à jouer les divise ! Avez-vous assisté à la répétition générale de quelque pièce à gros tapage, avec les interruptions du directeur menant la scène, et les caquetages des copains que le libretto n'a pas utilisés et qui potinent dans la salle ? Le dialogue ne va pas moins son train d'horloge, que les bruits de la salle ne laissent pas entendre et qui remonte son tic tac, quand une interruption vient à suspendre par hasard les conversations sur les bancs et permet d'écouter l'orateur, qui s'est juché dans la tribune en forme de coucou.

Telle est cette tribune.

*
* *

Mais, dans ce bruit et dans cette tenue de foire, quelqu'un a demandé la parole ; et toute la salle a aussitôt regagné ses bancs et fait silence.

L'homme qui s'avance d'un pas large et sûr dans l'hémicycle, est haut de taille, brusque de coupe faciale, sec de gestes, tel qu'un chef d'escadron en civil. On le dit issu, par sa famille, de cette vieille noblesse française où les hauts sentiments de chevalerie et de catholicisme sont d'immémoriale tradition. En réalité, dans cette assemblée d'hommes, il marche en homme ; et il laisse avec tact sommeiller le chrétien dans l'agora où celui-ci n'éveillerait que des persécuteurs. Il marche seul, dans sa personnalité haute, au milieu du respect de ses innombrables adversaires qui admirent en lui, quand il se tait, un magnifique caractère et, quand il parle, un beau talent.

Le voici à la tribune, le corps droit, avec des gestes rares, comme il convient à l'orateur qui expose et qui n'attaque pas, qui affirme et ne discute pas, qu'on n'ose même plus interrompre : tant l'éloquence sort de lui, large et par nappes, comme ces immensités blanches de fleuves qui descendent majestueusement et sans craindre un obstacle vers l'océan dont la seule grandeur les ensevelira. Depuis la grande voix de Montalembert, on n'en avait entendu s'élever aucune autre, aussi majestueuse, du petit groupe des députés catholiques. Et l'on s'incline, et l'on ne discute pas, devant ce merveilleux organe d'apologiste classique, dont le grand jeu, la phrase par coulées de pleins flots, par avalanches de masses erratiques, fait remonter l'histoire de l'éloquence française aux pages les plus magnifiques de ses superbes périodes.

Mais vous aimez surtout ce coup d'œil franc, qui va de pair avec cette argumentation sincère, sans défaillance, d'où se dégage, un par un, comme autant de soldats en bon ordre, chaque argument précis, qui couche en joue et qui fait feu. Feu, vraiment ? ce chef supérieur,

qui tient l'épée pour commander le bon ordre des troupes, non le fusil pour décimer la foule ignorante et toujours excusable. Il faut avoir entendu cet homme, aux heures rares où il prend la parole, défendre le droit de la patrie à avoir son Dieu, le droit de l'ouvrier à avoir son foyer, le droit du pauvre à avoir son instruction la plus large et partant aussi religieuse que civique, pour se faire de lui la seule idée qui le personnifie : celle d'un homme politique, que le christianisme a fait socialiste ; et d'une intelligence rare, à laquelle la voix du sang a inspiré les plus hauts sentiments et le cri des entrailles les plus belles paroles.

Il a parlé. Les heures se sont écoulées. La Chambre admiratrice fait encore silence. Personne n'ajoute une objection, à ce discours qu'on vient d'entendre. Et l'orateur — dont, par respect, on n'ose pas prononcer le nom dans une assemblée si déchue — n'a plus qu'à regagner son banc désert où quelques blanches mains d'amis se tendent affectueusement vers l'homme qui a déjà repris patiemment sa place solitaire, dans le silence et dans l'oubli. Ainsi voyait-on, à Carthage, il y a quinze cents ans, un Cyprien ou un Tertullien regagner tristement leur retraite respectée des lions africains, quand ils avaient plaidé la cause des martyrs dans la sauvage assemblée des barbares.

*
* *

C'est fini. La Chambre se vide.

Il ne reste dans les tribunes qu'un journaliste retardataire, mettant de l'ordre à ses feuillets écrits, ou achevant la rédaction de ce compte-rendu rapide. Les galeries du premier étage, désertes aussi, ne présentent plus au jour tombant de la baie supérieure que leurs rangées de banquettes couleur ponceau.

— Messieurs !.. l'on ferme !

crient les huissiers de service, en agitant leurs clefs.

Le journaliste, penché dans le vide de cet hémicycle désert, pense encore. Devant cette voix, qui l'a fait frémir

et qui n'a seulement touché aucun de ces députés-là, il se considère lui-même mélancoliquement comme l'ombre de quelque Romain retardataire, qui cherche son époque de grandeurs nationales et d'intégrales personnes, parmi les ruines célèbres de quelque antique Curia.

Depuis que ces Curies, rendues fameuses par leurs actes dont l'histoire a conservé le souvenir, Rome est passée comme une vision rouge, avec l'apparat d'un peuple grand et fort, qu'a fait le temps de cette race ? Pourquoi les neveux des sénateurs romains ne sont-ils que des acteurs sans vertu, capables tout au plus d'être les figurants de ce théâtre national et de sa mascarade ? Après Cicéron, arrive Gambetta ; et Gambetta, déjà couché dans son cercueil et dans sa pose de comédien parfait, qui meurt dans le drapeau où il s'était drapé lui-même, cède le rôle à Ferry déjà vaincu, qui passe le libretto à d'autres artistes plus malins et moins forts que Gambetta et que Ferry. Et après cette dégénérescence de vertus personnelles et de nationales majestés, que sera demain la représentation de la France elle-même, avec ces avilissements des caractères dans l'intrigue, et ces goûts de cabotinage effronté qui mettent hors de leur époque et de leur société les caractères et les maîtres qui restent encore à l'éloquence française ?

— Monsieur ?... Hep ! Monsieur ?... L'on ferme !

Comme pour relever ces caractères bas par quelque drame terrible où le sang, qui coulerait, aurait peut-être la vertu de réchauffer ces âmes froides, Ferry avait déclaré la guerre. Les fils de France étaient partis, s'étaient battus, étaient tombés, là-bas, en Cochinchine. Et puis, quoi ?... Rien qu'un énervement dans la douleur nationale, où toutes ces âmes détendues avaient pleuré, comme de simples femmes, dans une crise où les nerfs seulement sont en jeu. Le sang avait coulé en rosée inutile, sur une terre aride qui ne rapporte pas une moisson de plus à la patrie sacrifiée. La douleur nationale avait dégénéré en chicane de partis, dont Ferry devenait la stupide victime.

Et de cette haute école de courage, où le pays pouvait apprendre sa leçon et trouver son relèvement, rien, rien, ou tout au plus quelques renversements de ministère dont les membres mauvais allaient être remplacés par de pires. Ainsi, rien, ni la guerre au dehors, ni la ruine au dedans, ni le propre spectacle d'une France qui use de paresse la couche où elle dort, rien pour relever ce siècle à la hauteur des siècles précédents ! Rien, ou à peine la chicane des partis, et la reconstitution de la même Assemblée nationale que défait et refait, au gré de ses personnelles et viles ambitions, cette poignée de bazochiens !

— Monsieur !... Monsieur !... On ferme ! C'est l'heure !

C'est l'heure, en effet, où une main à poigne et sans pitié n'a plus qu'à surgir quelque part, qu'à fermer cette Chambre sans mandat ni mission de représentants enrichis, qui ne représentent plus la pauvre France, et qu'à placer contre la colonnade de ce palais avili l'écriteau de « Chambre à louer » ; en attendant que viennent prendre place sur ces sièges, Dieu le veuille ! des locataires honorés, honorables.

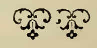
— Mais vous êtes en retard, Monsieur !...

Et vous sortez. Et comme, sur le seuil, par mépris, vous secouez vos pieds salis par la poussière, vous croyez entendre, derrière la porte qui se ferme sur vous, un bruit sinistre et comme quelque chose d'usé, qui se détraquerait daus la chambre d'un mort.

*
* *

Telle est cette tribune, en cette Chambre.

Et tel est l'homme dont, par déférence, nous n'y avons voulu prononcer le beau nom. Si la France écrit, un jour, l'histoire de ses éloquences nationales, après le comte de Montalembert, qui avait clos le cycle des hautes joutes oratoires, elle saura nommer le comte Albert de Mun, qui vient de les rouvrir.





ÉMILE ZOLA.



ÉMILE ZOLA

La lettre que j'entreprends de vous écrire, Monsieur, m'est inspirée par le goût même que je trouverais à m'en défendre. Vous possédez un beau talent; on oserait dire : un superbe génie. A vous seul, depuis tantôt vingt ans, vous occupez les esprits maladifs de cette fin de siècle; à vous seul, les dernières pages de ce reste d'histoire de la littérature française. Et pourtant ce talent — appelez-le génie — est détestable; et honteuse de vos succès sans pareils, cette histoire, qui ne trouve à comparer à rien de précédent dans ses annales nationales les pages étonnantes qu'elle a déjà enregistrées sur vous.

Vous êtes tout ceci, et beaucoup de vos heureux amis eurent le plaisir de vous l'apprendre. Vous êtes tout cela encore, et pas un seul de ces derniers n'eut le regret de vous le dire.

La louange que les premiers vous ont donnée abondamment, il y aura certes mauvaise grâce à la troubler par quelques paroles de blâme. Mais, pour si faibles qu'elles soient, ces paroles seront encore un hommage à votre caractère d'homme, aussi sympathique à la critique qu'à l'éloge, si vous les écoutez. Et, si vous n'y prêtez l'oreille, d'autres les entendront pour vous. Celui qui aura eu le courage de les prononcer aura eu aussi sur vos panégyristes l'avantage d'être plus sincère et plus indépendant qu'eux. D'ailleurs son âge et sa franchise l'excuseront de toute irrévérence envers votre personnalité, si considérable qu'aucune attaque injuste ne saurait l'entamer. Ainsi, je vous écris, Monsieur, avec cette liberté noble qui vous fit, à mon âge, vous adresser vous-même au grand Hugo, alors qu'il n'était plus du vôtre, et à l'auréole duquel vos mala-

droites mains n'ôtèrent pas un seul rayon. Qui sait si je n'aurai même pas à vos yeux cette arrogance qu'un autre jeune homme eut, un jour, en adressant à un grand homme les simples tristesses d'un cœur d'enfant ? Lamartine célèbre ne lut que bien plus tard la lettre que lui adressait Musset obscur ; mais ce vieillard eut le courage d'en demander pardon à ce jeune homme.

* * *

On aura donc tout dit, Monsieur, sur votre compte public et domestique. Chaque jour, un journal aura poussé la spéculation jusqu'à intéresser son public sur vous, par des détails même supplémentaires. Ainsi une gazette disait hier, sur votre garantie, que vous vous levez chaque matin, et que chaque matin vous vous lavez : il est vrai que, pour nous mettre à propos dans votre baignoire, le chroniqueur avait soin de nous faire observer, — comme si vous en eussiez réellement besoin — que vous prenez un bain par jour; après quoi, vous déjeunez d'un œuf, vous vous installez dans un cabinet de travail haut de cinq mètres, large de neuf et donnant sur Médan et la Seine par une grande baie dont les vieux vitraux, provenant de la chapelle Malestrat, content de l'histoire de sainte Madeleine. Et alors, comme le personnage du conte, vous toussez, vous crachez et commencez enfin... Quand j'étais petit, du temps de Napoléon III, mon père, pour me faire admirer la modestie de ce souverain dont on parlait si peu dans la presse française, m'affirmait que les gazettes des Chinois portaient chaque jour combien de fois leur empereur Céleste avait éternué.

Passe encore à vous, Monsieur, d'inquiéter le public de ces sujets intimes, à vous, qui, le lavage du matin étant fini et l'œuf étant gobé, vous mettez au travail — quatre heures par jour, montre en main, — pour une besogne supérieure.

Vous écrivez. D'un monceau de notes, prises dans un milieu chaque fois spécial, vous allez dégager laborieusement le roman spécial qui manque à la spéciale série de vos mal élevés *Rougon-Macquart*. Encore trois romans, un

sur l'*Argent*, un autre sur la *Guerre*, un dernier sur la *Science*, et votre galerie sera complète. En vingt volumes — pas un de plus, — vous aurez mêlé une pauvre famille de Plassans à toutes les turpitudes de la vie, à toutes les basses classes de la société, à toutes les viles passions des âmes ; et, vous croisant les bras, et contemplant votre œuvre, vous direz, comme un Dieu nouveau-venu fin XIXe siècle, que la création est bien refaite et que la voilà bien tout entière enfermée dans le cerceau de papier jaune que votre éditeur lui prêta. Ça, la création ? Ça, le monde ? Ça, les hommes ? Hélas ! Monsieur, vos vingt prodigieux volumes auront bien ramassé toutes les fanges et toutes les hontes du monde physique et du monde moral que vous aurez connus à fond : ils n'auront oublié que les vertus et que les gloires d'un autre monde dont vous ne soupçonnez même pas l'existence. Vous aurez tout démasqué, tout conspué, tout avili ; vous n'aurez respecté rien, de tant de nobles respectables choses qui feront, entre tant d'ignobles autres choses, l'éternelle admiration des hommes bons et des poètes. Et vous n'aurez été, vous, qu'un romancier.

Mais raisonnons votre philosophie, et entrons dans votre œuvre.

Savez-vous ce qui nous frappe, nous, pourtant hommes, après lecture de celle-ci ? C'est la somme de bestialité que vous dégagez de notre substance. Et cette bestialité, vous ne l'équilibrez par aucune spiritualité opposante. Nous sommes des animaux, voilà tout. Si, dans la masse de nos actes brutaux, nous commettons un acte d'ange, c'est cette fois que nous nous sommes trompés et qu'il faut nous reprendre. Vous le premier, vous vous gardez tant de ces sortes d'honnêtetés inconscientes, qu'on n'en relèverait pas une dans les dix mille pages compactes qui sont votre œuvre. Vos hommes sont menteurs, voleurs, fornicateurs, incestueux, assassins. Vos femmes sont coquines généralement, et sommairement adultères. Vos enfants, eux, n'existent même pas. Votre famille ? quel lien l'unirait, mieux

que l'escalier des *Pot-Bouille!* Votre patrie? où serait-elle la vôtre, à vous, qui n'avez de spectacle plus beau que celui de *Nana* mourant honteusement de la vérole noire, au fond d'une alcôve d'hôtel, à l'heure où votre pays humilié et agonisant, au plein soleil du champ d'honneur, n'a même pas de vous un regard, un mot, un cri, ou n'obtient tout au plus que cette banale *Attaque du Moulin*, ni prussienne, ni française, dont vous eussiez pu lui épargner la révoltante lecture. Votre religion?... aucune de vos femmes ne prie autour d'un berceau consolant, aucun de vos hommes n'espère devant une désespérante tombe, aucun de vos enfants ne tend vers l'infini des rêves ses mains si jeunes et déjà flétries; et, parmi ces sacerdotes blancs qui sont admis dans tous les cultes, pour l'exemple, et que respectent les cannibales fétichistes eux-mêmes, vous n'avez vu qu'une exception de prêtre catholique commettant bêtement la *Faute de l'abbé Mouret.* Votre humanité? après les massacres des mineurs de Decazeville, qui avaient lu votre *Germinal* avant de tuer leur Vatrin!... Votre humanité? après la folie de l'assassinat engendrée, par votre dernière *Bête humaine*, dans le cerveau de ce malheureux horloger de l'île Saint-Louis qui, vous ayant lu, n'a d'autre secours contre sa maladie que le commissariat de police où il se présente lui-même et supplie qu'on l'arrête; votre humanité, dis-je?... tenez, Monsieur, n'en parlons pas. Et votre poésie?... non plus celle que vous pûtes, un jour, rimer en quinze pénibles vers dont l'ami Ranc devait vous faire rougir, toute votre vie de poète raté; mais cette poésie sortant énorme de vos énormes proses et prenant les masses, paraît-il, comme un vent fort qui roule, ensemble confondus, la fleur délicate des courtils et la paille salie des fumiers, les parfums et les odeurs, la poudre et la poussière, les troupeaux de bêtes qui vont par tas et les groupes des hommes qui marchent seuls. Avec cette poésie-là de gros calibre, que les poètes ne peuvent vous nier, savez-vous celui que vous leur semblez être? Un artiste sans goût.

Ainsi donc, artiste sans finesses, vous vous êtes vengé de l'idéal immatériel que votre brutalité ne comprend pas, en l'écrasant du poids incontestable de cette brutalité même. Ainsi, homme sans sentiments aimables, vous avez avili cette nature bonne que vous ne sentez pas. Et de cet art de brute qui maltraite, et d'animal qui ne sent pas, savez-vous ce que vous avez fait ? Vous avez fait un art, mort après vous. *Das lied ist aus !* disait tristement Henri Heine, pressentant Mallarmé. A la suite des vôtres nos romans, pouvons-nous dire, sont finis.

De toutes les manifestations de la pensée humaine par l'écriture des écoles, celle qui, pour vivre, avait le plus grand besoin des croyances aimables de l'auteur et des crédulités faciles du lecteur, n'était-ce pas cette forme bleuâtre du Roman, où la vie passait comme un beau jour ; cette apparition supérieure de quelques hommes vertueux, héroïques même, qu'un livre bon nous présentait comme les types auxquels nous devions ressembler ; cette romance d'amour, qui endormait nos mères en même temps que leurs enfants, et consolait par un refrain facile à répéter ces jeunes gens, au cœur blessé, qui avaient le malheur de vivre pour souffrir et de vieillir pour mourir à la longue. Je ne dis pas que la vie est un roman. Je dis, Monsieur, que vos romans ne sont plus notre vie et que vous venez de tuer, là, la plus ravissante illusion que, depuis les histoires d'Homère jusqu'aux histoires de Daudet, l'esprit humain eût présentée sous la forme d'un livre. Sans doute, d'Homère à Daudet, la vie avait changé de forme ; et le livre pouvait aussi se transformer. Ainsi, dans la suite des âges, le trivial *Ane d'or* d'Apulée ne ressemblerait pas plus à la religieuse *Iliade* et à l'héroïque *Odyssée*, qu'aux équipées *d'Ivanhoé* les alanguissements de *Clarisse Harlowe*, et que les malsaines amours de *Madame Bovary* aux « béguins » ironiques de *Sapho*. Mais, avec la tradition de ces maîtres du sentiment humain, le roman changeant sa forme gardait son fond, et l'homme se reconnaissait toujours, avec toutes ses vertus et tous ses vices, dans sa complexe huma-

nité. Depuis hier seulement, il ne se retrouve plus dans la vôtre. S'il se sent bon, vous le montrez mauvais ; et, s'il se reconnaît parfois mauvais, vous le présentez toujours pire. Votre « histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire », dont la monstrueuse laideur ne ressemble à rien d'existant jusqu'à ce jour, on dirait que vous l'avez écrite, soit par horrible impuissance d'en reconstituer une meilleure, soit par haine de représailles à n'avoir pas été admis par les hasards de votre vie dans des milieux plus respectables. A cette œuvre d'avilissement vous avez employé toutes les forces analytiques de votre esprit, si merveilleusement doué ; vous y avez même dépensé les trésors d'une langue française que, malgré votre réputation de styliste, j'ai peine à démêler dans vos pages massives.

Et c'est raison, puisqu'on n'écrit que comme on pense. En France surtout, Monsieur, on pense légèrement, et on écrit de même. C'est un défaut ; c'est une qualité aussi. Enfin, c'est à cet esprit-là que nous devons les écrits de Montaigne, de Saint-Simon, de Voltaire, de Musset, de Renan, de tant d'autres fines plumes, auxquelles il ne viendra à la pensée d'aucun lecteur d'assimiler la vôtre. Non, vous, qui n'êtes Français par aucune qualité généreuse à laquelle nous puissions reconnaître nos âmes, vous ne l'êtes pas davantage par cette langue grossière que n'écrivit, avant vous, aucun descendant de ces courtois chevaliers par qui notre nation est devenue la plus polie des nations. Et, pas plus que vous n'êtes un de nos chevaliers, vous n'êtes, ni un de nos ouvriers, ni un de nos paysans, vous qui, ayant sali de votre vilaine encre toutes les classes de la société, n'avez pas gardé de vos éclaboussures l'âme, jusqu'à cette heure intacte, du travailleur des villes et de celui des champs. La *Terre* est vôtre, comme l'*Assommoir* est vôtre, comme sont vôtres la *Curée*, le *Ventre de Paris*, *Au Bonheur des Dames*, et tant d'autres. Ces livres-là, c'est chez les sauvages de l'extrême Océanie, et dans leur langue, qu'ils méritaient d'être écrits. Quant à

notre littérature française, où votre avénement a fait la transition la plus inattendue et la plus irréparable peut-être, c'est la dernière histoire d'un peuple grand et surtout délicat à laquelle vous eussiez dû penser de vous faire introduire, sous ce tablier et avec cette allure de forgeron que vous prêtait hier, en caricature, le journal qui annonçait, en même temps, votre prochain roman *l'Argent* dans ses colonnes, et votre prochaine élection insolemment assurée dans notre Académie française, — qui, Dieu merci ! ne commettra pas encore cette faute d'honneur et de bon goût.

Ah ! Monsieur, la génération, qui suit la vôtre dans les lettres, a perdu gros, le jour où, du haut de votre buste poilu d'ouvrier bûcheur, vous avez proclamé que la littérature est, après tout, un métier comme un autre : tant mieux pour qui y saura réussir.

Qu'est-ce à dire, un métier comme un autre ? Un métier comme un autre, cette vie d'artiste à laquelle vous naissez, un sur cent mille, avec cette âme double que Dieu créa en vous, pour vivre votre vie et, de plus, celles des autres ? Cette âme, si sensible aux manifestations de la souffrance et des plaisirs du monde, qu'elle ira jusqu'à rire d'une gaîté que son propre bien-être n'aura pas engendrée, jusqu'à pleurer sur des maux étrangers dont elle ne sera pas la personnelle victime; cette âme-là, dont l'image la plus vraie serait le miroir le plus pur, réfléchissant avec luxuriance les richesses du monde qu'elle ne possèdera jamais ; ou cette goutte de rosée, — rosée d'aurore, rosée de larmes, — à laquelle sont seules comparables, pour la splendeur qui y rayonne, l'eau des sources qui se donne pour rien et le diamant des mines qui s'achète à prix d'or. Non, Monsieur, pour un écrivain d'âme, il n'y a pas de la littérature de métier.

Il n'y a même pas de la littérature d'école. Pas plus de la vôtre que de la leur. Pas plus de cette école naturaliste, dont les basses fonctions animales — les seules qu'elle ait développées — n'ont profité qu'à quelques étalons humains, dans les haras reproducteurs. Pas plus de cette école

romantique qui, du moins, élargissait les horizons réels, en invitant l'esprit capricieux à de fantastiques voyages. Et pas davantage de l'école des idéalistes sans terre, que de l'école des matérialistes sans ciel. La seule école, où vous puissiez apprendre de bonne littérature, sera l'école de votre cœur; et vous serez un romancier complet de la nature, lorsqu'un peu de haute poésie vous chantera dans l'âme, au-dessus de tant de basses choses. Dans cette école de l'humanité tout entière, la seule littérature possible, c'est cette langue qui prête mot à toutes les causes grandes qu'il faut introduire et gagner, à toutes les belles audaces qu'il faut commettre pour l'honneur éternel du monde qui, chaque jour, d'un pas de plus, marche en avant. Et même la littérature d'hier ne compte plus, puisqu'elle est morte avec les hommes, les idées et les actes d'une époque déjà passée. Il n'y a que la littérature d'aujourd'hui, celle qui pense avec une science plus instruite, qui palpite avec des sentiments plus hauts, qui se bat à coups de livres et de cœurs, pour une humanité qu'il faut grandir. Il n'y a que cette littérature-là, Monsieur! qui compte.

Celle qui vous aura valu cent mille francs, — sans qu'à ce prix le monde, qui vous lit, en ait acheté un sourire, une larme, pas ça d'élévation du cœur ou de l'esprit, — cette littérature de métier, qui n'a servi qu'à vous, n'a plus rien autre chose à faire, puisque vous voilà riche. On vous a acheté. On vous a lu. On vous a oublié même. L'étable d'Augias est bien nettoyée, par vos mains. A cette manutention des sentines publiques, comme Monsieur Lesage, vous avez fait votre fortune. C'est bien, n'en parlons plus. Vous avez cinquante ans, et de l'argent, comme l'autre; et, comme lui, vous parlez de vous retirer des affaires. Il restera après vous, Dieu merci! à la littérature française une jeunesse d'écrivains assez vaillants et peut-être assez forts, pour descendre chercher les statues de ses dieux dans les fosses secrètes où vous les renversâtes, et pour les replacer sur leur piédestal d'autrefois, en plein air de la place et de l'honnêteté publiques, en plein soleil de

leur antique gloire nationale dans la tradition d'élégance et d'honneur qui est la tradition française.

*
* *

Vous donc, Monsieur, qui n'aurez respecté ni votre jeunesse ni la nôtre, vous aurez quelque déférence pour la couronne de cheveux blancs dont Dieu voudra honorer votre tête ; et vous ne ferez pas de votre vieillesse celle d'Anacréon, quand votre virilité aura été celle de Parrhasius. Votre silence sera le plus équitable souvenir que vous nous laisserez vous-même de votre œuvre dont, vous disparu, l'on ne parlera plus qu'à voix basse dans les groupes retirés des garçons. Déjà, dans les prisons de l'État, on prohibe vos ouvrages. Un journal raconte, ce matin, qu'Eyraud a demandé *la Bête humaine*, pour continuer la série des lectures et des plaisirs que vous lui avez procurés, avant le crime de la rue Tronson-Ducoudray : et l'on a eu la cruauté de lui refuser ce dernier livre (1).

L'histoire raconte aussi qu'à l'époque où les grands caractères de Rome avaient déjà conquis à cette ville les trois quarts de la terre, un autre homme, prêt à mourir, non plus pour un crime qu'il n'avait pas commis, mais pour une vertu qu'il ne pouvait faire revivre, s'était allongé sur son lit, un livre d'une main et une épée de l'autre, et que, la lecture achevée avec calme, il s'était poignardé avec sang-froid. Caton, le cédant à César et portant dans Utique le culte de la liberté que son heureux vainqueur lui

(1) Les ouvrages de M. Emile Zola, publiés jusqu'à ce jour par l'éditeur Charpentier, sont : *La Fortune des Rougon, La Curée, Le Ventre de Paris, La Conquête de Plassans, La Faute de l'abbé Mouret, Son Excellence Eugène Rougon, L'Assommoir, Un Ange d'amour, Nana, Pot-Bouille, Au Bonheur des Dames, La Joie de vivre, Germinal, l'Œuvre, la Terre, Le Rêve, La Bête Humaine*. On annonce comme fin des *Rougon-Macquart*, dont ces divers livres ne sont que l'unique histoire : *L'Argent, La Guerre* et *La Science*.

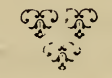
Parmi ses romans séparés et ses livres de nouvelles, il faut citer : *Thérèze Raquin* et *Les Contes à Ninon*.

Ses œuvres critiques sont : *Mes Haines, Le Roman expérimental, Les Romanciers naturalistes, le Naturalisme au théâtre, Nos Auteurs dramatiques, Documents littéraires* et *Une Campagne*.

permettait de chercher seulement dans la mort, lit un traité de l'immortalité de l'âme, et meurt content.

Vous riez de ma conclusion, Monsieur ! Je n'ai pas moins, en terminant cette lettre, l'arrogance de vous dire que ce Caton, lisant du Platon avant sa libre mort, me plaît, malgré sa pose de grand homme ; et que cet Eyraud, demandant du Zola, au moment de remettre au bourreau sa tête ignoble et pleine de vos livres, me fait horreur, avec son buste d'assassin.

Pas à vous ?





GUY DE MAUPASSANT

Comme le premier soleil anconisait, derrière les vitraux du cabinet de l'écrivain, la tête blonde et polissonne de sa dernière typesse (qui ne remplace pas, en poésie, la Vierge rayonnant à matines dans les verrières des oratoires bleus), Bel-Homme se leva.

Les bras endoloris par le traînaillement de la veille sur les tables de marbre de quelque brasserie servant d'étude, il s'accouda à la rampe forgée de son balcon. Ses nobles yeux de gentilhomme, mi-fripés par les bocks insalubres, par les gaz de minuit, par le noctambulisme girovague, par cette cave de la vie immense et désolée où circulent, avec deux crochets différents, le chiffonnier et l'écrivain ; ses yeux, lassés d'intelligence, contemplèrent Paris. Le jour, qui montait sur la ville, levait sur son passage la poussière d'hier endormie dans les rues ; et il prenait, dans l'espace lumineux par où il s'en allait avec l'aurore, les airs d'un voyageur honteux qui secoue ses sandales, l'aspect d'un monarque éconduit qui brandit son manteau de colère.

Quand la criée de cette vie moderne, dont Bel-Homme s'est fait le chroniqueur, eut reconquis le pavé et recommencé sa journée avec quelque première ignominie qui arrête et qui groupe les passants curieux de scandale, il bâilla de lassitude et rentra, pour s'asseoir devant sa table de travail.

*
* *

Une plume d'or aux doigts, la main sur un croquis de fille libre que cette plume d'or esquisse impérialement,

Bel-Homme relève ses yeux dégoûtés de la besogne malpropre que ses contemporains lui taillent.

Devant lui, sur une étagère du Japon à rayons doubles, ses ouvrages précédents, dont les couvertures vertes ont les couleurs de la victoire, occupent l'assise d'en bas.

Là-haut, fleurit un pot de violettes.

Du premier au dernier titre, il parcourt tristement le catalogue de ses livres (1).

Et d'abord le premier lui rappelle, comme un regret, la distinction de sa naissance, ses songes d'or de petit seigneur dans les layettes brocardées de sa mère, ses déceptions de jeune homme entrant dans une gentilhommerie abâtardie par trois quarts de siècle de roturières accointances, ses vengeances brutales d'homme brutalement trompé par ces hobereaux de basse-cour qui introduisent la servante dans le lit de l'épouse et constituent, avec la double portée de cette vulve double, une partie de la société de nos contemporains aristocrates.

D'ordinaire, la plus cuisante est la première blessure. Lui, ne se guérira pas de celle qui l'a frappé, ravi à sa famille, précipité dans la rue et, à l'égal des ouvriers, mis à pied devant la vitrine de glace où s'achète le pain.

Ne connaissant d'autre outil que la plume, par un raffinement d'honneur et de courage que les victimes d'élite entendent bien, il a juré ne devoir le paiement de sa vie qu'à la démolition de l'eu-patriciat. S'il était né dans la chaleureuse Provence, la dernière noblesse eût rencontré en lui son dernier Mirabeau. Comme il était un froid Normand, il lui suffisait de prolonger le souffle écrivassier de Marat. Malheureusement, les argumentations subissent l'influence des époques. A l'Œil-de-Bœuf, *Une Vie* eût converti la Cour de l'amour des scandales.

(1) Les ouvrages de M. Guy de Maupassant, publiés jusqu'à ce jour par l'éditeur Victor Havard, sont : *Une Vie, Bel-Ami, Mont-Oriol, la Maison Tellier, Mlle Fifi, Au Soleil, Miss Harriet, Yvette, la Petite Roque, Contes de la Bécasse, l'Inutile Beauté, Des Vers.*

Au Jockey-Club, la forfaiture de Julien de Lamare n'est qu'un lazzi!...

Ah ! oui, une avalanche sur cette charmante étagère du Japon ; une riche poussée, depuis le parc des Peuples jusqu'à l'égout de Paris, sur le chemin de la lascivité si glissant à tenir !... Et les petites violettes de l'étagère supérieure, assises sur *Des Vers* écrits dans la splendide adolescence, de s'étioler par-dessus cet étal scandaleux d'où s'échappe une odeur douteuse, comme d'un fangas planté de lys sauvages.

De souvenirs en souvenirs, Bel-Homme remonte à celui où, artiste du premier duvet, devant la bibliothèque paternelle, il ambitionna la carrière libre et libérale d'un Mathurin Régnier qui pipait en seigneur ses satires, écrites lentement d'une main, tandis que l'autre caressait les dentelles d'un jalot précieux, les rubans d'un chapeau couronné de gentilhommerie.

Alors, le fin sourire de Montaigne l'attirait vers ces chapitres adorables de nonchaloir, où l'écrivain disait de lui : « Il n'est rien de quoi ie face moins profession. Ce sont icy mes fantaisies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cognues un jour, ou l'ont aultrefois esté ; selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles étaient éclaircies : mais il ne m'en souvient plus ; et, si ie suis homme de quelque leçon, ie suis homme de nulle retention. »

Ah ! s'il avait pu s'asseoir à quelque place illustre d'un de ces grands vieux siècles où le génie ne sortait pas de la Cour magnifique, y pénétrait au contraire pour s'y épanouir si la naissance l'en avait éloigné. Alors, là, à l'abri du mauvais sort, au reflet des miroirs et des lustres, dans les salons du Louvre et de Versailles on combinait, la vie durant, un chef-d'œuvre de cent pages qu'on lisait et relisait jusqu'à mourir aux princesses exquises, qui l'avaient inspiré une fois sans remords, et l'écoutaient dix mille fois sans lassitude. Ah ! le fauteuil monumental,

où il eût mis sa vie à composer son unique et bon livre ; la chevelure à longs rouleaux, en laquelle tous les âges et toutes les majestés se seraient confondues ; la rue, qu'il n'aurait traversée qu'en chaise à capitons, sans mettre sa pantoufle à la boue, ni voir les gueux autrement que derrière un monocle !...

Mais il est, malgré lui, de notre heure, et se console de son époque roturière en passant roturier. Aux idées distinguées, qui lui sont défendues par un public qui ne les sait comprendre, il prête la langue fine de sa hoirie dont il ne peut se dessaisir. Il écrit les bordées des goujats, avec un style qui charme les comtesses. Par lui, les dames du faubourg Saint-Germain apprennent ce que les filles racontent rue Colbert ! Il ne sait pas pleurer, n'ayant à se repentir d'aucune ignominie. D'ordinaire, il godaille. S'il rit, sa franche bonne humeur part du ventre et soulage. En couleur, il est sobre ; et ses tableaux régentent la peinture. Son philosophisme, qui n'outrepasse pas la thèse matérialiste, es semble que sa théologie soit moins encore et veuille se confondre avec le scepticisme, pour le plaisir de la catégorie.

Mais son art de conteur, auquel il sacrifiera tout, proportionne si admirablement à un fond banal une forme vulgaire, qu'il invite les gens de goût à proclamer parfait le tempérament de cet écrivain de race, dont la finesse même ne saurait prêter aux cancans bas de la Suburre le verbe ailé de Cicéron.

*
* *

Qu'un mot résume Bel-Homme, son génie, ses pensées, son style : c'est un boyard, embauché chez des pingres.

Les Naturalistes, au bras des Décadents, lui disent : « Notre maître ! » Et vous, ne souhaiteriez-vous pas un ciel moins noir, un air plus pur, des rues plus propres, une époque enfin moins encombrée de vulgarisme, à cet homme de robuste santé et à ce romancier gentilhomme, dans les veines de qui coule du sang de Salammbô ?



ALPHONSE DAUDET



ALPHONSE DAUDET

— Une, deusse : le Midi bouge !

— Et tout est rouge ?

Non : tout est blanc. Blanc, comme les nuances sans couleur de cette vie parisienne, qui s'éteint dans les tons de l'opale et dont ce Méridional aux encres fortes s'est fait le dessinateur délicat. Blanc, comme ces satins, qui enveloppent les dames élégantes à la sortie du bal, et qui glacent comme de leur reflet les pages dont semblent être fabriqués les livres-notes de ce satirisant styliste. Blanc, comme ce diamant aux facettes étincelantes et aux cassantes rayures qu'aura fait, au précipité, la merveilleuse cornue qui amalgama en un seul type le tempérament double de ce Provençal vif et de ce glacial Parisien, qu'est Alphonse Daudet.

Regardez un instant cette tête échevelée de poète pipeur qui vous séduit, et cet œil froid de salonnier correct qui vous raille en bel air et vous tue poliment ; et à cette double note reconnaissez le romancier de la plus parfaite élégance que notre littérature aura eu la gloire de voir naître, à l'heure la plus luxueuse peut-être dont cette vie parisienne pourra marquer son passage de comète échevelée sur le calendrier de l'histoire.

*
* *

Ces Méridionaux sont tous les mêmes. Tel, qui était né pâtre, est devenu ministre ; et celui-ci, qui semblait devoir être un poète, s'est fait un romancier : comme si ces contradictions voulaient synthétiser le tempérament de ces grands diables d'hommes, complets jusqu'aux défauts de leurs qualités mêmes et jusqu'aux plus extrêmes paradoxes. Vous délimiterez un ciel d'hiver, à la neige et aux

fumées qui le bornent. Allez marquer le terme d'un ciel d'été, dans la lumière et dans l'azur qui le font se dérouler à l'infini des lignes et des tons ?

Ainsi, de Daudet.

Au tournant de la vingtième année, il quitte Tarascon pour venir publier à Paris ses premiers et — Dieu merci ! — ses derniers vers. Passons aussi vite que lui sur ses *Amoureuses*, courtes d'haleine, à petits vers sans ailes, où l'on s'aima tout au plus « pour des prunes ». Laissez ce poète aux vers manqués prendre langue en prose, et vous raconter de si suaves histoires dans *Petit Chose*, dans les *Lettres de mon Moulin*, dans les *Contes du Lundi*, que vous lui ferez certes grâce de cette rime et de cette métrique françaises dont sa prosodie libre a voulu s'affranchir, par égard pour cette forme et pour ce rhythme presque grecs par leur capricieux andante, dont les proses de ce poète nouveau feront autant de chefs-d'œuvre d'élégance, que de pages exquises en ont été écrites ! Voulez-vous des exemples ? Ouvrez ces *Lettres*, au hasard de la page, et lisez :

Il faut vous dire qu'en Provence, c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq ou six mois, là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre; puis, au premier frisson de l'automne, on redescend au *mas* et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin... Donc, hier soir, les troupeaux rentraient. Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à deux battants; les bergeries étaient pleines de paille fraîche. D'heure en heure, on se disait : « Maintenant, ils sont à Eyguières ; maintenant, au Paradou. » Puis, tout à coup, vers le soir, un grand cri : « Les voilà ! » et, là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. Toute la route semble marcher avec lui. Les vieux béliers viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage; derrière eux, le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourrissons dans les pattes; les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant; puis les chiens, tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans des manteaux de cadis roux qui leurs tombent sur les talons, comme des chapes.

Tout cela défile devant nous joyeusement, et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse. Il faut voir quel émoi,

dans la maison. Du haut de leur perchoir, les gros paons verts et or, à crête de tulle, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette. Le poulailler, qui s'endormait, se réveille en sursaut. Tout le monde est sur pied : pigeons, canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle; les poules parlent de passer la nuit!... On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et qui fait danser.

C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte. Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'attendrissent, en revoyant leur crèche. Les agneaux, les tout petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement. Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de bergers, tout affairés après leurs bêtes et ne voyant qu'elles dans le *mas*. Le chien de garde a beau les appeler, du fond de sa niche; le seau du puits, tout plein d'eau fraîche, a beau leur faire signe : ils ne veulent rien voir, rien entendre, avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie, et les bergers attablés dans la salle basse. Alors seulement ils consentent à gagner le chenil, et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent à leurs camarades de la ferme ce qu'ils ont fait là-haut, dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre, pleines de rosée jusqu'au bord.

Lisez-vous avec plaisir cette écriture courte, ce style à petits mots, à petits points s'enfonçant dans le texte, comme des aiguilles brillantes et rapides dans une claire tapisserie de paysage étincelant, comme un sujet de bucolique monté en diamant sur filigrane d'or, par un orfèvre très habile ? Ouvrez Homère, au passage des brebis de Polyphème, hors de la caverne du cyclope ; Hésiode, dans une de ses nombreuses pastorales ; tout autre livre de Théocrite, qui composa des bucoliques : vous croirez presque traduite des pages de ceux-ci la page de celui-là ; tant, par sa forme pittoresque, capricolante, rhythmique, originale enfin, celle de ce Français de Tarascon se rapproche de celles de ces Hellènes d'Ionie, pâtres d'état et artistes par goût. Mais ces comparaisons ne sont que par manière de dire, tant cette page et les autres ressemblent surtout à elles-mêmes, et tant le poète personnel qui les écrivit, en puisant son inspiration à la source qui appartient à tous, le fit avec un style qui n'est qu'à lui. Style brisé, irisé, in-

cisif,comme cette radieuse poussière de diamant qui rayera les plus dures matières, comme cette vapeur légère des ruisseaux dont les eaux claires sont des eaux fortes et où va désormais tremper sa plume de maître aquafortiste ce Petit Chose aux vers trop azurés, qui, troquant le flûtet provençal pour le burin parisien, descend de sa mansarde et entre dans nos rues.

Suivez-le.

*
* *

C'est quatre heures, après-midi, rue Royale.

A l'angle de cette rue, donnant sur la plus belle place de Paris et sur l'avenue la plus riche du monde, le public aux plus élégants équipages passe, par foules miroitantes de chevaux aux attelages scintillants, de femmes aux toilettes brillantes, d'hommes aux noms célèbres ou aux illustres armoiries. Dans l'éblouissement des phaétons et des victorias, sous le soleil et sous les arbres, c'est, jusqu'au Bois, une traînée d'argenteries et de dorures qu'argente et dore plus richement encore la poussière levée par l'amble cadencé des chevaux et par les roues aux rayons d'astre.

On passe, on repasse, et l'on repassse encore.

C'est Mora, blanc comme un lendemain de noce et brillant comme une glace de son coupé; Félicia Ruys, fine et légère comme l'ivoire du bloc-notes d'où elle extrait sa carte et la dépose, à vol d'oiseau, chez le seigneur du quai d'Orsay qui voudrait tant la retenir. C'est Roumestan, le nez en Roscius romain; c'est Jansoulet, au ventre et au fez de nabab; tous deux sortant du Palais-Bourbon avec une conscience et un succès bien différents : et c'est encore, sur les pas de ce malheureux millionnaire de Tunis, le journaliste Moëssart qui fait de la réclame au nabab, et à qui le nabab paye les phaétons où le petit crevé promène sa maîtresse; et l'honnête secrétaire de Géry, qui prend par le bras son maître ruiné et voudrait l'enlever à ce Paris de honte, pour lui sauver ses derniers sous au fond du bas de laine de la vieille maman, là-bas, bien loin, dans la bonne Provence, chez la bonne paysanne, mère du richis-

sime pourvoyeur du Bardo. C'est cette aristocrate Frédérique, promenant, haute et sèche comme un diplôme de royauté, ce petit prince d'Illyrie, pâle fils fin-de-race de ce monarque décavé, Queue-de-Poule, qui fait la noce. C'est aussi cette adorable folle Ida de Barancy que, du trottoir, un pâle ouvrier, au visage de poitrinaire et aux mains de mécanicien, regarde passer dans le miroitement de sa beauté et de son élégance, et où le pauvre Jack ne peut plus reconnaître sa mère. Et puis Fanny Legrand, née du cocher Jean Legrand, et qui, s'étant fait payer son coupé par Flamant avec les faux billets de mille que son artiste lui avait dessinés et qui les avaient conduits : lui, au bagne ; elle, dans ce binder, où la fille de marque était menée par son larbin de père. Et encore Sidonie, l'une de ces dix mille Sidonie du gros commerce parisien, qui se chargent de vider, en cinq ans de ménage et d'adultère, la caisse qu'une vie entière de travail et d'honneur avait remplie ; cette coquine de Sidonie, perverse jusqu'à l'inconscience, la voyez-vous aussi passer dans une des voitures de l'avenue, — honnête fille, au jour de son fortuné mariage ; et fille entretenue, après la pendaison de son mari ruiné, — toujours trônante et rayonnante sur le même éclatant quatre-roues, dans ces mêmes Champs-Elysées pleins, jusqu'aux rebords des trottoirs, de sa poussière d'or ou de sa fange dégoûtante ; selon qu'il fait soleil ou qu'il pleut, à quatre heures du soir, quand, sur ce coin spécial de Paris, passe ce monde et ses romans.

Voulez-vous voir comment commence et finit un de ceux-là, entr'autres ? La première page, d'abord :

— Madame Chèbe ?...
— Mon garçon ?...
— Je suis content !...

C'était bien la vingtième fois de la journée que le brave Risler disait qu'il était content, et toujours du même air attendri et paisible, avec la même voix lente, sourde, profonde, cette voix qu'étreint l'émotion et qui n'ose pas parler trop haut, de peur de se briser tout à coup dans les larmes.

Pour rien au monde, Risler n'aurait voulu pleurer en ce moment, — voyez-vous ce marié, s'attendrissant en plein repas de noces! — Pourtant il en avait bien envie. Son bonheur l'étouffait, le tenait par la gorge, empêchait les mots de sortir. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de murmurer de temps en temps, avec un petit tremblement de lèvres: « Je suis content!... Je suis content!... »

Il y avait de quoi l'être, en effet. Depuis le matin, le pauvre homme se croyait emporté par un de ces rêves magnifiques dont on craint de se réveiller subitement, les yeux éblouis; mais son rêve, à lui, ne semblait jamais devoir finir. Cela avait commencé à cinq heures du matin, et, à dix heures du soir, dix heures très précises à l'horloge de Véfour, cela durait encore. Que de choses, dans cette journée; et comme les moindres détails lui restaient présents!

Il se voyait au petit jour, arpentant sa chambre de vieux garçon dans une joie mêlée d'impatience, la barbe déjà faite, l'habit passé, deux paires de gants blancs en poche... Maintenant, voici les voitures de gala et, dans la première, là-bas, — celle qui a des chevaux blancs, des guides blanches, une doublure de damas jaune — la parure de la mariée s'apercevant comme un nuage... Puis l'entrée à l'église, deux par deux, toujours le petit nuage blanc en tête, flottant, léger, éblouissant... L'orgue, le suisse, le sermon du curé, les cierges éclairant des bijoux, des toilettes de printemps... Et cette poussée de monde à la sacristie, le petit nuage blanc, perdu, noyé, entouré, embarrassé, pendant que le marié distribue des poignées de main à tout le haut commerce parisien venu là pour lui faire honneur... Et le grand coup d'orgue de la fin, plus solennel, à cause de la porte de l'église large ouverte qui fait participer la rue entière à la cérémonie de famille, les sons passant le porche en même temps que le cortège, les exclamations du quartier, une brunisseuse en grand tablier de lustrine disant tout haut: « Le marié n'est pas beau, mais la mariée est crânement gentille... » C'est cela, qui vous rend fier, quand on est le marié!... Ensuite, le déjeuner à la fabrique, dans un atelier orné de tentures et de fleurs; la promenade au bois, une concession faite à la belle-mère, Mme Chèbe, qui, en sa qualité de petite bourgeoise parisienne, n'aurait pas cru sa fille mariée sans un tour de lac, ni une visite à la cascade... Puis la rentrée pour le dîner, pendant que les lumières s'allumaient sur le boulevard, où les gens se retournaient pour voir passer la noce, une vraie noce cossue, menée au train de ses chevaux de louage jusqu'à l'escalier de Véfour.

Il en était là, de son rêve.

A cette heure, engourdi de fatigue et de bien-être, le bon Risler regardait vaguement cette immense table de quatre-vingts couverts, terminée aux deux bouts par un fer à cheval, surmontée de visages souriants et connus, où il lui semblait voir son bonheur reflété dans tous les yeux. On arrivait à la fin du dîner. La houle des conversations particulières flottait tout autour de la table. Il y avait des profils tournés l'un vers l'autre, des manches d'habit noir derrière des corbeilles d'asclépias, une mine rieuse d'enfant au-dessus d'une

glace aux fruits; et le dessert, au niveau des visages, entourait toute la nappe de gaieté, de couleurs, de lumières.

Oh! oui, Risler était content!...

Et la dernière page, enfin, écrite sous la poterne de barrière où s'est pendu le bon Risler :

Six heures sonnaient.

Là-bas, au-dessus de Paris, qu'on entendait gronder sans le voir, une buée s'élevait, lourde, chaude, lentement remuée, frangée au bord de rouge et de noir, comme un nuage de poudre sur un champ de bataille... Peu à peu, des clochers, des façades blanches, l'or d'une coupole, se dégagèrent du brouillard, éclatèrent en une splendeur de réveil. Puis, dans la direction du vent, les mille cheminées d'usines, levées sur ce moutonnement de toits groupés, se mirent à souffler à la fois leur vapeur haletante avec une activité de steamer au départ... La vie recommençait... Machine en avant! Et tant pis pour qui reste en route!...

Alors le vieux Planus eut un mouvement d'indignation terrible:

— Ah! coquine... coquine!... criait-il, en brandissant son poing. Et l'on ne savait pas si c'était à la femme ou à la ville, qu'il parlait.

Que vous semble, à présent, de cette vie parisienne et du chroniqueur qu'elle vient de trouver, en ce poètereau sans coudée, qui devient tout à coup un romancier de taille, sur le trottoir où il ajuste son monocle et vous regarde circuler?

Il n'est pas haut en buste. Il est même trapu. Mais il est d'autant plus solide sur ses jambes, et d'autant plus apte à regarder les gens bien en face, et à les mesurer à leur juste taille. Dans les camargues et dans les craus de sa Provence sans altitude, son œil s'était habitué à regarder à plat, sur terre-plein, à niveau des hommes. Sur une terre de montagnes, il eût pris l'usage et la sûreté d'un coup d'œil plus sublime. Mais le romancier a fait sa qualité de cette exactitude même de son œil myope, qui eût été le défaut du poète; et l'aisance naturelle que ses gestes se sont donné en prose vaut bien l'envergure artificielle qu'eussent pu acquérir ses vers.

Un romancier bien en pieds, ni trop haut, ni trop court, ainsi que le chroniqueur d'une société particulière devait être, tel est Alphonse Daudet. On dit que ce parfait chroni-

queur est aussi la plus méchante langue qui ait parlé un peu de tout le monde, dans la langue française la plus malicieuse et la plus incisive. Mais ce que Daudet a osé dire, sur tel et tel, le public ne l'avait-il pas déjà sur les lèvres, et l'écrivain a-t-il fait autre chose que fixer dans l'histoire imprimée autant de silhouettes et de gestes que la tradition parlée aurait perpétués sans lui ? Dickens faisant lire à l'Angleterre, sous forme de roman, ses histoires intimes, avait introduit dans les lettres une forme nouvelle ; or c'était son droit, à la France, d'emprunter à sa voisine cette forme, et à Daudet son droit aussi de la reprendre à son confrère d'Outre-Manche. D'aucuns ont critiqué cette façon d'être l'élève de son maître. Daudet s'en est souvent fâché. Ni lui, ni les autres, n'ont eu raison. Quand une forme de l'art est à un homme, elle est à tous les hommes ; et quand l'élève, qui l'applique, y réussit avec la maîtrise du maître lui-même, pourquoi l'admiration publique en serait-elle diminuée, — surtout quand on est l'élève de son maître sans le savoir, et que l'élève n'eut que le tort d'être venu au monde un peu trop tard ?

*
* *

Une allégation autrement injurieuse et qui réveille dans Alphonse Daudet toutes ses colères, toutes ses haines, c'est celle qui confond en un même naturalisme abject le réalisme puritain de l'auteur de *Sapho* et le réalisme grossier de l'auteur de *Nana*. Sous prétexte que le même ciel et presque la même année les virent naître, et que la même amitié les aurait unis, pour un temps, au début de leur carrière, Daudet et Zola seraient restés rivaux de gloire, dans l'exploitation du même vice humain. Il faut n'avoir rien lu, ni de l'un ni de l'autre, pour soutenir pareille énormité. Il faut n'avoir pas vu, au seul nom de Zola et de sa réputation universellement faite chez la canaille et chez l'artiste aussi, Daudet, d'un bond d'indignation primesautière, secouer sa longue noire chevelure d'homme libre et

tout son corps malade d'amour pour cet art même qu'il honore et qui le tue, heure par heure :

— Lui, mon ami ?...

Eh ! qui pourrait être l'ami de cet inguérissable névropathe, autre que cet art que Daudet sent trop vivement, qu'il exprime aussi sincèrement qu'il sait, — et il le sait aussi supérieurement que tel maître, auquel il peut plaire à l'inconsciente fortune de le comparer sans raison — mais non de le confondre. D'abord Daudet est un Provençal, par conséquent un Grec d'origine et un poète de race. Zola, lui, n'a pas même l'accent d'un pays qui ne revendique ni l'honneur ni même le regret d'avoir prêté le berceau, les oiseaux, et les fleurs à cet Italien brutal qui, passant là par circonstance, y eut le jour par accident. Et, quand même le pays de ces deux caractères si différents serait le même, pour aller de ce fin Saint-Simon à ce grossier Restif de la Bretonne, il y a toute une cour — et quelle cour ! — à traverser. Celle où Daudet aura eu l'honneur de cultiver son coin, gardera à ce poète en prose la fleur qu'il aime, celle d'un souvenir sans plus de taches que dans ses livres (1), que dans sa vie, et que dans sa nature d'honnête Petit Chose, fils de ce bon Monsieur Eyssette, le fabricant sans peur et sans reproche de ces foulards menus, à chaîne minuscule, où l'on peut perdre et sa soie et ses yeux aux fins dessins en miniature qu'on y imprime, mais non — Dieu merci ! — son honneur de maître tisserand que, de père en fils, les Daudet ont soutenu jusqu'à ce jour, sans défaillance.

(1) Les ouvrages de M. Alphonse Daudet, publiés par l'éditeur Alphonse Lemerre, sont : *Les Amoureuses*, *Les Lettres de mon Moulin*, *Le Petit Chose*, *Contes du Lundi*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *Jak*, *Numa Roumestan*, *Tartarin de Tarascon*, *Les Femmes d'Artiste*, *Le Nabab*, *Les Rois en Exil*, *L'Évangéliste*, *Sapho*, *Le Théâtre*.





FRÉDÉRIC MISTRAL

Un fils de paysans de Maillane, en Provence, a terminé ses études de droit et sort de l'Université pour entrer dans la magistrature. Mais les chemins, à travers champs d'oliveraies et de pâtures, que le jeune docteur a pris pour retourner dans son pays natal, sont si odorants d'herbes fortes et si ensoleillés de lumière brûlante, qu'il s'enivre aux parfums, qu'il s'aveugle au plein Midi, et que cet étudiant, parti d'Aix en avocat austère, arrive dans Maillane en poète exultant, la robe de basochien retroussée sur le bras, la tête de troubadour en régalade vers les astres. A ce fils heureux des campagnes, sa terre maternelle a souri ; et ce sourire de la mère, qui enveloppera toute la vie son enfant, le gardera toute la vie de l'ambition et de la vanité des villes murmurantes dont le vain bruit s'arrêtera au seuil d'une maison sous oliviers où, comme un oiseau chante, va chanter un paysan.

*
* *

Quel poète est donc ce paysan ?

Un poète paysan, peut-être ?

Jetez un coup d'œil ravi sur son œuvre de maître troubadour, et demandez-vous si ces poèmes d'un savant impeccable peuvent former une gerbe ou une ramure, trop parfaites pour sortir des mains gauches d'un paysan, gerbe ou ramure que Mistral est pourtant fier d'offrir, avec ces mots, à Lamartine, le prince des poètes :

Te cousacri MIRÈIO. *Es moun cor, es moun âmo,*
Es lou frut de mis an ;

Es un rasin de Crau qu' eme touto sa ramo
Te porge un paisan ! (1)

Des ruines d'Arles au palais d'Avignon, un homme, au corps robuste de Romain, au visage de Grec sculpturalement beau, aux cheveux de rhapsode, au feutre large posé sur l'oreille, à la casaque courte et à la taillole écarlate sur les flancs, marche de mas en craus et récite des vers. Les parfums âpres des alpilles où la brise se roule entre les buis de thyms et les fuselures de lavandes, et les fortes odeurs des camargues où le vent lève la suée des troupeaux et les sels de la mer, ont éveillé dans l'âme de ce pâtre l'âme de son pays. Il chante. Ecoutez-le. Comme tous les poètes, qui mêlent leur note personnelle à l'invariable et éternelle chanson de la nature et qui, par cette note propre dans ce thème d'abstraction infinie, se distinguent entr'eux ; ainsi les poèmes, que celui-ci va dire, indiqueront l'originalité de son tempérament et la particularité de sa paysannerie :

Ame de mon pays (2), — toi, qui resplendis, manifeste, — et dans sa langue et dans ses gestes ; — quand les barons picards, allemands, bourguignons, — enserraient Toulouse et Beaucaire, — toi, qui pris feu de tout coin, — contre les noirs cavaliers, — les hommes de Marseille et les fils d'Avignon ;

Par la grandeur du souvenir — toi, qui nous sauves l'espérance, — toi qui, dans la jeunesse et plus chaud et plus beau, — malgré la mort et le fossoyeur, — fais revivre le sang des frères ; — toi qui, inspirant les doux trouvères, fait ensuite mistraliser la voix de Mirabeau ;

Car les ondées séculaires, — et leurs tempêtes, et leurs éclairs, — ont beau mêler les peuples, enlever les frontières ; la terre mère, la nature, — nourrit toujours sa portée — du même lait : sa germination forte — toujours à l'olivier donnera l'huile fine ;

Ame de longue renaissance, — âme, joyeuse et fière, et vive, — qui grondes dans le bruit du Rhône et de la Rhonée (son vent) ; — âme de forêt harmonieuse — et de calanque ensoleillée ; — de la patrie âme pieuse, — je t'appelle : incarne-toi dans mes vers provençaux !...

Ainsi débute, dans la rustique chansonnée qu'il nous promet, ce pâtre, aux strophes solennelles, dont la lyre

(1) *Mirèio*, Dédicace.
(2) *Calendal*, invocation.

classique contraste bien étrangement, dès ses premières notes, avec les sons moins consulaires de la flûte des bois et des pipeaux des champs. Tant pis pour les paysans, trop humbles, qui n'entendront ou n'apprécieront pas de si riches accords. Mais la voix est superbe et, sur cette route de Provence où nous entraîne le chanteur, il est à parier qu'il nous dirige en droite ligne vers cette Rome épique, où la tradition des grandeurs attire ce descendant d'Horace, ou plutôt vers la Grèce idyllique, où ce faux pâtre de Provence va rajuster aux cires savantes de l'école les pipeaux doubles de son art. Le simple villageois des Beaux ou des Camargues prête pourtant l'oreille, entend les strophes de son poète pastoral, mollement contournées comme les plis du Rhône dans les craus; mais le méandre a trop de sinuosités ; et Mistral, qui est assez savant pour ressusciter le vieil esprit et la langue ancienne de la Provence, n'est plus assez vulgaire (au sens du mot qu'eût compris Dante) pour émouvoir le paysan, qui ne sort pas des écoles romanes et ne peut lire, tout au plus, que dans le livre ouvert de la nature et de son cœur :

Oh ! dans les sentiers herbeux (1) — laissez-moi me perdre, rêveur, — sur les pelouses si unies — où, enfantelet, je me perdais ! — Les papillons — du petit chemin, — je les prenais avec la main : — scarabée — et coccinelle — me faisaient chacun son roman ; — et l'éclosion — des marguerites — ensuite me disait : Reviens demain !

Oh ! vers les champs de blé — laissez-moi me perdre, rêveur, — dans les grands blés pleins de fleurs rouges — où, petit gars, je me perdais ! — Quelqu'un me suit, — de gerbe en gerbe, — en récitant son *Angelus* ; — et, chansonneuses, — les alouettes, — moi, je vais les suivant, au plein soleil... Ah ! pauvre mère, — beau cœur aimant, — criant mon nom, je ne t'entendrai plus !

Oh! le long des fondrières bordées d'yeuse — laissez-moi me perdre rêveur, — dans les fourrés et dans les bruyères — où, jeune gars, je me perdais ! Une jeune fille — blanche et aimable, — là, souvent, m'apparaissait : — je vois encore — sa tête claire — et son corps droit, comme un laurier ; et je revois — dans les buissons de ronces — sa bouche en fleur qui me riait.

Oh ! par les vallons et sur les tertres — laissez-moi me perdre, rêveur, — et dans l'ombre des vieilles tours — où, amoureux, je me

(1) *Les Iles d'Or*; IX, Les Plaintes, 375-379.

perdais ! Dans le doux flair — que l'air m'apporte, — là, quelquefois, je retrouve un baiser ; — en solitude, — du vent battue — là mon âme se complaît ; — de souvenirs, — non d'espérances, — mon esprit ainsi se repaît.

Est-il traduit de Catulle ou de Virgile, de Théocrite ou de Moscus, ce morceau que ne dédaigneraient pas aujourd'hui Lamartine ou Musset, Briseux ou de Laprade ? Et prenez, aussi délicieusement que ces opusculets, les grands poèmes de Mistral, *Mirèio*, où la pastorale devient épopée ; *Calendal*, où le symbole prend corps en strophes; *Nerto*, où le roman des descriptions a trouvé sa splendide formule; *Reino Jâno*, où c'est maintenant l'histoire qui se chante, dans la trompette de Clio : partout, dans l'œuvre de ce maître, vous admirerez la science d'un poète impeccable ; jamais vous n'y constaterez l'ignorance du pâtre qu'il veut être, et du paysan qu'il ne peut devenir.

Comme Homère ou Virgile, dont il est sans défaillance le disciple et peut-être l'égal, Mistral aura su dégager, des traditions antiques, l'âme de la Provence avec ses poétiques coutumes et, de sa langue morte, de si suaves anciens récits qu'ils prendront immortellement corps et vie sous cette main de magicien évocateur et de maître jongleur. Quand toute cette littérature d'Oc ressuscitée aura repris sa place dans les mémoires des érudits, il restera encore à la faire assez paysanne pour la livrer à ces paysans, assez populaire pour la répandre dans ce peuple. Mistral, qui n'aura pas écrit pour le peuple *Mirèio*, *Calendal*, *Nerto*, *Reino Jâno*, devra se contenter d'être un grand homme et d'être lu par les savants, ces tonitruants Félibres, qui empliront du nom fameux de leur poète toutes les villes et toutes les campagnes de Languedoc et de Provence. Quant à laisser seulement la mémoire d'un de ses vers si corrects, ou seulement le souvenir d'une de ses histoires d'amour, si tendres mais si longues : cela, non.

Ainsi quand, dans Maillane, Mistral aura passé, comme il l'eût menée dans Paris, sa vie si dignement remplie d'homme-de-lettres provençal, il restera à son œuvre, si elle

est populaire, de se survivre dans la tradition orale de son peuple. Et elle ne se survivra pas, parce qu'elle aura été trop riche d'érudition, trop pauvre de simplicité. Alors aussi, un ignare barbier de Gascogne continuera à occuper les veillées de ses campagnes natales, avec quelques petits poèmes tels que l'*Aveugle*, *Françonnette, la Semaine d'un Fils*, *le Médecin des Pauvres*, *Marthe la Folle, les Frères Jumeaux*, où le poète aura disparu tout entier pour ne laisser apparaître que la nature, dans sa simple grandeur et sa sobriété d'artiste sans étude. Un rasoir aura mieux fait dans la main de Jasmin qu'une plume dans les doigts de Mistral, pour révéler, par l'exemple de ces deux troubadours si merveilleux mais si divers, ce qu'il faut savoir dire et ce qu'il faut savoir taire dans les simples drames de la vie, qui ne plaisent que par leur simplicité aux simples gens de la campagne.

Mistral aura été trop gendelettres, et Jasmin pas assez, pour être tous deux à égal titre poètes des paysans. Leur langue et leur esprit particuliers, qui ne leur auront prêté qu'un public spécial et n'auront fait d'eux, en somme, que des « poètes mineurs », selon l'antique formule des Latins.

*
* *

Au résumé, pour parler de la langue vaincue de Provence dans une autre langue, vaincue aussi, que Mistral aime encore, n'est-ce pas un fils de cette race latine, à laquelle un barbare gaulois avait fait dire : « *Væ victis !* » n'est-ce pas Ovide, exilé sous le noir Pont-Euxin, qui s'écriait, pour la stoïque consolation des races et des langues qui ont fini leur temps et qu'on ne comprend plus, quand elles sont bien mortes :

Barbarus hìc ego sum, quia non intelligor illis.





JACQUES JASMIN



JACQUES JASMIN

Un célèbre annaliste de l'antiquité romaine, commençant à écrire le panégyrique d'un honnête homme, dit que « transmettre à la postérité les actes et les mœurs des hommes célèbres, fut un antique usage que nos contemporains même, encore qu'insouciants des valeurs de leur époque, n'ont pas négligé, chaque fois qu'une noble et haute vertu a su vaincre et surpasser un vice commun aux grandes et aux petites cités : l'ignorance du bien et l'envie. Mais, comme chez nos ancêtres, on était naturellement enclin vers les actions belles et dignes de l'histoire, et qu'une plus large carrière était ouverte à celles-ci, il arrivait que le génie le plus célèbre en louait la mémoire, sans intérêt et sans ambition et seulement par acquit d'une bonne conscience. Et moi, devant écrire aujourd'hui la vie d'un homme mort, j'ai besoin d'une excuse que je ne demanderais pas, si je n'avais à traverser des temps si cruels et si hostiles à toute vertu. » L'indulgence que Tacite sentit le besoin de demander aux contemporains des classiques Césars, avant de les entretenir sur les vertus civiques de Julius Agricola, j'éprouve la nécessité pénible de l'obtenir aussi des contemporains de notre décadence littéraire, avant de célébrer la littérature patoisante d'un paysan supérieur, dans l'assemblée inférieure de ces messieurs de la littérature française. Au demeurant, ce poète paysan, contemporain de Lamartine et de Hugo, n'est plus de l'âge de ces messieurs poètes dont Arthur Rimbaud et Stéphane Mallarmé arborent l'hiéroglyphique drapeau aux bords extrêmes de l'école et de l'obscurantisme ; et celui-ci ne va passer, dans leur phalanstère et dans leur nuit, que comme

un rayon clair qui court rejoindre le faisceau de nos lumières nationales pour former avec celles-ci, dans la tradition des âges, ce grand soleil de l'art humain et de la littérature française dont la splendeur peut, à de certaines et tristes périodes, s'obscurcir, — non s'éteindre.

*
* *

Jacques Jasmin naquit, par privilège de la Muse des humbles qu'il allait célébrer, dans la plus humble des neuf villes dont la vieille Aquitaine forma jadis sa fière Novempopulanie. Mais, si la ville natale de notre troubadour fut seulement et tout modestement Agen, celle-ci n'était pas moins par sa géographie restreinte une portion de la vaste Gascogne, et n'avait pas moins conservé dans son cercle étroit et tout familial le type le plus pur et les coutumes les plus originales de ces Gascons, fils de l'histoire et du roman, si généralement connus. Figurez-vous, moins une terre qu'un jardin, moins un jardin qu'un clos, — où, comme le poète l'écrira plus tard, nous faisons tout naître, rien qu'en égratignant le sol, — où celui qui n'en tient qu'un lopin s'y prélasse en seigneur, où il n'y a pas de petit bien sous un soleil de serre, — où vous ôteriez votre gant luisant — et nous vous verrions chaque instant — détacher de la branche une belle poire fondante, — y planter votre blanche dent ; — comme nous, vous la boiriez presque, sans en tirer la fine peau ; — car, depuis la peau jusqu'au noyau, — elle fond dans la bouche, — c'est du miel ! — » (1). Et retenez surtout que vous n'auriez qu'à allonger le bras et entr'ouvrir la main ; car le clos est petit, et vous ne retrouveriez plus cette luxuriante nature, après ses quinze kilomètres d'alentour ; en sorte que, si vous avez appelé la Touraine le jardin de la France, vous serez forcé de reconnaître que l'Agénois en est l'horticulet miniatural. Ce fut donc sur cette terre choisie de paysans, presque messieurs, que, deux ans avant ce siècle,

(1) *Ma Bigno.* Voir les *Œuvres complètes de Jacques Jasmin*, tome IIe ; Paris, Victor Havard, éditeur ; 1889.

naquit notre futur poète et notre dernier troubadour, Écoutez-le vous raconter lui-même sa naissance et sa première jeunesse, sur cette page aussi charmante qu'est solennelle celle où Victor Hugo perdit, deux ans plus tard, une bien belle occasion de naître, à peu près simplement, comme les enfants naissent.

Ce siècle avait deux ans..., etc.

dit le maître français, sur la lyre toute tendue et toute haute. Et le troubadour gascon de dire aussi, sur son flûtet plus court, et sur un ton plus naturel aussi :

Eh bien ! puisque tu le veux, puisque je le promis, — je vais te raconter tout, même comment je naquis.

Vieux et cassé, l'autre siècle n'avait — qu'une couple d'ans à passer sur la terre, — quand, au recoin d'une vieille ruelle, — dans une maison où plus d'un rat vivait, — le jeudi-gras, derrière la porte, — à l'heure où l'on fait sauter la crêpe, — d'un père bossu, d'une mère boiteuse, — naquit un enfant. Cet enfant,... c'est moi !

Si un prince naît, le canon le salue : — ce salut annonce le bonheur. — Mais, moi, pauvrasse ! fils d'un pauvre tailleur, — aucun pétard n'annonça ma venue. — Le piaulement seul d'un grand charivari, — que mes voisins faisaient à mon voisin, — assourdit mes oreilles viergettes — d'un bruit affreux de cornes, de chaudrons, — et que ne venaient faire retenir que plus — trente couplets, composés par mon père.

Mais, sans canon, sans tambour, sans trompette, — aussi bien grandit l'enfant du peuple au berceau ; — bien emmailloté dans des langes grossiers, — tout rapiécés ; couché sur ma petite couëte, — toute farcie de plumes d'alouette ; — maigre, menu, mais nourri de bon lait, — autant je grandissais que fils d'un roi.

Ainsi longtemps, longtemps, on me dorlota. — Ainsi l'on m'a dit que mes sept ans passèrent.

Maintenant, pour moi, tout devient intéressant. — Pour bien peindre, il faut peindre ce qu'on sent : — et, moi, déjà je sentais, tu peux me croire. — Car, à sept ans, il me semble me voir, — la corne en main, coiffé de papier gris, — suivre son père dans les charivaris. — Que j'étais content, quand la corne ronflait ! — Mais, de plaisir, que mon cœur se gonflait — lorsque, dans les Ilots, portant mon goûter, — pieds nus, tête nue, j'allais broussailler ! — Je n'étais pas seul : nous étions vingt, nous étions trente ; — oh ! que mon âme était joyeuse, — quand nous partirons tous, sitôt midi sonné, — en entonnant : « *L'agneau que tu m'as donné !...* » — De ce plaisir le souvenir m'exalte.

Riches enfants, petits mignards, vous autres — qui, accroupis dans un salon bien chaud, — vous endormez sur les capucins de cartes,

— ou qui suez, à faire un petit saut ; — si vous nous voyiez, nous vous ferions envie ; — vous jetteriez bientôt capucins et raquettes ; — vous préféreriez le soleil au coin du feu. — Car la santé à nul coin de feu ne demeure : — vêtus, vous autres, vous vous enrhumez dedans ; — demi-nus, nous autres, nous nous portons bien dehors.

Aussi, des prés, regardez-nous, regardez-nous — escarpiner le velours si sablonneux ! — « A l'Ile, amis ! » le plus vaillant nous crie, — « A l'Ile, amis ! » répétons-nous, tous à la fois. — Et aussitôt, dans l'Ile éclaircie, — nous nous dépêchons de faire notre fagot. — Écorce , copeaux, branchettes, souchettes mortes, — sont arrangés entre deux oseraies. — Gloire à nous autres ! notre fagot est fait — et lié, une heure avant la nuit.

Nous en profitons : des branches nous balancent, — et nous ne rentrons qu'à la fuite du jour — Mais qu'il est joli, le tableau du retour ! — Sur trente têtes, trente fagots sautillent ; — et trente voix forment, comme en partant, — même concert avec même refrain...

Il est vrai, pourtant, qu'à travers tout cela — j'étais rêveur ; que le seul mot d'ecole — me rendait muet et faisait sur mon cœur — le même effet que le son d'une viole ! — Mais ce mot, d'ordinaire si doux, — me faisait mal quand ma mère, qui filait, — en me regardant d'un air apitoyé, — à mon grand-père tout bas le prononçait. — J'aurais pleuré. Pourquoi ? je n'en sais rien ; — mais j'étais triste, un grand moment, près d'eux.

Quelque chose de plus me rendait triste encore, — et voici quoi. D'ordinaire, chaque foire — venait remplir mon petit boursicot. — Or, quand j'avais porté quelque paquet, — vite à ma mère je donnais ma boursette. — Il y avait des sous, souvent une piécette. — Eh bien ! toujours, en soupirant un peu, — elle disait : « Pauvret, tu viens bien à propos ! » — Dieu ! sur le moment, cela me poignardait. — Mais sur mes lèvres bientôt reparaissait mon sourire, — et, léger comme un papillon, — plus que jamais je redevenais folâtre.

Oh ! je me faisais, dans cet âge tendre, — un grand plaisir du plaisir le plus mince. — Les vendanges venaient; j'allais grappiller. — L'hiver venait, gelant à pierre fendre ; — faute de bois, je m'allais soleiller, — en attendant l'heure d'aller veiller.

Car, de l'hiver si laid, que la veillée est belle ! — Dans une chambre, nous étions quarante, assis. — Suspendu au bout d'un éclat de roseau, — un vieux carcel nous prêtait sa lumière. — A vingt quenouilles, vingt fuseaux raboteux — faisaient du fil, gros comme de la ficelle. — Un long silence aussitôt se faisait ; — et, dévidant les bouts que nous rattachions, — nous autres, assis sur l'escabeau, nous écoutions — les contes vieux qu'une vieille disait. — Oh ! que je ressentais de plaisir et de peine, — quand elle disait l'*Ogre* et le *Petit-Poucet*. — Mais, quand elle peignait, au bruit de cent chaînes, — cent revenants dans une vieille masure ; — quand elle nous disait le *Sorcier*, *Barbe-Bleue*, — le *Loup-Garou* qui hurlait dans la rue, — demi-mort de peur je n'osais plus souffler ; — et quand je sortais, que minuit sonnait, — sorciers et loups-garous, à ce qu'il me semblait, — — étaient toujours derrière, prêts à me poursuivre..

Eh bien! pourtant cela savait me plaire. — Au jour, ma peur fuyait comme un éclair; — et, chaque soir, pelotonné de froid, — j'étais toujours le premier au souquet (sur la chaise).

Mais, un hiver, mon souquet resta vide... — Oh! c'est qu'alors un triste événement — m'avait frappé d'une si grande affliction, — que, depuis, je sens mon œil humide.

Douce ignorance! ah! pourquoi ton bandeau — se déchira-t-il brusquement et sitôt!

C'était un lundi, mes dix ans s'achevaient. — Nous faisions aux jeux; j'étais Roi. On m'intronisait. — Mais, tout à coup, qui vient me troubler?... — Un vieux, assis sur un fauteuil de saule, — que, sur deux pals, deux charretiers portaient!... — Le vieux s'approche; encore, encore plus... — Dieu! qu'ai-je vu! qu'ai-je vu!... Mon grand-père, mon vieux grand-père, que ma famille entoure! — Dans ma douleur, je ne vois que lui: déjà, — je saute sur lui pour le couvrir de baisers... — Pour la première fois, en m'embrassant, lui, il pleure. — « Qu'as-tu à pleurer? pourquoi quitter la maison? — Pourquoi laisser des enfants qui t'adorent? — Où vas-tu, pépi? » — « Mon fils! à l'hôpital. C'est là, que les *Jasmin* meurent!... » — Il m'embrasse et il part, en fermant ses yeux bleus. — Nous le suivons longtemps, bien longtemps, sous les arbres. — Cinq jours après, mon grand-père n'était plus. — Et moi, chagrin, hélas! ce lundi-là, — pour la première fois je sus que nous étions pauvres!

. . . .

. . . . (1).

Il faudrait citer en entier les *Souvenirs* et les *Nouveaux Souvenirs* de Jasmin, pour reconstituer dans sa psychologie, plutôt que dans ses faits et gestes, la première jeunesse de cet enfant qui naissait si merveilleusement au sein de la misère noire, pour devenir l'incomparable poète des pauvres et éclairer leurs tristes chambres d'un rayon de soleil, à l'heure où, comme un soleil mourant, la langue d'Oc antique et adorée allait illuminer, de son dernier regard et de sa dernière mélancolie, nos campagnes, chambre funèbre où la mourante a fait son lit. D'autres vous diront quel homme fut ce poète, quel voyageur ce troubadour, quel aumônier ce diseur magnétique, qui frappa, vers par vers, franc par franc, trois millions de monnaie pour les pauvres, ses frères de la première et de la dernière heure; lui, que la mort trouva, après plus de quarante ans de vie littéraire et de constante charité, dans cette même

(1) *Mous Soubenis*; Œuvr. Compl. T. II, p. 81 et suiv.

boutique de barbier, d'où il s'échappa tant de fois pour aller visiter les rois et les grands de ce monde, et où il retourna mourir dans le linceul des pauvres qu'il avait bien gagné et que la reconnaissance publique lui paya.

Pour moi, fils, comme lui, de cette même Gascogne patoisante et paysanne, à l'honneur de laquelle j'ai aussi consacré ma faible plume et mes humbles efforts, je ne veux que recueillir sur les lèvres de l'enfant le dernier sourire de sa mère mourante, et dire quelle langue vieille et suave la France littéraire s'est mise à oublier, et quel poète harmonieux aura clos la série des antiques et charmants troubadours, comme un cygne en retard dans la file des cignes qui traversèrent le ciel brillant de notre Poétique nationale.

Car, de Jasmin et de la tradition orale de nos communes mères qui me l'ont peint avec des gestes et des mots, à moi, trop tard venu à la vie et à la ville natale pour avoir pu l'y voir de mes yeux propres, je n'ai retenu que ce portrait. Un corps de stature puissante, qui s'affina de toute la délicatesse de son âme d'artiste. La tête, forte et haute. Les pieds petits, toujours chaussés de bas blancs et de souliers ouverts où fleurissaient, au bout, deux roses noires. C'était la double note caractéristique, où l'ouvrier du rasoir et l'écrivain de tant d'exquis chefs-d'œuvre se révélait, en dehors, à la foule, qui apppelait naturellement et respectueusement son poète-barbier :

— « Moussu Jansémin ! »

Ajoutez à ce culte élégant des formes le frac noir des soirées que, même le jour, n'avait plus le temps de dévêtir ce noble ambassadeur des pauvres chez les riches ; et vous aurez sous les yeux l'homme même que vous allez voir circuler dans son œuvre, avec ce mélange de grâce et de puissance qui caractérisent autant les écrits que la vie de ce poète si justement appelé, pour sa forme et son fond :

— « Monsieur Jasmin ! »

Mais avant qu'il circule, en chair vivante et en souffle

immortel, dans son œuvre poétique qu'il vous expliquera d'ailleurs lui-même, de ses grands bras de créateur qui soulevait les foules, et de son geste d'acteur incomparable qui les faisait à son gré pleurer et rire, classons-le, ici même, et avant que la conclusion de notre lecture nous en donne le droit, entre Lamartine et Musset, pour ce don supérieur des larmes vraies dont le poète de l'*Aveugle de Castelcuglier* et de *Marthe la Folle* a pleuré, avec une passion aussi sublime et plus dramatique peut-être, que celle dont s'immortalisèrent l'auteur aimant des *Nuits* et le philosophe ému des *Harmonies* et des *Méditations;* tant il est vrai que c'est par la douleur, plutôt que par la joie, qu'un homme est homme et que celui-là est surtout le poète de notre humanité, qui sait voir celle-ci comme une triste plaine de roseaux — oui! mais de roseaux pensants, disent mélancoliquement les philosophes, et sur lesquels passe parfois le souffle fort d'un poète suprême, pour les faire chanter.

*
* *

S'il vous arrive, un jour, de voyager dans ce midi occidental de France, qui juxtapose si diversement son ciel d'azur profond et presque castillan et ses mœurs d'hidalgo romantique et presqu'épique, comme un Cid, au ciel de l'autre midi oriental, dont les couleurs sont italiennes et les coutumes aussi classiques que celles d'un Romain et aussi raffinées que celles d'un Hellène, vous reconnaîtrez que la Gascogne et la Provence sont deux midis français tout à fait disparates par leur géographie et leur tempérament, et que la langue romane, paîssant à des prairies si diverses, est morte peut-être des herbes étrangères qu'elle a mêlées à sa pâture. Quand la Provence vous aura apparu, calcinée, dans son sol rocailleux et plainier par un implacable soleil de braise levantine, tourmentée, dans sa végétation par un impitoyable mistral qui emporte la graine et ne laisse que l'herbe, sur ses camargues et dans ses craus où les oliveraies cendreuses penchent tout d'un côté leur chevelure, comme de maigres veuves qui marchent dans

le vent et qu'enveloppe la poussière; vous tournerez vos yeux brûlés vers la Gascogne et vous verrez, sous son ciel bleu, presque toujours lavé comme une vitre par des pluies fines et nombreuses, sa terre, verte comme un jardin entretenu, accidentée d'insensibles collines, comme une jeune paysanne, aux seins légers et à la gorge ronde, qui a troussé sa cotte rouge sur une bottelée de fleurs vivaces et sur une charge de fruits mûrs. Et si, par une dernière observation comparative, vous regardez intentionnellement ces deux cieux d'un midi si différend par sa température, vous découvrirez aussi la différence de ces deux tempéraments si divers, l'un classique et réglé jusque dans sa littérature qui est stable, l'autre chevaleresque et affranchi jusque dans sa langue qui ne se fixera jamais ; et vous reconnaîtrez cette différence des types, à cette Provence orientale et monotone, dont le plat horizon n'a que du ciel bleu, cruel, désolant, jusqu'à la mer où ses bras las et desséchés s'ouvrent tout grands vers l'Italie ; tandis que l'occidentale Gascogne s'en va, de vallons en vallons et de collines en collines, sous un ciel d'émeraude où le rêve s'éclaire, où les nuages blancs et blonds font des combats de preux et des apothéoses de héros, s'en va toujours plus loin, toujours plus bas, jusque vers cette ligne de pics géants, ces Pyrénées monumentales où, du pays de Roncevaux au pays des Escualdunacs, depuis le temps des Cid et des Roland, on ne raconte, dans les recueils écrits ou dans les traditions orales, que des romanceros.

Vraiment, pour parler l'une et l'autre la même langue du bœuf latin, la Provence et la Gascogne étaient trop dissemblables de nature ; et, dès son apparition sur la terre gauloise, où chaque province autochthone essayerait de la parquer chez elle, la pauvre bête romane était bien menacée de périr. Elle ne dut la suspension de l'arrêt fatal qui la condamnait, dès l'origine, à mort, qu'à la puissante exubérance de son tempérament qui la rivait à la vie, malgré les tiraillements des partis extrêmes. En effet, tandis que les Gascons la poussaient à coup de plat de lance, vers les

pays chevaleresques, où fleurissaient la romance du roi Rodrigue et où s'ouvrait en rose rouge le drame des infants de Lara ; les Provençaux, au contraire, la ramenaient, au chant des pipeaux bucoliques, vers la terre classique des pasteurs d'où elle était originaire. Car de l'esprit épique et chevalier, Rome, malgré Virgile et son *Énéide* mélancolique de pâtres guerroyants, n'avait rien appris, ni chez Homère, ni chez Eschyle ; et la seule épopée que pouvait présenter au monde conquis cette primitive gardeuse de troupeaux était, encore qu'incomplète, l'œuvre d'un Espagnol de Cordoue, vaincu juste assez tôt pour apporter à Néron l'hommage d'un génie et d'une amitié d'hidalgo supérieur, en la personne de Lucain. On sait, du reste, le cas que Néron sut tirer du jeune auteur de la *Pharsale*, lui qui eut tant de souci de la gloire future du poète, qu'il lui fit ouvrir les veines, à trente ans, et qu'il écrivit sur la tombe étrangère de l'infortuné patricien espagnol, exilé chez ce pâtre et chez cet empereur qui jouait de la flûte : *M. Annœo Lucano, poetœ cordubensi, beneficio Neronis, fama servata.* Il faut que la littérature méridionale en prenne son parti : depuis que Lucain est mort, par un bienfait de Néron qui en sauva ainsi la gloire, si l'on a joué du luth aux *cours d'amour* du roi René, on n'a jamais sonné de l'oliphan que dans les *ports* des Pyrénées et sur la terre du Labourd où l'ombre de Roland, vaillant neveu de Charlemagne, passe encore. Quoi d'étonnant que la Provence romaine et amoureuse soit restée pastorale, avec Mistral ; et que, avec Jasmin, l'espagnole et chevaleresque Gascogne devienne dramatique ? Car, des romanceros, il faut, hélas ! dire aujourd'hui ce que le soldat de Bonaparte disait au Czar, en parlant des guerriers invincibles : « Sire, il sont morts ! »

Du moins le drame reste aux dramatiques Gascons.

Et, puisque nous voici partis en voyage sur la terre gasconne, où les vieilles légendes de guerre ne parlent plus, frappons à quelque porte de ce pays et convainquons-nous que le drame domestique a du moins remplacé l'histoire

populaire, dans ces cerveaux de romanciers toujours en verve. La nuit est là. Les fermes s'illuminent. Entrons dans celle-ci où, autour d'un grand feu *carralhè*, les escabeaux ont fait le cercle; tandis qu'un diseur s'est levé et chante, dans le silence des sabots immobiles et des brindilles elles-mêmes qui ont fini de pétiller :

Près des bords que le Lot, sans bruit, chaque moment, — baise-baise fraîchement — de son eau fine-claire ; — sous des ormes feuillus, une maisonnette se cache ; — et, dans cette maison, un beau matin d'avril, — à l'heure où dans Tonnéins une jeunesse hardie — attendait que le Sort marquât son choix, — une fille pensait, ensuite priait Dieu, — ensuite ne savait plus que faire, comment se mettre. — Elle s'asseyait, se levait et revenait s'asseoir. — Vous auriez cru qu'elle avait les impatiences à travers, — ou que le sol brûlant lui crâmait les pieds.

Elle était belle pourtant ; elle avait tout, tout, pour plaire. — Elle avait ce qu'ici-bas, ensemble, on ne voit guère : — taille fine, corps droit, peau blanche, noirs cheveux, — et l'œil bleu, bleu de ciel ; — ensuite, l'air si fin que, dans ces plaines, — paysanne, elle était *damette* au milieu des paysannes. — Elle savait bien tout cela : à côté de son lit, — un miroir bien luisant pendait ; — mais elle ne l'avait pas vu d'aujourdhui. — Quelque chose davantage l'absorbait ; et son âme était en jeu, car souvent, cou tendu, — elle devenait triste, violette, au moindre petit bruit.

. . . .

. . . .

Il est revenu, le mois de mai, — qui tant plaît — quand il renaît. — Roi des mois, il porte couronne, — et de plaisir il s'environne. — Il est revenu, le mois de mai, — qui tant plaît — quand il renait ! — Sur la côte, dans la plaine, — à le chanter tout s'empresse ; — car, s'il nous vient *piano-piano*, — comme l'éclair il s'en va.

Et partout l'on n'entend que des chansonniers ; — et partout l'on ne voit que frairies et danseurs. — Le printemps est passé enfin ; — le plaisir reste — dehors.

Seulette, une voix douce ainsi se plaint dedans :

« — Les hirondelles sont revenues. — Je vois mes deux, au nid,
« là-haut. — On ne les a pas séparées, — elles, comme nous autres
« deux ! — Elles descendent : les voici, je les ai presque dessus. —
« Qu'elles sont luisantes et jolies ! — Elles ont toujours, au cou, le
« ruban — que Jacques y attacha, pour ma fête, l'an passé, —
« quand elles venaient becqueter dans nos mains unies — les mou-
« cherons d'or, que nous choisissions...

« — Elles aimaient Jacques ; où je m'assieds, — déjà elles le
« vont chercher des yeux. — Oh ! vous pouvez tournoyer tout au-
« tour de ma chaise, — Jacques n'y est plus, pauvres oiseaux ! — Je
« le pleure seule, sans amie. — L'Amitié, de pleurs se fatigue ; —

« mais restez-moi, vous autres. Ma chambre est au soleil : — je fe-
« rai de tout, de tout, pour qu'à moi vous vous attachiez. Restez,
« oiseaux aimés de Jacques, — j'ai tant besoin de parler de lui !

« — Elles ne sont pas du tout folâtres ; elles ont l'air de sentir le
« bien que cela me fait : elles se caressent, pauvres bestioles ! —
« Caressez-vous longtemps, votre bonheur me plait. — Je les aime,
« car elles me sont fidèles, — et Jacques leur ressemble ; oh ! fidèle,
« Jacques l'est... — Mais personne ne tue les hirondelles, — et les
« hommes se tuent entr'eux !

« — Pourquoi donc n'écrit-il plus ?... Mon Dieu ! qui sait où il
« est ? — Il me semble qu'on va dire : « *Il est mort* !... » Toujours je
« frémis. — Cette peur sangle mon cœur. Sainte Vierge, tirez-la
« moi ! — Car la fièvre du tombeau me brûle, je m'éteins ; — et
« pourtant, bonne Mère de Dieu, — je voudrais vivre si Jacques vit...

« — Où êtes-vous, hirondelles jolies ? — Ah ! je me plains trop
« fort, et je vous ai effrayées. — Portez-moi du bonheur ! Revenez à
« mon soleil ! Je gémirai doucement, pour qu'à moi vous vous atta-
« chiez. — Restez ! oiseaux aimés de Jacques, — j'ai tant besoin de
« parler de lui ! »

. . . .

. . . .

Enfin, l'autre dimanche est venu. Tout rayonne d'or, — sous un beau soleil de juin. — Partout, la foule chansonne. — On voit que c'est double fête, ce jour-là, pour chacun.

Midi sonne. Aussitôt, quittant la Sainte-Table, — le vieux prêtre paraît, avec la fille au front pur. — Les cils de celle-ci sont baissés, sur ses petits yeux d'azur ; — elle est timide, elle est sans parole, — elle est toute à son amour qui lui crie : Bonheur ! — La foule autour d'eux s'empile. — Tout cela vient de prendre un air de majesté ; — on dirait que le pays attend un grand seigneur. — Ils sortent tous, hors de la ville, — et, riants, se plantent là, — à la bouche du grand chemin...

Rien au milieu, rien au fond de cette plate ligne. — Rien que de l'ombre, déchirée à morceaux, par le soleil. — Tout d'un coup, un point noir a grossi ; il se remue... — Deux hommes !... deux soldats !... Le plus grand, c'est lui !... — Qu'il va bien ! A l'armée, il a grandi encore !... — Et ils s'avancent, tous deux... L'autre, quel est celui-là ? — Il a l'air d'une femme... — Eh ! c'en est une, étrangère ! — Qu'elle est belle, qu'elle est gracieuse ! Elle est mise en cantinière. — Une femme, mon Dieu, avec Jacques !... où va-t-elle ? — Marthe a les yeux sur eux, triste comme une morte. — Même le prêtre, même l'escorte, — tout frémit, tout est muet. — Eux deux s'avancent davantage... Les voici à vingt pas, souriants, hors d'haleine. — Mais qu'est-ce, maintenant ? Jacques a l'air en peine : — il a vu Marthe !... Tremblant, honteux, il s'est arrêté...— Le prêtre n'y tient plus ; de sa voix forte, pleine, qui épouvante le péché : — « Jacques ! quelle est cette femme ? » — Et, comme un criminel, Jacques baissant la tête : — « La mienne, Monsieur le Curé !... la mienne !... Je suis marié !... »

— Un cri de femme part. Le prêtre se retourne ; — ce cri vient de

l'effrayer : — « Ma fille, du courage ! Ici-bas il faut souffrir ! » — Mais Marthe point du tout ne soupire. — On la regarde... Ils avaient peur qu'elle n'allât en mourir ? — Ils se trompent, elle n'en meurt pas. Il paraît qu'elle s'en console : — elle fixe Jacques gracieusement ; — puis, tout à coup elle rit, elle rit, comme une folle... — Hélas! elle ne pouvait plus maintenant rire d'autre façon : — la pauvre fille était bien folle ! — Aux mots que l'infidèle avait laissé tomber, — Marthe venait, pauvre souffrante, — de perdre sa raison pour ne la plus trouver.

Lorsque Jacques sut tout, il déserta le pays. — On dit que, hors de lui, à l'armée il revint. — Là, le malheureux, comme une âme damnée, — las de sa vie, la jeta — à la bouche d'un gros canon qui faisait feu. — Mais ce qui est vrai, trop vrai : Marthe — échappa à tous, une nuit. — Et dans notre ville, depuis, — pendant trente ans, on a vu la pauvre idiote — à notre charité tendre les mains souvent. — Dans Agen on disait, quand elle passait : — « *Marthe sort, elle doit avoir faim !* » — On ne savait rien sur elle, et cependant chacun l'aimait. — Seulement, les enfants, qui de rien n'ont pitié, — qui rient de tout ce qui est triste, — lui criaient : « *Marthe, un soldat !* » — Et Marthe, qui avait peur des soldats, fuyait vite.

Maintenant, vous savez pourquoi elle tremblait, à ces mots. — Et moi, qui les lui ai criés aussi, plus de cent fois, — aujourd'hui qu'on m'a conté sa vie apitoyante, — je voudrais couvrir — de baisers sa robe filandreuse ; — je voudrais lui demander pardon, à deux genoux. — Je ne trouve qu'une tombe : je la couvre de fleurs !

. . . .
. . . . (1)

Mais dans ce mas, si solennellement silencieux que les poules surprises se réveillent, et que le chien assoupi près des cendres relève son museau et fait mine de veiller, lui aussi, sa veillée, dans ce mas aux histoires si intéressantes d'où vous avez hâte de sortir pour courir lire la suite dans les livres mêmes de Jasmin, laissons le bœuf latin aux incertitudes de sa classique et romantique tradition dont le double courant divisera ses forces et finira par épuiser sa vie, dans cette Provence et dans cette Gascogne rivales en bravoure, sinon jalouses de succès. Et que les comparaisons, toujours boiteuses, restent aux patients rhéteurs qui les achèveront. Pour nous, Gascons de sang et de pensée, c'est certes de bien mieux que d'une figure de rhétorique qu'il va retourner, dans le foyer de famille, où le bœuf qui meurt, c'est l'idiome d'Oc qui rend l'âme. Hier encore, dans cette France inconsciente du trésor de langue

(1) *Maltro l'Innoucento ;* Œuvr. compl., t. I.

qu'elle néglige, en dédaignant son fonds roman, un million de Méridionaux français vengeaient la langue d'Oc des mépris de sa rivale d'Oil, en faisant sonner harmonieusement le *si* depuis la terre de Gascogne jusqu'à la terre de Provence. Aujourd'hui, sur cette même terre, vous ne trouverez plus un seul de ces paysans, qui égayaient jusqu'au froid Tacite, par leur braie large et leur bon sang. Comme la braie, le roman a disparu du sol gallo-romain ; mais le pantalon et le franciman, Dieu merci ! ont pris leur place ; en sorte que sur ce million de paysans qui, dans leurs cadis larges, vous disaient autrefois, sur le pas de leurs granges, un *adiùsias* si latin et si franc, vous n'en rencontrerez présentement pas un qui n'essaye, des lèvres lourdes, un grotesque *bonjour* se déchirant, comme un chiffon de soie, à vos fines oreilles de Français.

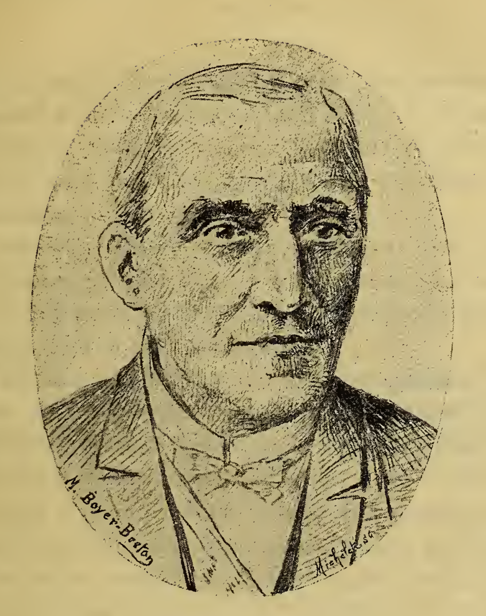
Aussi me suis-je hâté d'accourir au berceau de ma première et suave nourrice et de faire, pour ma Gascogne bien-aimée, ce que mes frères de même sang et de hameau divers feront pour leur province originelle. J'ai traversé les vallons et les plaines ; j'ai recueilli, telles que d'invisibles fleurs, les paroles anciennes qui éclosent encore sur les lèvres bénies des vieillards. Comme je les cueillais en bottelée, un poète les ordonna en bouquet, les tressa en guirlande. C'est ce bouquet, cette guirlande, que j'apporte dans les bibliothèques des sages, où mes fleurs chères de paysannerie s'ouvriront, — se flétriront peut-être ! — à l'ombre, en attendant qu'un jour meilleur les laisse reparaître à la lumière.

Et je pousse sur elles la grille noire de la bibliothèque, en priant Dieu qu'il les conserve à une nouvelle race de paysans, plus intelligente ou moins prétentieuse que la nôtre.

*
* *

Et maintenant que cet inutile éloge touche à sa page finale, qu'ajouterais-je, d'une main jeune à laquelle plus d'enthousiasme ne prête pas plus de valeur, pour célébrer ta gloire, ô Jasmin ! Celle-ci heureusement n'a pas besoin d'éloge ; ou, s'il lui en fallait un, digne d'elle, elle le

trouverait tout d'abord dans ton œuvre. Aimer le pauvre, comme un poète aime sa grande chose, la Femme, la Patrie ou le Dieu ; à cet amour éveiller son génie et, soixante ans de vie, mendier soixante millions de sous et chanter cent chefs-d'œuvre d'humaine poésie ; faire, de toute la France, une salle unique de spectacle et, de tous ses misérables frères une seule assemblée de gens déchus, que la charité réhabilite ; sur l'aile immense de cette charité, monter dans le ciel de la gloire aussi haut qu'un homme peut monter, sans que les autres hommes l'y oublient ou que les autres dieux l'y méconnaissent ; et là, planer dans l'œuvre rayonnante, en attendant la nuée d'or de la légende où l'homme disparaît pour ne laisser rayonner que le dieu; telle est ta chose, ô troubadour, que nul ne confondra dans l'histoire des hommes qui ont aimé les autres hommes et qui en sont devenus, par cet amour, les grands et immortels poètes ! Jouis donc de ta gloire, si noblement gagnée par ton génie et par tes larmes. Dans le temple où l'humanité garde le nom de ceux qui la grandirent, modeste et pieux ouvrier, ton nom demeurera inscrit, pour les âges futurs, en lettres aussi gracieuses que la fleur même qu'elles évoquent, blanche, odorante et populaire. Et quand tes vers qui, ce matin, entre mes doigts, commes les cordes d'une harpe, frémissent de reprendre leur vol sous le beau ciel de France, s'en reviendront un soir au berceau de Gascogne, las de tant de voyages ; et quand la mémoire des hommes, semblable à un mur blanc où tout s'inscrit et s'efface à son heure, aura presque oublié tes chants qui chantent, comme les larmes pleurent : alors, la légende dorée, qui est le berceau de ceux-là seuls dont l'œuvre fut assez grande pour que, même oubliée, le nom de l'ouvrier lui survive, la légende dorée prendra ton nom encore en fleurs pour le jeter, comme des fleurs, sur les âges futurs où d'autres pauvres de ce malheureux monde y attendront d'autres Jasmins, mouillés de pleurs ou de rosée, qui mettent un sourire dans cette chambre triste de la terre, où l'homme passe en soupirant.



LE BARON HAUSSMANN



LE BARON HAUSSMANN

C'est rue Boissy-d'Anglas; à cent mètres du boulevard auquel il a laissé son nom et qu'il peut voir, de ses fenêtres; à quelques pas de la place de la Concorde, et de ces Tuileries dont le palais disparu lui rappelle amèrement tant de grandeurs évanouies.

La maison ? D'une apparence riche et sévère, avec façade à colonnes entre lesquelles s'encastre le portail, vous la voyez comme le digne refuge du personnage qui y a abrité sa décadente et honorable fortune.

L'homme ? Vous arrivez à lui par un large escalier de pierre dont l'immense lanterne, ouverte sur deux étages seulement, est faite à point pour évoquer dans votre esprit et sous vos yeux charmés ce grand beau monde de l'Empire, qui y passa avec des sentiments souvent contraires, mais avec des manières de cour si polies qu'elles auraient plutôt tué en gentilhomme le rival qu'elles n'auraient osé y coudoyer en manant. Aujourd'hui, dans cet hôtel, trop vaste pour sa solitude, plus de Persigny, de Morny, de Fould, de Magnan, de Saint-Arnaud, de Rouher, de Troplong, de Delangle, de Napoléon III, en redingote noire et en simple rosette! Mais, tout là-haut, au deuxième de ces deux grands étages, le seul survivant de ces hautes mémoires, qui les domine encore comme alors de sa belle figure rase, et qui, encore droit dans ses quatre-vingts ans, vous tend ses fines longues mains de maître hospitalier, vous apparaît là comme la dernière et la plus sereine illustration d'un Empire à l'auréole duquel trop de soleils malsains collaborèrent, pour ne pas y brûler trop tôt l'idole qu'ils eussent souhaité d'adorer plus longtemps.

Un serviteur et un seigneur : tel est le double et noble caractère que vous révèle ce beau vieillard, dès le premier et chevaleresque abord, dès la première parole respectueuse et distinguée qu'il prononce sur l'Empereur et sur leur œuvre, d'un souffle fatigué par une vie trop pleine dont la dernière pensée sera certainement encore tout à l'honneur de son auguste Maître.

Je suis, vous dit-il à la première page des quatre livres où il entreprend de raconter sa vie, je suis resté fidèle à mes amis, dans la mauvaise fortune plus encore que dans leur prospérité. J'ai tenu loyalement, jusqu'au bout, les serments prêtés aux souverains que je servis, de 1831 à 1848; de 1853 à 1870. Je garde un respectueux souvenir de la bienveillance du roi Louis-Philippe, de la cordiale protection du si regrettable duc d'Orléans, son fils, mon ancien condisciple, et l'éternelle reconnaissance que je dois à l'Empereur, pour toutes ses bontés, pour sa confiance persévérante, pour son affectueuse estime. Mon entier dévouement aux grands intérêts publics, dont je reçus charge, ne fait doute pour personne. J'attends donc en paix la fin de mon existence terrestre. Que la mort me frappe debout, ainsi que tant d'hommes de la forte génération à laquelle j'appartiens : c'est ma seule ambition désormais. Je sortirai, dans tous les cas, de ce monde, sinon la tête haute, comme jadis, de ma vie publique, du moins le cœur ferme, et, quant aux choses du ciel, plein d'espérance en la miséricordieuse justice du Très-Haut.

Tel est ce caractère.

Et cet écrivain?

Un homme œuvrant d'abord, parlant ensuite ; un homme qui, dès le début de sa vie active et de son administration civile, voit nettement le but qu'il touchera et les moyens qu'il y emploiera ; un homme qui, sa carrière remplie par soixante années d'efforts habiles, s'assied devant un cahier blanc et écrit : « J'ai réussi ! » non pas de cette écriture littéraire et fine dont les Rémusat et les Broglie composent agréablement leurs *Mémoires*, mais plutôt de ce style verbal et plein dont les maîtres ouvriers rédigent strictement un *mémoire:* — c'est le baron Haussmann.

Nous voyons donc enfin paraître ces fameux *Comptes fantastiques d'Haussmann* que M. Jules Ferry demandait

sous l'Empire, à M. le Préfet de Paris ; et le célèbre ancien préfet, à qui Paris doit la moitié de sa splendeur moderne, aura complètement rendu ces fantastiques comptes-là, vers la même époque et chez le même éditeur où aura essayé de publier bien incomplètement les siens le fameux ex-ministre à qui la France d'aujourd'hui doit la néfaste campagne de l'Extrême-Orient (1). Les critiques des hommes ont de ces revers-là. Celle dont l'honorabilité d'Haussmann va bénéficier ne sera pas pour le moindre triomphe d'un fonctionnaire irréprochable, qui eût pu s'enrichir, comme d'autres, dans des exploitations énormes, entreprises pour le seul compte et avantage de Paris; mais qui, pour continuer à vivre sans fortune, à quatre-vingt-deux ans, se fait l'écrivain de son œuvre, et demande pour elle l'obole que l'histoire a déjà noblement apportée à d'aussi nobles noms que celui dont ce vieillard s'honore. — *Date obolum Belisario.*

Nous voudrions parler de ces arides et supérieurs *Mémoires* de M. le baron Haussmann, ainsi que d'un Manuel d'enseignement que tout administrateur, digne de ce nom sévère, devrait avoir en mains et consulter comme son guide le plus sûr.

* *
*

Voir de loin, agir infatigablement et uniformément à sa visée : toute la règle d'opération d'Haussmann, et toute la raison de son succès, sont là.

Cet avocat, né bureaucrate, — aimez-vous mieux, agent voyer ? — mettra, dès la première heure, ses facultés remarquables et presque héréditaires d'organisateur rural au service de son heureuse ambition. Mais, ses facultés s'épuisant à la longue devant l'obstacle souvent infranchissable, pour contourner celui-ci il s'aidera des passions

(1) *Les Mémoires du baron Haussmann* ; Paris, Victor-Havard éditeur, 1890. — *Le Tonkin et la Mère-Patrie*, par Jules Ferry ; Paris, Victor-Havard, éditeur, 1890.

intéressées des hommes, il emploiera les intrigues intéressantes des femmes : « galant au besoin près des dames, « vieilles ou jeunes, laides ou belles, ennuyeuses ou spiri- « tuelles. Je savais bien, ajoute-t-il, que cette moitié du « genre humain mène l'autre, à petit bruit, et que, si je « parvenais à la mettre de mon côté, j'aurais grande chance « de voir fort affaiblies, tout au moins, les mauvaises « dispositions politiques ou purement administratives « rencontrées dans le sexe fort. »

Cet aligneur au cordeau, à toute force, veut percer.

Il le peut.

Donc, il y parviendra.

Déjà sous-préfet, à vingt-trois ans, il le sera trois fois de suite, à Nérac, à Saint-Girons, à Blaye : ici, ouvrant des routes ; là, installant des écoles ; plus loin, fondant des asiles ; appliquant partout les aptitudes pratiques d'un ingénieur, qui fût aussi bien né musicien contemplatif de l'école de Chérubini, et qui eût fait d'aussi bonne musique en chambre que d'excellente administration dans les bureaux de ses sous-préfectures. Qui pourra croire que ce nouveau fonctionnaire, en frac, aux palmes vertes, était hier l'émule de Berlioz, au cours de Chérubini, quand ce dernier, directeur du Conservatoire, disait, un jour de composition, au futur maître de la *Damnation de Faust* :

« Qu'est-ce que cela, cette pose de deux mesures ?

— Monsieur le Directeur, j'ai voulu, par ce silence, produire un effet.

— Ah ! vous croyez que cette suppression de deux mesures produirait un bon effet sur les auditeurs ?

— Mais oui, Monsieur !

— Eh bien ! supprimez le reste. L'effet sera meilleur encore. »

Haussmann, lui, ce n'est pas musicien seulement qu'il veut être, — le fût-il tout autant que Berlioz. Pas même sous-préfet seulement. Alors, quoi de plus, à un âge si tendre, lui eût dit La Fontaine ?

« Vous, par exemple, vous devriez être duc, depuis long-

temps ! lui dira plus tard un courtisan de Napoléon III, à la table de l'Empereur.

— Duc !... et de quoi ?

— Mais, de Paris !

— Oh ! Paris n'est qu'un comté. Il a d'ailleurs un titulaire, et de race royale.

— Eh bien ! de Boulogne, de Vincennes, de la Dhuys !...

— De la Dhuys ?... Mais alors, duc, ce ne serait pas assez.

— Que voulez-vous donc être ?... Prince ?

— Non ! Mais il faudrait me faire *Aqueduc*, et ce titre ne figure pas dans la nomenclature nobilière. »

Ce qu'Haussmann sera mieux que comte, prince ou duc, ce sera préfet, pour réaliser ces nobles aqueducs et ces boulevards impériaux qu'il rêve et exécutera.

— « Enfin !... préfet ! » écrit-il, à la date du 24 janvier 1849. C'est son ambition, à lui, comme, au Prince-Président, c'est celle d'être empereur des Français. Parvenu à ce faîte, il n'essayera pas de s'élever plus haut. Tout au plus quittera-t-il, pour une meilleure, la préfecture du Var, après y avoir lancé un mandat d'amener contre ce républicain doctrinal Emile Ollivier que l'ironie du sort lui fera rencontrer, une deuxième et dernière fois, à Paris, quand l'ancien préfet, démissionnant, le cédera avec dédain au nouveau ministre en faveur. Il ne passera à Bordeaux que pour y désarmer les ennemis du Deux-Décembre, et pour y remplacer par un balai la faible épée de l'octogénaire Armand Ducos. Mais il faut que ce rôle politique, où les figurants s'usent vite, soit promptement joué par Haussmann ; car le Préfet architecte ne veut pas être un Préfet politique. Que le nouvel élu du Plébiscite ait besoin d'un organisateur des fêtes ; il l'enverra à Bordeaux, pour réconcilier le haut commerce libéral du quai des Chartrons au bonapartisme administratif du cours du Chapeau-Rouge ; et que là l'habile préfet prépare en maître le voyage, la salle et le fameux discours du Prince-Président, qui y déclarera que « la Paix, c'est l'Empire » ; ces postes d'avant-garde ne seront que de courtes passades, par où s'a-

cheminera vers Paris ce décorateur expérimenté des Quinconces, dont l'Empire constitué va avoir besoin pour organiser, aux Tuileries et à Saint-Cloud, ses fêtes sans repos du jour et de la nuit.

Mais avant de passer, de Bordeaux à Paris, avec notre brillant et solide Préfet, recueillons dans cette première partie de *Mémoires* d'Haussmann, cette curieuse narration du Deux-Décembre dont il fut spectateur et acteur ; elle nous servira aussi de transition, d'une préfecture à l'autre.

C'était un lundi, dit-il, jour de réception ouverte à l'Elysée. Je m'y présentai, le soir, tard, sans penser à mal, pour saluer et remercier le Prince. Les groupes d'hommes politiques, bien connus, que je traversai, dans le premier salon où je reçus les compliments de nombre de personnes, me parurent occupés surtout de l'élection d'un représentant à Paris (M. Devinck), qui venait d'avoir lieu. Le Prince-Président était au milieu du second salon, modérément entouré. Dès qu'il m'aperçut, faisant vers moi quelques pas, d'un air visiblement satisfait :

— Mme Haussmann, me dit-il en souriant, est-elle très contrariée de retourner à Bordeaux ? (Elle était bordelaise.)

— Bien loin de là, Monseigneur ! répondis-je. Elle en est ravie et, pour ma part, j'en suis d'autant plus heureux que je ne m'attendais pas le moins du monde à cela.

— Je ne puis pas, reprit-il, vous dire ici maintenant pourquoi je vous y envoie ; mais je désire que vous vous y rendiez immédiatement. Allez, demain matin, de très bonne heure, d'aussi bonne heure que possible, trouver le Ministre de l'Intérieur, pour prendre vos instructions ; et partez de suite.

Comme je le regardais, sans exprimer l'étonnement que me causait cet ordre aussi précis qu'inattendu :

— Allez même avant le jour chez le Ministre, continua le Prince à mi-voix : ce sera mieux encore !

Et il me serra la main, de la façon que je connaissais bien : celle des grandes circonstances. Je commençais à comprendre. Il s'agissait de choses graves ; mais desquelles ? Revenu dans le premier salon, j'allai droit à M. de Royer, procureur général près la Cour d'Appel de Paris, que j'avais déjà salué, pour demander si M. de Thorigny, son ancien premier avocat général, devenu mon Ministre de l'Intérieur, par je ne sais quelle aventure, et que, depuis un mois, je n'avais pas eu l'occasion de connaître, était parmi les visiteurs du Prince.

— Oui, me répondit-il, le voilà, près de la cheminée.

— Me ferez-vous l'honneur de me présenter à lui ?

— Très volontiers.

Aussitôt dit, aussitôt fait. M. de Thorigny, me supposant l'intention de le remercier, me dit :

— C'est au Prince même que vous devez votre nouveau poste. Dans un projet de mouvement, laissé par mon prédécesseur, vous deviez aller à Lyon. Mais le Prince a jugé que vous lui rendriez de meilleurs services à Bordeaux.

— Son Altesse Impériale a daigné me l'expliquer elle-même, et m'a bien recommandé d'aller, demain matin, de très bonne heure, prendre les instructions spéciales que vous avez à me donner, afin de pouvoir partir sans retard.

— Mais, je n'en ai aucune ! s'écria le malheureux Ministre. Je vis à sa stupéfaction qu'il n'était pas dans l'affaire. Mais alors, pourquoi le Prince m'adressait-il à lui ?

— Monsieur le Ministre ! dis-je en me retirant, l'ordre du Prince est si formel, que je ne puis manquer d'y obéir. Son Altesse Impériale va, je le présume, vous faire connaître, dans un instant, de quelle mission urgente je devrai m'acquitter à Bordeaux.

Et je le laissai, bouche béante.

En sortant, je tombai sur M. Frémy, qui revenait de l'Opéra-Comique, où M. et Mme Léon Faucher passaient la soirée. Il m'offrit d'y retourner avec moi, parce que, disait-il, mon ancien chef désirait beaucoup m'entretenir. Je m'en excusai. A peine avais-je le temps d'aller me reposer, quelques heures, après avoir pris mes dispositions pour le lendemain matin.

Dès cinq heures, j'étais en voiture. De la rue Caumartin, où j'avais pris gîte dans un hôtel quelconque, à la rue de Grenelle-Saint-Germain où le Ministère de l'Intérieur était encore, je croisai, notamment sur la place de la Concorde, des corps de troupes en mouvement. L'agitation causée, la veille, par l'élection du chocolatier Devinck, ne suffisait pas à m'expliquer ce déploiement de forces. Il faisait nuit noire. Rue de Grenelle, la grande porte du Ministère était ouverte ; dans la cour, brillamment éclairée, stationnait un bataillon d'infanterie de piquet, l'arme au pied. — « Oh ! oh ! » pensais-je. Je franchis le perron du milieu. Dans le vestibule, tous les huissiers, inquiets, effarés, s'empressèrent autour de moi :

— Ah ! Monsieur Haussmann ! c'est vous !... (J'étais un visage connu.) Vous venez pour parler au Ministre ? me demanda l'un d'eux, ancien valet de chambre de M. le comte Duchâtel.

— Précisément ! répondis-je.

— Mais.... auquel ?

— Comment ! auquel ?... Vous pensez bien que ce n'est pas à celui de la Marine.

— Est-ce M. de Thorigny que vous désirez voir, ou M. le comte de Morny ?... (Tout s'expliquait par ce mot inattendu. Sans hésiter un instant) :

— Annoncez-moi, dis-je, à M. le comte de Morny !

Les portes du cabinet s'ouvrirent, et M. de Morny, que je n'avais jamais vu précédemment, vint à moi, les mains tendues, me demandant avec la meilleure grâce et la plus grande tranquillité :

— Monsieur Haussmann, vous êtes avec nous ?

— Je ne sais pas au juste ce dont il s'agit, Monsieur le Comte ! répondis-je, mais j'appartiens au Prince. Disposez de moi, sans réserve.

En aucun temps M. de Morny n'oublia cette réponse, aussi nette que laconique. Ma visite était, du reste, la première qu'il recevait. Il m'expliqua — sans me voir sourciller même, — le Coup d'État, résolu de suite après la réception de l'Elysée; il me fit lire la proclamation du Prince, qu'on affichait dans Paris, et résuma les mesures déjà prises. Au moment où nous parlions, on avait dû s'assurer de la personne de chacun des membres les plus hostiles de l'Assemblée dissoute.

Je ne bronchai pas.

Enfin, il me dit ce qu'on attendait de moi, dans la Gironde...

Ainsi s'était préparé, entre une poignée d'ambitieux au pouvoir et une foule d'honnêtes gens dont ces meneurs avaient besoin pour faire croire à leur vertu, le coup d'État du 2 décembre. Ainsi, pendant que M. de Morny interrogeait M. Haussmann :

— Monsieur Haussmann, vous êtes avec nous ?... l'impérial cousin de M. le Ministre disait, à la même heure, contre une cheminée de l'Élysée, à M. Ferdinand Fabre, dont la vue courte n'entrevoyait même pas l'escamotage possible de la France, d'un tour de main, tout comme on ferait d'une pure muscade :

— Vous ne croyez pas cela, j'espère ! Vous me croyez un honnête homme ?

Dès huit heures de ce matin-là, tandis que l'honnête nouveau préfet de la Gironde allait rejoindre précipitamment son poste, l'honnête Saint-Arnaud n'en commandait pas moins l'état de siège de Paris ; et pas moins l'honnête général Fleury, à la tête de tout l'état-major, ne promenait la paix, en belle tenue d'ordonnance, sur les grands boulevards et jusqu'aux abords de la rue de la Lune où le malheureux essuyait un premier coup de feu, sur sa gorge, criant d'un ton trop haut :

— Vive l'Empereur, braves gens !

Eh ! que pouvaient lui répondre tous ces braves gens-là, autrement que ce que répondit Haussmann au frère naturel de cet empereur nouveau venu :

— Je ne sais pas au juste ce dont il s'agit, Monsieur le Comte! mais j'appartiens au Prince. Disposez de moi.

Aussi bien, un an après, pour faire de sa capitale son grand salon des fêtes, où danseraient les hommes de son gouvernement avec les fonds de son royaume, l'Empereur, ayant besoin à Paris de l'habile préfet de Bordeaux, appelle Haussmann. A cet homme, qui porte dans sa tête le vaste plan d'une ville nouvelle, son souverain accordera une amitié de premier ordre et d'opiniâtre constance, et les milliards supplémentaires qui ne lui appartiennent d'ailleurs pas. Qu'importe si, à ce prix, Haussmann ne lui vend pas sa conscience ; il ne va tout au plus lui céder que ses plans, à un prix qui, lui ayant permis de manipuler, dix-sept ans, cinq milliards, ne lui défendra pas d'écrire à quatre-vingts ans des *mémoires* irréprochablement honnêtes, sur lesquels il devra compter pour sauver son intacte mémoire et vivre encore quelques années de ce dernier et pénible travail. Ecoutez-le affirmer son caractère, en disant à son personnel, le jour même de son installation à l'Hôtel-de-Ville :

... Rompu dès longtemps au travail, je vous en donnerai l'exemple. Attendez-vous à me voir exiger qu'il soit suivi. Mais, plus je me montrerai sévère, quant au bien du service, plus vous me trouverez sympathique aux bons travailleurs.

Evitez de recourir aux recommandations. Je les accueille mal. Elles trahissent, de la part du recommandé, peu de confiance dans son propre mérite ou dans l'intelligence et la justice de ses supérieurs.

Maintenant, Messieurs, le but de cette réunion est rempli. Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire, vous savez désormais les intentions et les sentiments du nouveau chef que la volonté de l'empereur vient de placer à votre tête.

Oui, maintenant, avec cette tête d'organisateur merveilleux et cette conscience de parfait honnête homme, au travail ! En dix-sept ans, il faut démolir et reconstruire Paris. Sur un plan, admirable par sa simplicité et tout de lignes droites, il faut d'abord tracer sur la grande ville une immense croix dont les quatre branches, inflexiblement et largement ouvertes, iront porter, de la place de l'Étoile

à la place du Trône et de Montrouge à La Chapelle, le bon air, la bonne eau, la lumière plus vive, la vie plus abondante. A cette croix de rédemption nouvelle s'arc-boutera le cercle double des boulevards intérieurs et extérieurs ; et, à ces zones, des rues nouvelles s'amorceront, à l'infini, comme autant de rayons partant du centre de la croix et déversant vers les quartiers les plus extrêmes cette clarté, pure et intense, qui aura fait de Paris la ville la plus saine et comme le flambeau du monde entier. Pour l'exécution de ce plan magnifique, il ne faudra, à la ville de Paris, pas moins de cinq milliards dont la recette balancera plus tard la dépense, jusqu'au dernier centime de la dette publique ; et, à l'entrepreneur de ces travaux gigantesques, pas plus de dix-sept ans de travail sans trêve, en allongeant les trop courtes journées par des nuits trop rapides. Donc, nuits et jours, milliards et foules, immenses haines et courtes sympathies, tout est trouvé, employé, dépensé, achevé. C'est fait. Paris, splendidement ouvert comme le salon du monde entier, peut recevoir ses amis des cinq parties terrestres à l'Exposition Universelle de 1867, et même ses ennemis d'Allemagne aux assises autrement célèbres de 1870.

Mais Haussmann, regardant le passé, a prévu l'avenir et, par une fierté qui fait honneur à son beau caractère, il remettra à l'Empereur sa démission de préfet de Paris, le jour même où recevra son portefeuille de ministre cet Émile Ollivier de malheur, qu'Haussmann rencontrait, pour la première fois, au début de sa carrière préfectorale, dans une bande de doctrinaires révoltés contre lesquels le jeune préfet du Var lançait un mandat d'amener. Curieuse et néfaste rencontre, cet Ollivier « au cœur léger », que le préfet de Paris retrouvait encore, au terme de sa carrière, dans la composition du dernier ministère qui ruina l'Empire.

Il est vrai qu'Haussmann put prévenir à temps l'Empereur, et que, trois mois plus tard, appelé par son auguste Maître pour reconstituer un ministère napoléonien

qui réhabiliterait le gouvernement de l'Empire amoindri par une constitution de République, il put prendre ses représailles sur Ollivier lui-même qui, signant sa démission dans le cabinet de Napoléon III où se trouvait Haussmann, se retourna et dit en déposant la plume :

— Messieurs ! le ministère sortant a l'honneur de saluer le nouveau ministère.

— Vous vous trompez, Monsieur ! lui répondit l'ancien préfet, qui ne voulait plus accepter de charges dans un gouvernement trop compromis : nous sommes le public !

Ce fut peut-être pour le malheur de la patrie, qu'Haussmann ne voulût pas accepter de reconstituer, après la chute d'Ollivier, un ministère d'hommes sages qui eussent certainement épargné à la France la guerre folle, qu'elle déclara elle-même, un mois plus tard.

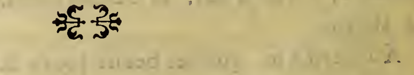
*
* *

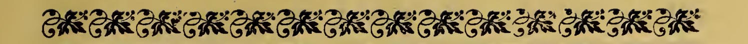
Telle fut l'œuvre.

Tel reste encore l'homme, dans la vigueur un peu cassée de son énergique vieillesse. Les traits du visage, ridés par tant de veilles, demeurent bons et se font beaux sous l'auréole blanche qui couronne le front des travailleurs de cette espèce. La voix se casse. Pourtant le buste reste droit. L'œil surtout vous attire, avec une diplomatie insinuante du regard qui va vous prendre de très loin ; et alors, c'est un sourire étrange de finesse, qui vous retient sous le joug. Enfin ses manières, galantes et vigoureuses à la fois, vous marquent bien comment cet homme heureux sut vous gagner par la grâce des formes, et vous subjuguer par la force des pensées. La seule physionomie d'Haussmann, incomparable de sympathie et de maîtrise, vous fait comprendre, à vue d'œil, la bonne fortune qui fut longtemps la sienne.

Aujourd'hui, que les beaux jours de l'Empire sont loin et que la bonne fortune de cet homme semble avoir oublié ce vieillard, la main d'Haussmann, dont on pourrait excuser certes les faiblesses, écrit, sans défaillance, de lourds secrets

que, pour l'honneur de ses détracteurs nombreux, l'ancien préfet de Paris a eu la dignité et le courage de garder jusqu'à quatre-vingts ans. Pour venger la vérité méconnue, et pour s'expliquer enfin avec des morts qui, vivants ne l'auraient pas entendu sans des dommages et des haines, il écrit le bilan de ses comptes, d'une écriture serrée et précise. Sans passer pour un modèle, il peut servir de leçon à tant de maîtres rédacteurs modernes dont on sent que la plume brancolle, au bout d'un outil trop bavard. Lui, il ne dit que ce qu'il sait. Il poussera, dit-on, le courage jusqu'à dire tout ce qu'il sait, en se rappelant et en s'appliquant à lui-même ce *post-scriptum* qu'il adressa, un jour, à un sous-préfet de Bazas: « On n'offre pas plus de surface aux balles; mais on a beaucoup moins de chances d'en recevoir, par devant, que par derrière. » Aux yeux d'une littérature romancière et vaine, ces nouveaux *Comptes d'Haussmann*, que M. Jules Ferry n'aura plus à trouver *fantastiques*, apparaîtront, comme le sec « mémoire » d'un entrepreneur qui « liquide ». Au dire de quelques précieux esprits, ces comptes auront même trouvé leur carton jaune dans la couverture qu'un éditeur intelligent leur a faite; ils n'en resteront pas moins au plein soleil de l'histoire, pour venger un fier caractère de toutes les calomnies qui ne purent l'abattre, et pour glorifier un grand ouvrier par ses plans mêmes que les ennemis du deuxième Empire critiquèrent hier, et qu'ils remettent aujourd'hui à l'étude pour l'embellissement de la troisième République.





NAPOLEON III

— « Les morts, vont vite ! » dit la ballade. Celui que dix-sept ans de tombe ont reculé si bas, que la terre de Chislehurst, où il dort, mise cette semaine aux enchères publiques, on n'en veut pas, même pour rien (1), ce mort-là, si bien mort sous le nom détesté du troisième Empereur, va-t-il revivre sous le portrait sympathique qu'essaye de tracer aujourd'hui un serviteur dévot ?

Ce portrait de Napoléon III, que les *Mémoires* du baron Haussmann vont rendre au culte de ses fidèles et rares partisans et à la discussion impartiale de ses juges, me rappelle un autre portrait du même personnage, que j'ai eu la fortune de rencontrer, dernièrement, au fond d'un atelier de peintre. J'hésiterais à refaire ici l'ébauche d'un caractère esquissé tant de fois, si le tableau, qui va m'en servir de prétexte, n'était, en même temps qu'un chef-d'œuvre de peinture, un modèle aussi parfait d'étude psychologique. Chaque ligne y est un trait, qui marque indélébilement cet homme, dont toute la figure historique et fuyante n'aura peut-être pas été tout à fait aperçue dans son plein jour.

*
* *

On raconte que, le 20 avril 1865, l'Empereur, ayant cinquante-sept ans d'âge et treize de règne, comme on célébrait encore autour de lui Solférino et qu'on ne lui parlait pas encore du Mexique, manda au Pavillon de Flore un

(1) On a essayé de vendre à la criée, le 7 juillet 1890, le domaine où Napoléon III est mort, le 9 janvier 1873. Camden-House (Chislehurst), entouré de 125 acres de jardins et de bois, n'a pas trouvé d'acquéreur.

jeune peintre dont la renommée commençait à vanter la maîtrise, et qu'il lui commanda son portrait.

— Assis sur vos aigles, Sire! Ou debout, dans vos bottes? demanda Cabanel.

— En famille! répondit l'Impératrice, parlant pour l'Empereur. Et elle disposa, elle-même, la pièce.

Elle choisit l'orée du pavillon, qui ne laisserait voir la cheminée que par un coin du chambranle, où l'aigle impérial essorerait. Derrière le personnage, qui poserait debout près d'une table où la couronne trônerait sur des coussins, les salles suivantes s'éloigneraient, à l'enfilade, avec leur flamboiement de dorures mourantes, comme en un crépuscule. Autour du personnage solitaire et en pied, à son profit, toutes les couleurs dorées, bleues, rouges, des lambris, des tapis et des meubles, s'éteindraient. L'ordonnance, que prescrivait l'Impératrice en artiste parfaite, était parfaite; et le peintre attendait, dans un coin, d'y ajouter seulement ses couleurs.

On en vint au manteau impérial, dont les plis fastueusement amples et criardement rouges pourraient détonner dans cet ensemble familial, selon la place qu'ils y occuperaient. Le manteau! Il le fallait pourtant à la décoration impériale, mais sans qu'il la décorât avec intention. Où placer le manteau?

Cabanel eut une idée de peintre, qui illumina aussitôt son regard; mais il craignit que l'audace n'en heurtât son souverain modèle.

— Faites donc! lui dit l'Empereur, en lui tendant le manteau.

— Voilà! hasarda librement Cabanel.

Et il jeta par terre, de toute sa longueur, ce manteau, qui vint se rattacher à un bras du fauteuil; comme un manteau de circonstance, que quelque aventurier ou quelque figurant d'opéra aurait laissé tomber de ses épaules et traîner jusqu'au rebord d'un siège. A milieu de cette bande de pourpre qui, depuis le fauteuil jusqu'à la fenêtre, s'étendait de biais sur le tapis aux grands ramages bleus et

rouges, il fit poser Napoléon en habit noir, culotte noire, bas noirs, cravate et gilet blancs, grand Ordre rouge en sautoir, une main sur la hanche, l'autre contre la table, *alla buona* et bien en face.

Ceci posé, Cabanel étudia familièrement son homme, — dans ce tableau qui lui valut la médaille d'honneur, au Salon de 1866.

* * *

Familièrement !

C'était le seul moyen que cet homme donnât, pour se laisser connaître à fond ; mais en revanche, c'etait celui qu'il ne donnait que rarement, et comme par surprise.

Dès que la morgue du pouvoir, qui lui valut publiquement tout son prestige, l'abandonnait à quelques instants de familiarité, il retombait dans sa nature douce, flegmatique même, celle que ses adversaires politiques appelaient la « nature hollandaise », et que des ennemis plus libres de langage se plurent à confondre avec la nature même de l'amiral Verhuell.

Que la reine Hortense en fût cause, ou qu'elle doive en être absoute, son fils problématique n'en fut pas moins Harlémois, d'humeur et de type. « Doux entêté ! » disait sa mère, pour résumer en deux mots son indolence et son opiniâtreté ; et ceux qui ne reconnurent, ni à la forme trapue de son long buste, ni à la démarche balancée et flamande de ses épaules, ni à la couleur faussement châtain de ses cheveux, la svelte prestance de Louis de Hollande qui fut si Corse par le corps et l'allure, avaient peut-être raison de citer souvent le mot de ce pauvre mari couronné, écrivant au pape Grégoire XVI :

— ... J'ai le malheur, Saint-Père, d'avoir pour femme une Messaline, qui accouche !

Les yeux de l'Empereur étaient surtout caractéristiques, précisément par ce manque de caractère qui ne permettait pas de les fixer, et qui les rendait par là si politiques. Des yeux bleus, qu'estompait la grisaille. Des yeux petits, qui semblaient somnoler sous leurs paupières retombantes,

telles que deux rideaux. Des yeux qui ne luisaient, comme des diamants dans le plein jour, qu'à leurs beaux jours ou à leurs jours néfastes. Ainsi, le 1er décembre 1851, quand l'homme du Coup d'Etat disait à un simple honnête homme, M. Ferdinand Fabre :

— Vous ne croyez pas cela, j'espère ! Vous me croyez un honnête homme ?

Ainsi, le 24 juin 1859, sur le champ de bataille, où bénévolement il se couvrit de gloire, et que Villemain célébra par cette fine repartie :

— La confiance, c'est comme la bataille de Solférino. Ça se gagne ; ça ne se commande pas !

Les yeux bleus de Napoléon III, que celui-ci dissimulait le plus habilement, selon la recommandation de sa mère : « Un prince doit savoir se taire ou parler pour ne rien dire », ces yeux, rapprochés de ceux du fils naturel du général Flahaut et de la reine Hortense, et semblables entr'eux comme deux gouttes bleues entr'elles, furent le critérium le plus certain de l'incertitude de cet homme qui, de Paris à New-York, vagabonda quarante-six ans autour du trône sans savoir si, neveu réel du premier empereur, il serait empereur à son tour. Mais lui, du moins, comme son frère utérin, pour laisser croire à sa réelle mère, il ne porta pas dans son blason la fleur barrée d'hortensia ; et la fortune, tôt ou tard, devait fixer son sort.

Elle le fit empereur, pour dix-sept ans.

Les uns trouvèrent que ce fut trop ; d'autres, pas assez. L'histoire n'a pas moins enregistré le nom de cet homme, à qui nul ne reprochera d'avoir été, du moins d'aspect, un condottiero italien, ainsi que M. Taine l'écrivait récemment de son oncle ; et, si c'est une injure d'être italien et condottière en France, cet empereur hollandais n'en sera pas atteint.

*
* *

Tel fut le caractère le plus vrai de l'homme auquel son ancien préfet, en serviteur reconnaissant et fidèle, prêterait

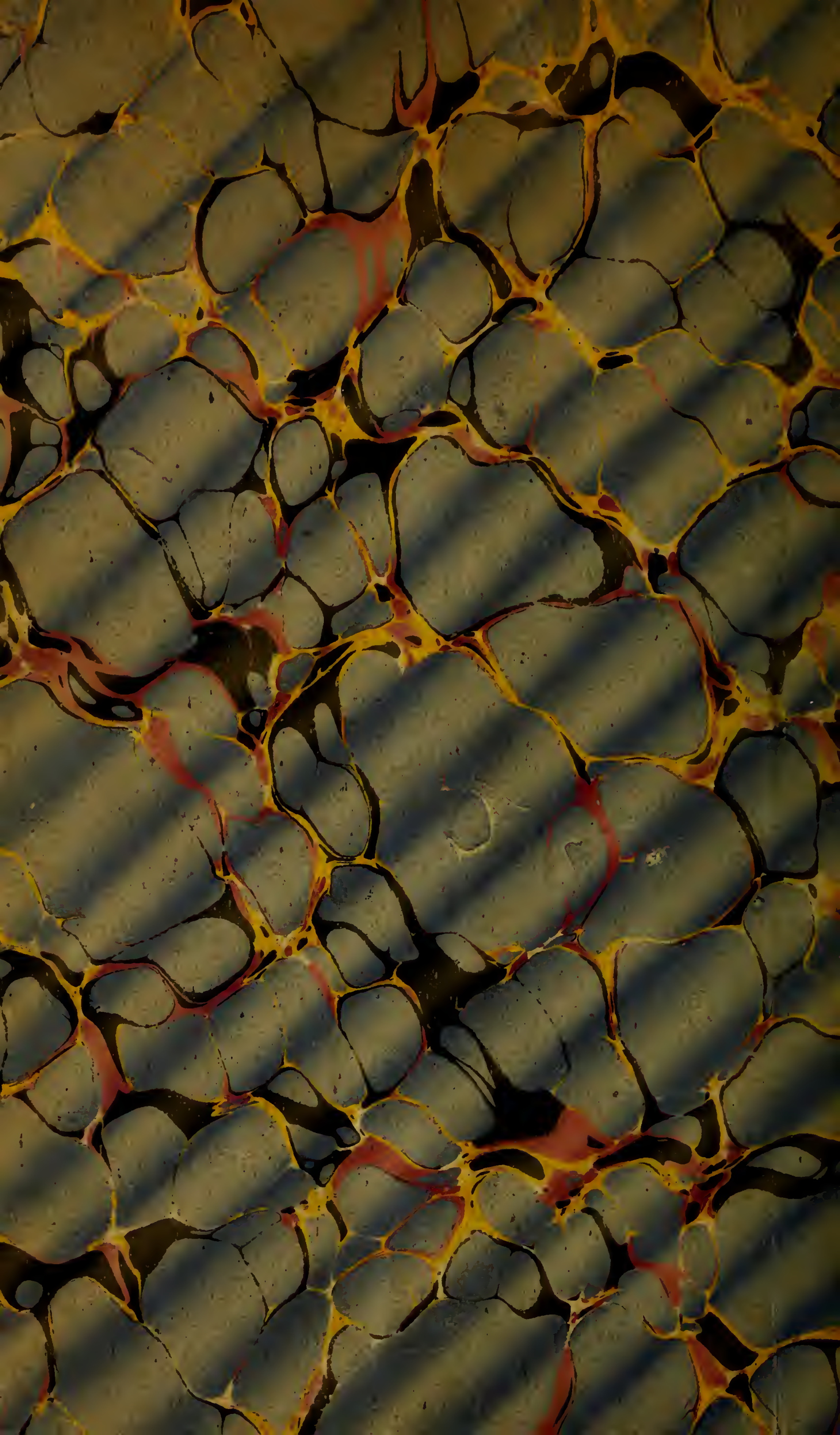
aisément une figure qu'il n'eut pas. Cabanel, dans son tableau, mieux que Haussmann dans ses *Mémoires*, aura marqué cette figure d'un trait plus lumineux, plus accusé, et comme à la flamande, sous les yeux vagues et toutefois brillants de son impérial modèle : ces yeux d'aspic prudemment endormi, grâce aux pilules à base d'arsenic que le docteur Jenkins inventa, dit Daudet, pour le duc de Morny, et que l'illustre secrétaire d'État se plut à partager avec son impérial frère. Mais, afin que ces deux portraits si différents du même homme ne se contrarient pas injurieusement l'un l'autre, souhaitons à celui d'Haussmann une assez bonne fortune pour que le livre du baron rachète le tableau du peintre, — qui est précisément à vendre.

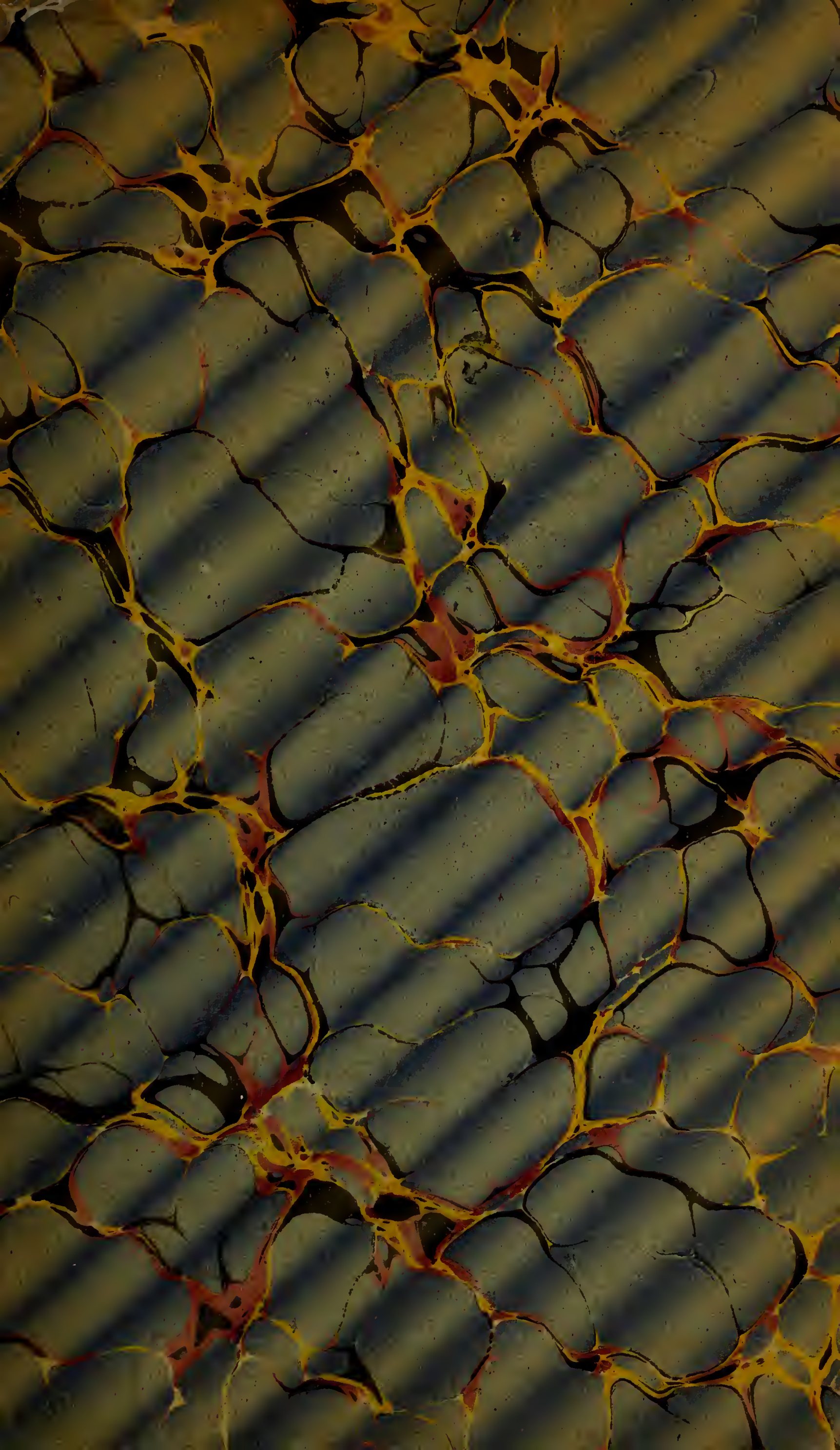
Ainsi pourra-t-il retirer de la circulation une ébauche qui ferait injure à son souverain modèle, si le public contradicteur venait à l'opposer au sympathique Napoléon que l'ex-préfet de Paris expose, avec complaisance et de son plein droit. Ce livre surtout évitera à cette toile la honte d'abandonner le clou modeste où je l'ai découverte, pour aller s'accrocher ironiquement, qui sait! dans le cabinet de quelque féroce Chancelier-de-Fer ou de quelque moqueur empereur d'Allemagne, — au détriment du modèle déchu qui posa autrefois devant elle.

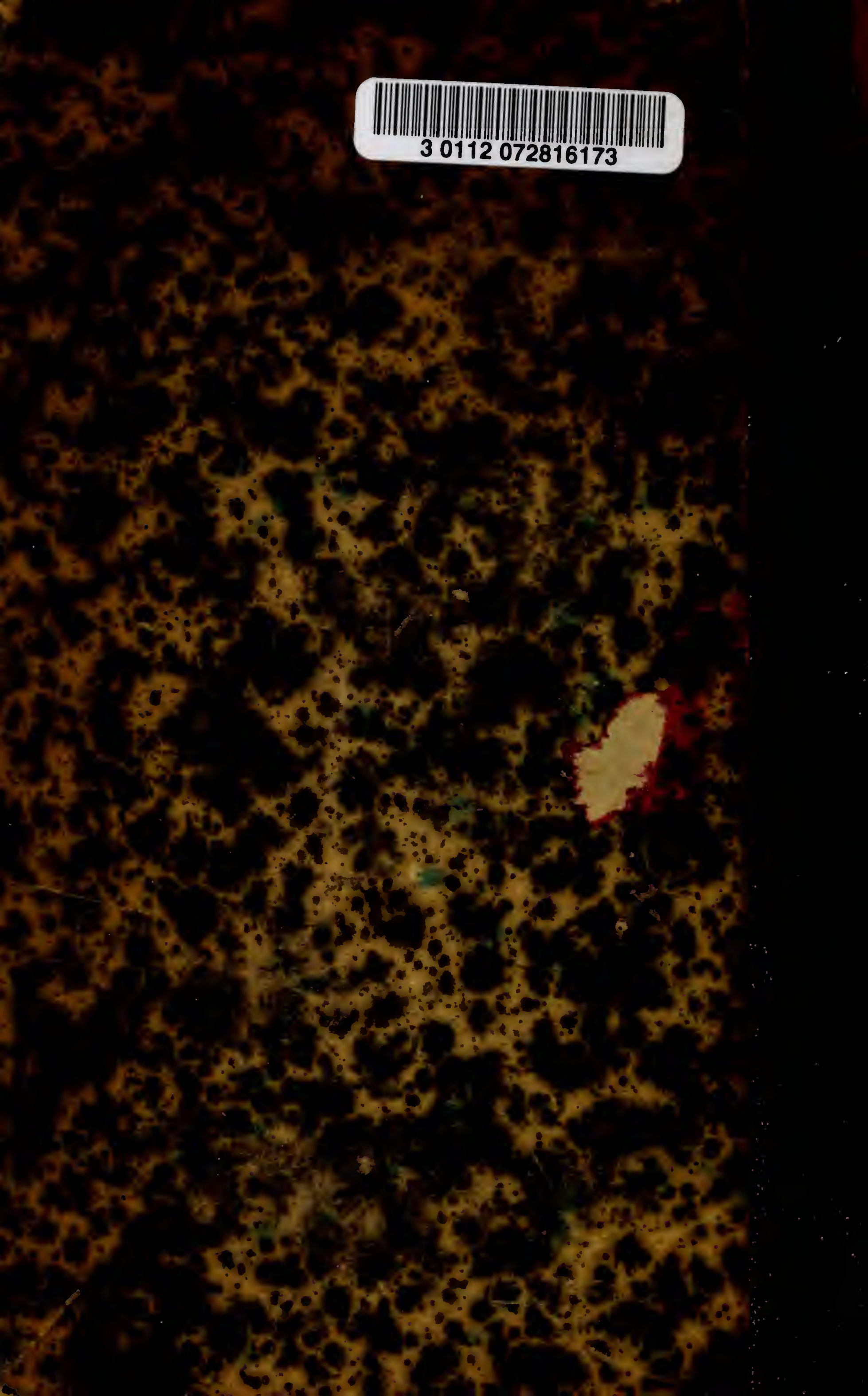


Achevé d'imprimer
le 20 août 1890
par
OUDIN et Cie,
imprimeurs
à
Poitiers








3 0112 072816173